

VITT. EM. III

Bis



BIBLIOTECA
S. A. R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

lett. am.

D
25 *hs*













BIBLIOTHÈQUE

LITTÉRAIRE.

AVENTURES

DE

ROBERT-ROBERT

PAR

LOUIS DESNOYERS.

Second volume.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C^e.

1843

IX

Solution.

I

Quelques secondes à peine avant l'explosion de *la Britania*, Simon Barigoule, ayant perdu tout espoir de secours, s'était élancé sur les bastingages de ce navire, dont les entrailles étaient en feu, dont les parties latérales faisaient entendre d'horribles craquements, dont le pont supérieur était déjà brulant au pied ; et de là, il s'était précipité à la mer, avec son précieux fardeau.

Nos héros étaient encore plongés dans l'eau à une assez grande profondeur, lorsque le volcan déchira

ses flancs. Cette circonstance les sauva. Les parois inférieures du bâtiment repoussèrent violemment toutes les couches d'eau environnantes. Robert-Robert et Barigoule furent naturellement portés à une assez grande distance, et ce fut heureusement dans la direction de la frégate française. Le frais de la mer fit cesser d'ailleurs l'évanouissement de Robert, et lui rendit assez de force pour qu'en nageant il pût se soutenir sur l'eau. Quand ils revinrent tous deux à la surface, ils se virent non loin de *la Rapide*. Un autre danger les attendait alors. Ils y échappèrent avec le même bonheur. D'immenses débris retombaient tout autour d'eux. Le moindre les eût écrasés. Aucun ne les atteignit. Enfin, quoique *la Rapide* continuât de s'éloigner, et qu'il fût à craindre que dans un tel moment, et avec la certitude que l'on devait y avoir de leur perte, personne ne les remarquât parmi tant de ruines flottantes, le pavillon que Barigoule avait sauvé, et qu'il ne cessait d'agiter au-dessus de sa tête fixa l'attention sur eux. On les reconnut. Une embarcation fut jetée à la mer, et bientôt ils rentrèrent sains et saufs à bord de *la Rapide*, où de longs hurrahs de joie accueillirent leur retour. Ce fut à qui les embrasserait, à qui leur toucherait affectueusement la main. C'est au milieu de ces démonstrations non moins étouffantes qu'amicales, qu'ils furent portés comme en triomphe jusqu'au capitaine Flottard.

Le capitaine tira rudement l'oreille à Barigoule , ce qui était l'un de ses plus grands témoignages de satisfaction ; il passa sa main dans les cheveux humides de Robert, et lui donna trois ou quatre petites tapes sur la joue.

« — Ah ! ah ! c'est vous?... » leur dit-il d'un ton rude qui eût pu passer pour de la mauvaise humeur chez un autre, mais qui exprimait chez lui la plus insigne bienveillance. « Tant mieux, tant mieux ! vous êtes de vrais lurons ! c'est bien ; on s'en souviendra. Allez ! »

Le capitaine se tourna brusquement d'un autre côté , pour continuer les dispositions qu'il était en train d'ordonner.

« — Saperlotte ! » leur dit tout bas le *Parisien*, « il est à croire que le vieux loup vous veut du bien, puisqu'il vous en a bavardé si long ! Ce n'est pas souvent qu'il lui arrive de faire de pareils discours !... Excusez !... Quant à moi , il n'y a plus de risque qu'il me tire jamais l'oreille gauche : je l'en défie bien ; à moins cependant qu'il vienne la chercher dans mon gousset de montre. Voilà l'avantage de se l'être fait couper comme à un simple carlin. »

Ces paroles rappelèrent à Robert-Robert que pendant le combat il avait dû la vie à l'intervention du *Parisien*. Robert lui serra la main, en témoignage de reconnaissance.

« — Oui, oui, à la vie, à la mort ! » répliqua le marin. « Vous voyez qu'on a beau me couper les oreilles, ça ne m'empêche pas d'entendre ce que parler veut dire. Du reste, j'en ai encore une à votre service, mon jeune ami ; mais je vous conseille de me la laisser le plus longtemps possible. »

II

Le laconisme du capitaine Flottard n'avait pas pour cause que son humeur habituelle. De graves pensées absorbaient son esprit. La situation de *la Rapide* continuait d'être périlleuse. Le vaisseau de ligne anglais se disposait à l'attaquer. Ce navire, il est vrai, avait beaucoup souffert de l'explosion de *la Britania*, en raison de la proximité. Sa voilure avait été entièrement déchirée, ses cordages rompus, son équipage décimé. *La Rapide*, au contraire, n'avait guère à déplorer que la perte de quelques braves gens, écrasés par la chute des débris qui étaient retombés sur son pont. Mais, en tout état de cause, et après le double combat qu'elle avait eu à soutenir, cette dernière n'était pas en état de lutter avec un adversaire si supérieur.

Cette fois encore, le commandant Flottard eut

recours à un de ces moyens désespérés qui lui étaient ordinaires dans toutes les grandes extrémités. Dès les premières bordées qui lui furent lancées, il arbora le signal par lequel on demande à parlementer. Son lieutenant monta dans un canot, se rendit à bord du vaisseau anglais, et remit au chef une lettre ainsi conçue :

« Commodore ,

« Je ne puis pas vous prendre , mais je ne veux pas être pris.

« Voici ce que je vous propose, dans votre intérêt comme dans le mien.

« J'ai à mon bord trois cent cinquante Anglais qu'un affreux événement a fait mes prisonniers. « Continuez votre route, je continuerai la mienne, et je vous rendrai tous ces braves gens, ainsi que leur pavillon. Ce n'est pas leur faute s'ils l'ont perdu.

« Si, au contraire, vous voulez à toute force batailler, je vous déclare que je ne chercherai même pas à me défendre. Je vais droit à vous, je vous atteins, je me cramponne aux flancs de votre bâtiment, et là je fais mettre le feu à mes poudres; je me fais sauter, moi, mes hommes, mes prisonniers, et vous aussi, par la même occasion.

« Tout cela sera fait ponctuellement, comme il est dit. Je vous en donne ma parole d'honneur !
« Choisissez.

« FLOTTARD. »

Le commodore hésita à la lecture de cette lettre. La hardiesse d'une telle résolution la lui fit regarder tout d'abord comme une simple ruse de guerre. Il assembla son conseil pour délibérer.

Pendant ce temps, le capitaine Flottard avait réuni sur le pont de sa frégate tous les hommes valides de l'équipage, et leur avait fait part de son projet. Cette déférence leur était vraiment due, et c'est bien le moins, quand on se propose de faire sauter les gens, je ne dirai pas qu'on leur en demande la permission, ce qui serait exiger trop de civilité, mais qu'on ait l'obligeance de les en prévenir. Les marins de *la Rapide* furent d'autant plus sensibles à cette attention délicate, qu'elle n'était guère dans les habitudes de leur commandant.

A très-peu d'exceptions près, au nombre desquelles il faut naturellement compter le *Grand Flandrin*, dont les genoux tremblèrent, dont le corps frissonna, dont les dents s'entre-choquèrent, tous les marins accueillirent avec d'indicibles transports de joie cette sorte d'invitation à leur propre enterrement. C'est presque toujours ce qui arrive avant ces grands suicides de navire.

« — Bravo, bravo ! sautons ! sautons ! ce sera drôle ! ça fera fumer les Anglais ! Sautons, sautons ! »

Telles furent les acclamations de la presque unanimité.

Les prisonniers anglais furent enfermés. On les garda à vue pour les mettre dans l'impossibilité d'opposer aucune résistance. La plupart des marins français, n'ayant rien de mieux à faire dans l'attente de l'événement, se couchèrent sur le pont, allumèrent leurs pipes, renouvelèrent leurs chiques, et échangèrent gaïement les plus étranges facéties.

« — Enfoncée la besogne ! » disait l'un ; « il faut que je me repose : je n'ai plus besoin de travailler ; j'ai du pain de cuit maintenant !

« — Je suis curieux tout de même, » interrompait l'autre, « de savoir l'effet qu'on éprouve à être envoyé comme une muscade, au fin fond des nuages.

« — Ça fera, » répliquait celui-ci, « que tu sauras comment le tonnerre a le nez fait. »

« — Ma foi ! » s'écriait celui-là, « je ne suis pas fâché de la circonstance de la chose. Il y a longtemps que j'avais envie de voir la lune ; je profiterai de l'occasion ; j'y ferai un petit voyage pour mon agrément et ma santé.

« — Ah ça ! voyons, » interrompait un cinquième,

« convenons d'une chose avant de faire le saut périlleux : c'est que le premier arrivé là-haut y commandera un repas soigné pour les autres.

« — Hé ! dis donc, Mitonflet ! » continuait un sixième, « si tu rencontres par là-bas mes jambes ou ma tête, ne manque pas de les ramasser pour me les rendre : ce sera à titre de revanche.

« — Ce que c'est que de nous ! » reprenait celui-ci ; « j'aurais parié tout ce que je n'ai pas, et même beaucoup plus, que si jamais je périssais sur l'eau, ce serait par l'estomac d'un requin. Eh bien ! pas du tout ! ce sera peut-être par le bec des corbeaux qui me goberont au passage. Faites donc des châteaux en Espagne ! »

J'en passe, et des plus burlesques.

C'est ainsi que ces braves gens égayaient ce moment suprême qu'ils regardaient comme le dernier de leur vie.

C'était Simon Barigoule qui avait obtenu, en considération de ses derniers services, l'insigne honneur de mettre le feu aux poudres.

« — On voit bien que tu es le Benjamin du vieux loup, » lui dit en riant *le Parisien* qui avait sollicité vainement la même faveur. « Mais prends bien garde à ce que tu feras. Mets-nous ce feu-là dans le bon genre, et ne va pas nous faire sauter à moitié. Fais-nous sauter le plus fort possible ? fais-nous

sauter comme il faut ! Que du moins nous ayons le temps de battre un superbe entrechat avant de retomber le nez dans l'eau.

« — Sois tranquille , » lui répondit Barigoule ; « je serai comme pour moi : tu seras content de cette danse-là ! »

Robert-Robert ne pouvait assister aussi gaiement que les autres aux préparatifs de ses funérailles.

Certes , il avait déjà fait preuve d'un assez grand courage ; mais le courage n'est que le mépris de la mort , ce n'en est pas le désir. L'insensibilité que montraient ses compagnons , n'appartenait ni à son âge , ni à son éducation , ni au genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors , ni peut-être à la grande rectitude de raison dont il était doué. Sans se lamenter outre mesure , sans se débattre vainement contre une fatalité qu'il ne pouvait vaincre , il s'assit donc à l'écart , résigné , mais triste ; et alors quelques larmes lui vinrent aux yeux , en songeant à sa mère , à ses sœurs , à toute sa famille.

Quant au capitaine Flottard , il est inutile de dire que jamais sa contenance n'avait été plus digne. Cet intrépide marin était vraiment fier d'avance , à la pensée qu'un jour le rapport de ce beau trait d'héroïsme serait placé dans les archives du ministère de la marine , en compagnie de milliers d'autres que personne ne connaît , si ce n'est deux ou trois érudits , et les mites peut-être qui vivent de ces respectables

paperasses , à supposer que les mites sachent lire ce qu'elles mangent.

III

Pour un trop grand nombre, hélas ! de belles actions , la gloire en ce monde n'est pas autre chose.

Le capitaine Flottard ne devait pas même jouir de celle-là. Le commodore avait longtemps balancé sur le parti à prendre , mais enfin le nom de Flottard qui lui garantissait que ce n'était point un simple stratagème , ni une menace inexécutable ; l'honorable désir de sauver les trois cent cinquante Anglais détenus sur la *Rapide* ; l'inutilité d'une victoire sans autre résultat possible qu'une nouvelle scène de désolation ; la terreur dont la première avait frappé tout son monde ; la crainte d'exposer en vain son propre navire aux chances d'une même catastrophe ; et , plus que tout cela encore , l'ignorance complète où il était relativement aux dépêches que portait son ennemi : telles furent les considérations puissantes qui le décidèrent pour l'alternative pacifique qui lui était proposée.

Le lieutenant de la *Rapide* revint donc à bord

de cette frégate, où, par une bizarrerie de la nature humaine, cette heureuse nouvelle fut accueillie froidement et causa presque des regrets à tous ceux qu'elle sauvait. Ces braves gens s'étaient déjà familiarisés avec l'idée de l'horrible fin qui les attendait, et il leur sembla que c'était leur voler de la gloire que de les empêcher de périr ainsi.

Il fallut pourtant se résigner à vivre. Les prisonniers anglais furent tirés de leur prison, et reconduits à bord du vaisseau anglais avec tous les honneurs de la guerre. Chaque navire salua de quelques salves le pavillon de l'autre, et se remit paisiblement en marche.

Le commandant Flottard continua sa route pour l'île Bourbon, et le commodore rejoignit la flottille anglaise qui croisait devant la rade de Brest. On assure que lorsqu'on connut en Angleterre l'importance extrême des dépêches françaises que cet estimable marin avait laissé passer à son insu, il fut arrêté, envoyé à Londres, traduit devant un conseil de guerre, et fusillé comme traître. Ce fait serait déplorable, mais n'aurait rien d'étonnant. C'est assez le propre de la justice humaine, de juger le résultat bien plus que l'intention.

X

Les nouveaux amis de Robert-Robert. — Griffard. — l'Écureuil. — Grande bataille pour rire. — Victoire de Robert-Robert. — D'une omelette au rhum qui joue un rôle fort héroïque. — Sinistre projet de Griffard. — Lavenette perdu. — Récompense honorée à qui rapportera Lavenette. — Lavenette retrouvé. — Lavenette est sur le point de mourir de faim à table. — Suite des mille et une tribulations du pauvre homme. — Sa singulière vision des Canaries. — Scènes de bord.

I

L'ordre s'était promptement rétabli à bord de la frégate française. L'infirmerie avait recueilli les nombreux blessés. Le docteur se multipliait pour leur service, avec ce dévouement éclairé que nous avons déjà admiré en lui. Les morts avaient été jetés dans la grande tombe commune, l'Océan. Enfin, les dégâts matériels que le bâtiment avait subis dans sa voilure, dans ses agrès, dans sa carcasse, étaient réparés avec une incroyable activité. Le lendemain

de cette désastreuse journée , c'était à peine s'il en restait quelques traces çà et là ; et , telle est l'heureuse insouciance des marins , qu'à leur tenne fatiguée , mais toujours guillerette , on eût cru les voir au relevé d'une fête , bien plutôt qu'à l'issue d'un affreux combat.

Il y avait notamment un endroit du navire où retentissaient de bruyants éclats de joie : c'était l'espace de réfectoire où les *élèves* prennent leurs repas , et qui porte le nom de *poste des élèves*. Robert-Robert était assis à table parmi eux. Ces jeunes gens , qui le voyaient pour la première fois l'avaient accueilli avec l'aimable cordialité de leur âge , et lui avaient témoigné franchement toute l'estime que leur inspirait sa conduite pendant l'horrible lutte de la veille. Leur connaissance n'était pas vieille de dix minutes , qu'ils étaient déjà les meilleurs amis du monde. Un seul d'entre eux , nommé Griffard , paraissait mettre beaucoup plus d'ironie que de sincérité dans les félicitations ampoulées qu'il adressait à notre héros. Son front conique , ses cheveux roux , ses petits yeux verts , qui flamboyaient , presque toujours obliquement , sous de longs et épais sourcils ; son nez pincé , ses lèvres imperceptibles , son teint jaune , sa taille malingre , ses longs doigts décharnés , son cou légèrement tors , son dos tant soit peu bombé , sa voix sèche tout à la fois et douceuse , son sourire équivoque , sa physionomie sardonique , tout en

lui dénonçait un caractère sournois, taquin, méchant, rancuneux, envieux. Telles étaient, en effet, les pires qualités qui le faisaient haïr de tous ses camarades. Et cependant, tel est quelquefois le pouvoir de la malignité adroite, que Griffard était craint, bien plus encore que détesté. C'était à lui qu'il fallait toujours attribuer les légères inimitiés qui troublaient de temps en temps l'harmonie générale. Insinuations directes, propos détournés, médisances, faux rapports, discussions provoquantes, tout lui paraissait bon pour susciter de ces petites zizanies, heureusement passagères. Griffard ne se plaisait qu'à mal faire, à mal dire, à mal penser, et sa plus vive jouissance était de tourmenter, de tur-lupiner, d'agacer les autres. Quand d'aventure il était parvenu à brouiller momentanément les meilleurs amis, c'était intérieurement l'homme le plus heureux de la terre. On l'entendait alors, et seulement alors, pousser un de ces rires saccadés, bruyants, réguliers, qui commencent tout à coup, qui cessent de même, qui sont plus tristes que des gémissements, et qui ressemblent assez bien au ricanement d'une porte cochère dont les gonds ont été mal graissés.

On comprend que l'arrivée d'un nouveau commensal dut lui sembler une précieuse aubaine. La belle conduite de Robert-Robert excitait d'ailleurs son envie. Le succès des autres l'avait toujours

rendu malheureux. Il regardait, pour ainsi dire, comme une injure personnelle, qu'on se distinguât, qu'on fit quelque chose de louable, et jamais il ne pardonnait l'éloge qu'on avait mérité, surtout lorsque d'impérieuses convenances l'avaient forcé d'y contribuer lui-même.

Griffard ne s'ingénia donc qu'à molester Robert. Ce fut par d'excessives louanges qu'il tâcha de déprécier le mérite de notre héros. Cette tactique manque rarement son but, et l'admirable est si près du ridicule, qu'il suffit trop souvent d'un peu d'exagération pour opérer la métamorphose.

« — Ma foi ! mon cher monsieur, » lui dit-il ironiquement, « j'ai lu *Plutarque*, j'ai lu *Cornelius Nepos* ; j'ai lu le *De Viris illustribus*, j'ai lu la *Morale en action*, j'ai lu l'*Histoire des chiens célèbres*, j'ai lu tous les livres où il est question d'héroïsme, d'intelligence, d'adresse et de vertu ; mais, je l'avoue franchement, je n'ai jamais rien trouvé de comparable à la belle action que vous avez commise. Demeurer impassible, et s'amuser à scier l'attache d'un pavillon sur un navire qui va sauter !... c'est curieux, c'est original, c'est rare : ça ne s'est guère vu qu'un million de fois. Il faut que le scieur de long qui a fait votre éducation, mon cher monsieur, vous ait donné de bien bonnes leçons de son art ! Celui-là ne vous a pas volé votre argent ! Ce qu'il y a de plus admirable dans votre fait, c'est que vous

ne soupçonniez peut-être pas du tout le grave danger qui vous menaçait. Ah, pardieu ! quand on connaît parfaitement le risque où l'on se trouve, quel mérite y a-t-il à le braver ? Le premier venu peut s'en acquitter aussi bien qu'un autre, surtout quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais, au contraire, se croire parfaitement en sûreté, ne pas se douter le moins du monde qu'on court le plus grand péril, et cependant le braver intrépidement : parlez-moi de cela ! voilà le difficile ! voilà le beau ! voilà ce qui vous met d'emblée hors ligne ! voilà ce qui vous recommande pour jamais à l'admiration de vos contemporains et à celle de la postérité la plus reculée. Recevez-en mes très-sincères félicitations. »

Robert-Robert avait trop de sens et trop de modestie pour ne pas démêler ce qu'il y avait de dérisoire dans l'emphase de tels éloges. Sa fierté naturelle fut cruellement froissée. Toutefois, il avait trop de bon goût aussi pour ne pas sentir que s'irriter en pareil cas, c'est s'adjuger tout le ridicule de la scène. Les sarcasmes de Griffard étaient formulés d'ailleurs avec cet air de douteuse bonhomie, avec ce ton de perfide bienveillance, qui placent l'attaqué dans le plus grand des embarras : celui de savoir s'il doit, s'il peut s'en fâcher ou en rire. C'est surtout contre les traits de ce genre que la colère est un vain bouclier. Le mieux qu'il y ait à faire, c'est de les recevoir avec une dédaigneuse indiffé-

rence ou bien de les saisir au vol, et de les retourner gaiement contre son adversaire. Robert-Robert prit ce dernier parti. Ses réponses furent vives, enjouées, incisives. Quoique la mauvaise humeur qu'on éprouve au fond de l'âme, et qu'on cherche vainement à comprimer tout à fait, alourdisse toujours un peu la parole, et donne à la plaisanterie quelque chose de gauche et de forcé, il fut assez bien servi par son esprit pour mettre souvent les rieurs de son parti.

On conçoit néanmoins qu'un pareil échange de saillies ne saurait se prolonger longtemps sans tourner à l'aigreur, à l'animosité, à l'offense. C'est ce qui arriva, grâce au dépit toujours croissant que les succès alternatifs de Robert-Robert faisaient éprouver à son bilieux ennemi.

Une circonstance inattendue vint par malheur offrir à ce dernier l'occasion de prendre une éclatante revanche. Depuis trois jours à peine qu'il s'était embarqué, Robert-Robert avait eu à subir tant de violentes émotions, qu'il avait échappé jusqu'à ce moment à l'effet inévitable que le roulis d'un navire produit sur ceux qui n'en ont pas l'habitude. C'est un mal passager, un mal sans aucun péril, et pourtant c'est un affreux mal. Brisure générale, migraine, étourdissement, vertiges, nausées, affaissement, affaissement, auéantissement complet de toutes les facultés morales et physiques, tel est ce mal, à

quoi rien ne peut se comparer, si ce n'est l'exprimable dégoût qui suit immédiatement la prise d'une médecine nauséabonde.

Or, depuis que les événements n'exaltaient plus l'organisation fébrile de l'adolescent, il était impossible que, selon l'expression commune, il ne payât pas bientôt son tribut à la mer. Les oscillations continuelles de la frégate, la privation de grand air, les miasmes du goudron, l'atmosphère lourde et fétide de la pièce où ils étaient comme entassés, tout contribuait à hâter la venue de l'irrésistible mal. Robert-Robert en ressentit subitement les premiers symptômes. Il eut d'étranges vertiges, il sentit son cœur défaillir, il devint pâle, pâle !

Les assistants avaient trop d'expérience pour ne pas comprendre tout de suite quelle était la cause de ce malaise, mais ils feignirent de l'ignorer, car les marins n'ont aucune pitié pour cet état qu'ils savent être sans fâcheuses conséquences. Ils aiment à rendre aux personnes qui s'y trouvent à leur tour les plaisanteries qu'il a pu leur valoir à eux-mêmes.

« — Eh bien ! eh bien ! » s'écria l'un, d'un air d'intérêt simulé, « que diable avez-vous donc, mon jeune ami ? Vous ne mangez plus ! vous ne dites plus rien ! Est-ce que vous nous bouderiez ? »

« — Monsieur ne dit plus rien, » interrompit Griffard, « mais je puis vous assurer qu'il n'en pense pas davantage. »

« — Est-ce que vous n'êtes pas content de la cuisine ? » ajouta un troisième. « Voulez-vous un morceau de ce bifteck au beurre d'anchois ? ou bien de ce jambonneau ? ou bien de cette omelette au rhum ?... Allons , que diable ! pas tant de façons !... Je vais avoir l'avantage de vous servir.

« — Je vois ce que c'est , » dit un quatrième : « monsieur a peut-être avalé quelque chose de travers. Buvons à sa santé, messieurs ; ça fera passer ce qui le gêne !

« — A la santé de M. Robert ! »

Robert , vivement pressé de trinquer avec eux , essaya machinalement de porter le verre à ses lèvres , mais sa main tremblante ne put faire la moitié du chemin , et retomba sans force sur la table.

« — Voilà qui n'est pas bien ! » s'écrièrent les mauvais plaisants. « Monsieur refuse de nous faire raison ! c'est une grande impolitesse !

« — Je demande grâce pour lui , » répondit ironiquement Griffard , à qui l'anéantissement de Robert assurait une facile victoire. « Oui, messieurs, grâce pour lui , car ce n'est pas sa faute , c'est la mienne. Monsieur ne s'était pas seulement douté du péril qu'il courait en restant sur la frégate anglaise au moment où elle allait sauter, et en s'amusant , pour tuer le temps , à scier les attaches du pavillon. C'est ce qui explique pourquoi il y restait si courageusement. Mais j'ai eu la maladresse de lui appren-

dre tout à l'heure la gravité de ce péril passé, et voilà pourquoi il se trouve mal maintenant. Cela n'a rien de surprenant. Il est tout naturel qu'on ait peur, après coup, de s'être exposé sans le savoir. En fait de peur, vaut mieux tard que jamais. »

Cette brutale saillie fit beaucoup rire les assistants. L'humiliation que Robert en ressentit commença à lui rendre un peu de son énergie. Quant à Griffard, il était tout gonflé du triomphe qu'il venait d'obtenir. Passant bientôt des paroles aux actes, il fit de petites boulettes de pain qu'il se mit à lancer contre son adversaire, placé en face de lui, à l'autre bout de la table.

« — Je gage cent sous, » disait-il en même temps, « que je l'attrape treize fois sur douze, et que, si je veux, je le renverse du premier coup ! Allons, qui veut parier que je le renverse avec cette seule boulette ? »

Griffard achevait à peine cette odieuse provocation, que Robert-Robert, dont les forces revenaient en proportion de l'outrecuidance de son ennemi, se leva tout à coup, saisit l'omelette au rhum qui se trouvait à portée de sa main, et, la lançant vigoureusement contre l'insolent, la lui plaqua sur la face avec autant de précision que si c'eût été un masque.

Ce résultat si imprévu provoqua d'interminables éclats de rire. Robert lui-même ne put s'empêcher

de prendre part à l'hilarité générale. On se doute bien que Griffard ne figurait pas au nombre des rieurs. Ce n'était pas de la colère qu'il éprouvait alors, car la colère suppose encore un certain élan de cœur dont il était incapable : c'était de la rage, et de la plus concentrée. Lorsqu'il se fut essuyé, lavé, débarbouillé, et qu'il eut recouvré l'usage de la vue, il se leva à son tour, plus jaune de bile, mais aussi calme en apparence qu'à l'ordinaire ; il saisit quelques côtelettes qui se trouvaient devant lui, et les lança dans la direction de Robert.

Il avait mal visé. Les côtelettes atteignirent les voisins de ce dernier, qui lui ripostèrent aussitôt par l'envoi de semblables munitions. Les autres commensaux se mirent de la partie. Ce fut alors une mêlée générale. Les côtelettes, les morceaux de jambon, les biftecks, les pommes de terre, les fruits, les quartiers de pain, se croisèrent en tous sens comme les feux de deux armées. Peu s'en fallut même qu'après avoir épuisé en projectiles le contenu des plats et des assiettes, on n'eût recours au contenant, ce qui eût singulièrement empiré les résultats de la lutte. Heureusement cette petite guerre avait offert de si burlesques épisodes, que la bonne humeur des combattants ne fit que s'en accroître. La paix fut proclamée à défaut de munitions. Robert-Robert fit généreusement les frais de

la réconciliation générale, qu'on scella le verre à la main, en dégustant les vins d'extra et les liqueurs dont, sur leur invitation, il crut devoir régaler ses nouveaux camarades. C'est ce qu'on appelle *payer sa bienvenue*. Il est peu de réunions où il ne faille acheter ainsi, par tracasseries ou par largesses, son droit de fraternité ; trop heureux quand on est quitte pour dénouer les cordons de sa bourse !

Cette scène eut du moins cela d'avantageux pour Robert-Robert, qu'en excitant vivement ses émotions elle le guérit comme par enchantement. Son malaise était tout à fait passé. La colère l'avait acclimaté à bord. Les exemples de cette sorte ne sont pas rares. L'énergie de la nature morale finit souvent par triompher en nous des faiblesses de la nature physique.

Robert-Robert put aussi se féliciter d'avoir confirmé la bonne opinion qu'on avait de son caractère et de sa résolution. Il fut aimé dès lors comme un *bon enfant*, mais on le respecta comme un *malin qui ne boudait pas*, c'est-à-dire comme un petit brave dont il n'était pas prudent de se faire un jouet. Toute amitié durable doit commencer par le respect. Cette affection générale n'était pas un médiocre avantage pour Robert-Robert, en raison de l'immense voyage qu'ils étaient destinés à faire de compagnie. Un seul d'entre eux lui demeurerait irrévocablement hostile, malgré les beaux semblants

dont il s'efforçait de couvrir sa profonde animosité. Lorsque, cédant aux sollicitations de leurs camarades, Griffard tendit pacifiquement la main à Robert-Robert, celui-ci la lui serra cordialement et sans arrière-pensée, mais il n'en fut pas de même de l'autre côté. L'air embarrassé de Griffard exprimait la dissimulation bien plus que la franchise ; ses yeux conservaient leur obliquité habituelle ; ses sourcils restaient froncés comme les poils d'un chat qui n'a pas encore eu le temps de s'apaiser tout à fait ; enfin, la contraction fixe que formaient les deux coins de sa bouche pincée, ressemblait à une grimace bien plus qu'à un véritable sourire. Il était aisé de voir qu'une sourde rancune fermentait dans cette âme perverse, et qu'il suffirait de la moindre occasion pour la faire éclater.

II

Cependant Lavenette ne répondait à aucun des appels qui avaient lieu, à l'effet de recenser les vivants, de compter les blessés, de constater les morts. Ce silence inquiéta peu d'abord Robert-Robert, quoiqu'il en ignorât la cause. Robert connaissait d'assez longue date l'excessive prudence de son

vieux compagnon , pour espérer qu'il aurait trouvé quelque sûre cachette où se préserver des balles et des coups de hache. Robert se borna , dans le premier moment , à charger Simon Barigoule d'aller à la recherche du perdu. Ce fut en vain que Barigoule visita tous les coins du navire. « Pas plus de Lavenette que dans mon œil , » dit-il. Robert-Robert conçut alors de sérieuses alarmes. Il dut craindre que le pauvre homme eût péri dans les combats de l'avant-veille.

« Par exemple , » s'écriait Barigoule , « en voilà une sévère ! Mettez-vous donc dans une boîte de coton, pour éviter les mauvais coups !... Nous voilà drus comme père et mère , nous autres qui nous sommes rincés comme des possédés ; tandis que ce farceur-là , que personne n'a vu ni connu pendant tout le tremblement , c'est lui qui la gobe le premier !... Quand je vous dis qu'il n'y a qu'une bonne manière de vivre longuement : c'est de faire tout ce qu'il faut pour mourir vite. »

Tandis que Robert-Robert accordait ainsi de douloureux regrets à la mémoire de son vieux compagnon , une scène des plus burlesques se passait à fond de cale.

Le *Parisien* revenait du poste des blessés où il était allé dire un dernier adieu à quelques amis qui se mouraient, lorsque en passant près de la cambuse il crut entendre de lointains gémissements. Il

s'avança aussitôt dans la direction de la voix , se faufila à tâtons , arriva à la porte de la *fosse-aux-lions* , prêta l'oreille et entendit nettement ces étranges paroles :

« — Grâce , grâce , milords ! Je suis un citoyen inoffensif ; je ne vous ai jamais fait la moindre égratignure. Grâce , milords , grâce , grâce !

« — En voilà une soignée ! » s'écria le *Parisien*.
« Qui diable ça peut-il être qui parle à des milords dans la fosse-aux-lions !... Est-ce que , par hasard , il nous serait resté quelques *écrevisses* d'avant-hier , et que l'Anglais se donnerait des airs de juguler sournoisement quelqu'un de nos amis ? Ah ! saperlotte ! si j'en étais sûr !... En avant , marche ! Entrons !... »

Le *Parisien* entra , chercha dans l'obscurité , allongea le bras , ferma la main , et saisit un énorme nez.

« — Qui vive ! » cria-t-il.

« — C'est moi , milord.

« — Il ne s'agit pas de milords pour le quart d'heure ! Réponds catégoriquement , ou je t'assomme ! Une fois , deux fois , trois fois , qui vive ?

« — Hélas ! c'est moi.

« — Qui ça , toi ?

« — Moi , vous dis-je : Jean-Toussaint Lave-nette.

« — Tiens , tiens , tiens ! c'est vous , papa de

Lavenette ! La rencontre est farce ! Moi, je suis le *Parisien*... Vous savez ? Pour vous servir, si j'en suis capable. Mais que diable faites-vous donc dans ces parages ?

« — Mais je... je me promène, comme vous voyez.

« — Ah ! vous vous promenez ?... Je vous en tire mon compliment !... Mais comment donc que vous vous promenez ?... C'est donc sur la pointe des reins ?... Vous me faites l'effet d'être étendu tout de votre long sur le dos, comme un poisson d'eau douce qui se pâme à sec sur le rivage. Drôle de promenade que vous nous faites là !... Vieux farceur, va !... Allons, relevez-vous, et remontons ci-dessus ! C'est un peu mieux divertissant à l'œil.

« — Hélas ! mon cher monsieur, je ne demandais pas mieux, mais cela m'est impossible pour le moment. Je ne sais si je suis devenu paralytique, mais j'ai beau vouloir, je ne puis faire un seul mouvement. Je ne puis remuer que le petit doigt de chaque main. Voilà une éternité que je n'ai pas d'autre défense contre les innombrables Anglais qui m'attaquent de toutes parts.

« — Sauf votre respect, papa de Lavenette, je crois que vous avez la coloquinte tant soit peu dérangée. Qu'est-ce que vous nous chantez avec vos Anglais ?... Ce n'est pas des Anglais qui embellissent ce séjour ; ce ne peut-être que des rats, et de

fameux rats , je m'en vante ! Si c'était à un autre que vous , je dirais qu'il y en a beaucoup par ici ; mais , à vous , je dirai la vérité : il y en a à foison !

« — Eh quoi ! ce serait à de misérables quadrupèdes de cette espèce que j'aurais eu affaire !... Quelle petitesse de leur part !...

« — Faut pas leur en vouloir... C'est leur état. Vous devez même leur savoir beaucoup de gré de ne vous avoir pas dévoré tout entier comme un fromage de gruyère. Ils y ont mis une grande modération ; à moins pourtant qu'ils vous aient trouvé trop coriace , trop filandreux. Ce sont des gaillards diantrement délicats pour ce qui est de la nourriture. Je suis bien sûr , par exemple , qu'ils n'auront pas négligé la semelle de vos souliers.

« — Hélas ! non. Mais pourquoi , M. le *Parisien* , vous laissez-vous molester par de telles créatures ? Pourquoi n'avez-vous pas de chats ?

« — Ah ! bien oui , des chats !... Nous en avons des chats , et des plus capables ; eh bien ! ça n'a pas duré huit jours. Il y a longtemps que ces gueusards de rats s'en sont régelés. Mais tout cela , c'est des bêtises. Allons , voyons , levez-vous !

« — Je vous répète , mon cher monsieur , que cela m'est aussi impossible que de prendre la lune avec les dents.

« — Ah , pardieu ! je crois bien !... ça vous

serait impossible à moins!... Savez-vous ce qui vous colloque?... Je viens de découvrir la chose , au doigt et à l'odorat. Il paraît qu'en vous trimbalant par ici , vous avez renversé une barrique de goudron ; et que pour lors vous vous êtes étendu sur cet ingrédient peu potable ; et que pour lors la chaleur de votre individu l'a fait fondre en manière de glu ; et que pour lors ça vous a collé le dos , le long de la quille du bâtiment , ni plus ni moins que si vous étiez une planche à boucher une fente. Excusez ! Vous vous êtes couché là sur un drôle d'édredon ! Faut convenir que vous avez des idées bien cocasses , papa de Lavenette ! C'est bien le cas de dire : « Comme on fait son lit on se couche. » Ça n'est pas trop dur , du goudron fondu ; ça ne râpe pas trop les côtes ; ça vaut presque l'édredon de Copenhague. Je connais Copenhague , moi. Connaissez-vous Copenhague , vous ? Encore un endroit parfaitement enchanteur ! C'est le pays des dieux , quoi ! L'eau-de-vie n'y coûte que la bagatelle de la prendre , et je peux me flatter de m'y avoir donné une biture soignée ! Je suis resté trois jours (à ce qu'on m'a redit par après) , roulant , bord sur bord , dans la place de Frédérikstadt , sans pouvoir trouver la route pour filer mon nœud. Enfin , le capitaine d'armes , que le diable avait poussé par là , me fit enlever comme un paquet de linge , et me remorqua jusqu'ici , dans ce bijou d'appartement que

depuis vingt-quatre heures vous honorez de votre agréable présence. »

En parlant ainsi, le *Parisien* avait tarodé une grosse barre de fer, et s'en servant comme d'un levier, il la glissa entre le dos de Lavenette et le plancher de la cale, et finit par le décoller non sans laisser sur le champ de bataille la partie postérieure des vêtements du pauvre homme; après quoi il lui prêta l'appui de son bras, et le conduisit à la chambre de Robert-Robert, en criant à haute voix :

« — Place, place au grand vainqueur des rats ! Le voici, messieurs et dames, en personne naturelle ! Regardez-le : la vue n'en coûte rien. C'est le seul et unique de son espèce qui voyage en Europe ! »

A ces mots, la porte s'ouvrit, et le *Parisien* poussa par les épaules, dans la petite chambre de Robert-Robert, une espèce de grand fantôme qu'à l'étrangeté et au délabrement de sa toilette, il était difficile de prendre pour une créature civilisée. On se rappelle que dans la précipitation qu'il avait mise l'avant-vielle, à se vêtir, à quitter l'infirmerie et à se réfugier n'importe où, Lavenette s'était habillé à la Dagobert, ayant mis sa culotte à l'envers, s'étant chaussé de bas très-dissemblables, et s'étant coiffé d'un tricorne par-dessus un immense bonnet de coton. Ainsi du reste. Le séjour de quarante-huit heures qu'il venait de faire dans les obscurités de

la cale , en proie à la voracité des rats , et au milieu de pots de peinture et de barils de goudron , n'avait pas amélioré l'ordonnance , le bon goût et la propreté de sa toilette. Ses vêtements lui tenaient à peine. La dent des rats les avait réduits à l'état de lambeaux. Le côté droit de sa robe de chambre , de cette immense sacochie à grands ramages , à zigzag , à coquelicots et à perroquets , avait été dévoré complètement. Son gilet rouge , sa cravate jaune , ses chausses violettes , offraient alors , par suite des mêmes désastres , de larges et nombreuses lacunes. Ses pantoufles à moitié rongées laissaient passer à l'aise le bout de ses longs pieds. Son bonnet de coton , dont le sommet avait fait les délices de ses voraces ennemis , n'était plus qu'une espèce de couronne dont le pourtour dentelé lui ceignait le front. Tout le derrière de sa personne , depuis les pieds jusqu'à la tête , était ou absent ou enduit d'une couche noirâtre de goudron ; si bien que , vu de ce côté , il avait l'air d'une immense tartine de confitures. Enfin , pour comble d'agrément , les pots de peinture qu'il avait renversés en se débattant , l'avaient bigarré entièrement , visage , mains , habits , de noir , de rouge , de vert de toutes sortes de nuances. Cet ensemble de loques et de couleurs donnait à sa personne l'aspect le plus exhalant qu'il soit possible d'imaginer. On eût dit d'un de ces mannequins de paille qu'on pare d'éclatantes gue-

nilles , qu'on arbore de flottants oripeaux , à l'effet d'effrayer les oiseaux pillards. Lavenette , ainsi fait , eût figuré très-convenablement , en cette utile qualité , et certes il eût obtenu beaucoup de succès sur la cime d'un cerisier.

« Eh quoi ! c'est vous , mon bon ami , » s'écria Robert stupéfait en descendant de son hamac , et en s'approchant de lui pour prendre ses mains peintes à l'huile , pour le toucher , pour le voir de plus près , comme s'il eût craint d'être le jouet d'une illusion.

« — Parole d'honneur ! » interrompit le *Parisien*, « c'est lui , tout ce qu'il y a de plus lui , en personne naturelle , que j'ai l'agrément de vous présenter ci-présent. Je vous prie de croire que je ne l'ai pas changé en nourrice. C'eût été un trop mauvais marché. Totalement incapable de la chose.

« — Hélas ! oui , c'est moi. » ajouta Lavenette avec hébètement , et d'une voix sépulcrale.

Et ce disant , Lavenette , dont le roulis du vaisseau continuait d'ébranler fortement l'équilibre , se laissa choir lourdement sur la chaise voisine. Sa chute fut suivie d'un cri perçant , semblable à celui d'une souris dont on foulerait la queue. Et en effet , c'était une souris qui criait , une petite souris qui , demeurée par mégarde dans la poche de Lavenette , en sortit aussitôt , et se mit à courir à travers la chambre. La vue de ce petit animal renouvela toutes

les peurs de Lavenette. Mais ce fut pis encore , lorsque, s'étant ensuite appuyé sur son autre poche, un petit cri pareil se fit entendre aussitôt, et qu'une souris, sortant à son tour de celle-là, se mit à galoper sur le plancher, à l'exemple de la première. On vit pâlir Lavenette, sous l'épaisse couche de noir d'ivoire qui lui barbouillait les trois quarts de la figure. Il se leva dans un transport d'irrésistible terreur, et se tâtant vivement sur toutes les parties du corps, il sauta, courut, s'agita comme un fou, en s'écriant d'une voix lamentable :

« — O ciel, ô ciel ! les misérables me poursuivront donc jusqu'ici !... Je ne pourrai donc point me dépêtrer de cette abominable race !... Je suis donc habité à tout jamais par ces infâmes quadrupèdes !

« — Quant à ça, l'enfant dit vrai, » interrompit en riant le *Parisien*. « Vous pouvez en prendre votre parti. Lorsqu'une fois on a eu le guignon de se laisser conquérir d'assaut par les animaux de cet acabit, n, i ni, fini : c'est pour la vie de l'existence. On n'est plus qu'une espèce de grand nid à rats. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se résigner à l'inconvénient, et aussi de les apprivoiser, afin d'empêcher qu'ils ne vous dévorent peu à peu. Car, pour ce qui est de les débusquer, ni vu ni connu ! Vous m'en direz un jour de bonnes nouvelles, papa Lavenette, pourvu toutefois qu'ils ne s'imaginent pas

de vous croquer en attendant. Vous verrez comme ces gaillards pullulent!... que c'est une bénédiction!... Vous ne servez encore de domicile qu'à une simple nichée de quelques demi-douzaines : eh bien ! je ne demande pas six mois , pour que vous en soyez coulé , pour que vous en ayez des milliers de milliasses. Ça démange , mais c'est agréable , surtout en civet de lièvre. Je m'en rapporte à vous. »

Tandis que le *Parisien* plaisantait ainsi, deux ou trois autres souris s'échappèrent encore de minute en minute, à chaque mouvement un peu brusque de Lavenette, du fond de ses poches, ou de dessous les misérables débris de ses vêtements. Ces brusques apparitions perpétuèrent les transes du pauvre homme , et lui arrachèrent chaque fois un long cri d'épouvante.

« Mais au nom de Dieu ! » reprit Robert-Robert, qui, malgré la bonté de son âme et le sincère attachement qu'il portait à son vieux compagnon, ne pouvait plus comprimer son envie de rire devant un tel spectacle ; « au nom de Dieu , d'où venez-vous ? d'où sortez-vous ? »

« — Est-ce que je le sais ! » répondit mausade-ment Lavenette. « Est-ce que je puis le savoir ! Est-ce que je connais tous les coins et recoins d'un vaisseau ! toutes les trappes de ces infâmes cavernes, que M. de La Harpe a l'effronterie d'appeler des

villes flottantes !... Oui, des villes flottantes, le scélérat qu'il est !

« — Il est possible que papa Lavenette n'en sache pas plus là-dessus que l'enfant qui vient de naître, » reprit le *Parisien* ; « mais voici l'histoire de la chose. Monsieur sort de la *fosse-aux-lions*, rien que ça, où, pendant la bataille il paraît qu'il aurait fait élection de domicile, pour cause de santé. C'est votre très-humble serviteur qui a eu l'avantage de le rendre à la circulation et à la surface du globe. S'il y a un seul mot de faux dans toute mon histoire, je veux bien que la crique me croque.

« — Il n'est que trop vrai ! » interrompit Lavenette. « Telles sont les odieuses vexations que j'ai subies pendant vingt-quatre heures et plus, dans cette misérable carcasse que M. de La Harpe... Mais j'en ai assez ! J'ai pu, sur la foi de cet imposteur, et par dévouement à votre famille, mon cher M. Robert, m'exposer à toutes les tribulations que j'endure depuis notre embarquement. Je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir, que je ne savais pas du tout ce qui en était. Or, maintenant, c'est autre chose ! Je suis fâché de vous quitter, si brusquement, mais pour tout l'or du monde je ne resterais pas davantage. Je vais aller trouver le capitaine ; je le prierai de rebrousser chemin, pour me reconduire à Brest. S'il fait la moindre difficulté, je crie à l'assassin ! au voleur ! au feu ! Je fais un

tapage infernal ! je mets tout sens dessus dessous ! je culbute tout le bâtiment. J'aimerais mieux être pilé dans un mortier, que de demeurer cinq minutes de plus dans cette misérable cahutte ! Non , non , vous avez beau me retenir : pas cinq minutes de plus ! Adieu, adieu !

« — C'est ce que je ne vous conseille pas de faire, papa de Lavenette, » reprit le *Parisien*. « Le capitaine , qui ne badine que tout juste , pour peu qu'on fasse le bacchanale sur son bâtiment , pourrait bien vous envoyer renouer connaissance avec les *milords*, comme vous dites , qui embellissent la fosse-aux-lions. Quant à ce qui est de virer de bord et de remettre le cap sur Brest , bien fâché à mon tour de contrarier vos inclinations , mais ce sera pour l'année prochaine, si vous voulez le permettre. Et même , vous ne le permettriez pas , que ce serait encore tout comme. Si cependant vous vous obstinez à préférer le *plancher des vaches* à celui-ci , qui est un peu plus remuant , j'en conviens , eh bien ! on pourra peut-être s'entendre. La première fois que nous rencontrerons une île déserte , ou une côte sauvage , vous n'aurez qu'à parler : le capitaine se fera un plaisir de vous y descendre en passant. Vous vous arrangerez ensuite comme vous pourrez avec les cannibales du pays. C'est encore bien plus malsain que les rats , des cannibales ! Je ne vous conseille pas d'en fréquenter , quoique vous connais-

siez maintenant l'incomparable recette de mon *oncle Thomas*.

« — Mais au nom de Dieu ! » s'écria Lavenette en se donnant à lui-même des coups de poing dans la tête , et en se démenant comme un fou ; « quelle insupportable tyrannie !... quel atroce despotisme !... quelle flagrante violation de la liberté individuelle ! Ne pouvoir pas même sortir d'ici lorsqu'on s'ennuie d'y être !... C'est donc une prison que votre détestable caverne !... Ah !... M. de La Harpe, M. de La Harpe , que de reproches n'ai-je point à vous faire !... »

III

Robert-Robert parvint cependant à calmer Lavenette , et le fit consentir enfin à se récurer, à changer de vêtements. Il ne lui fallut pas moins de deux heures pour recouvrir une apparence tant soit peu humaine. Quand cette métamorphose fut opérée , Robert-Robert le conduisit sur le pont pour y prendre un peu de bon air avant l'heure du déjeuner commun. Mais de nouvelles contrariétés y attendaient le pauvre homme.

Il n'avait pas fait cinquante pas sur ce mouvant

terrain, qu'il sentit à son tour les symptômes de ce mal de mer dont les mille accidents de ces dernières journées l'avaient exempté jusqu'alors. Ce fut en vain que Barigoule lui conseilla de marcher, d'aller, de venir, de se donner le plus de mouvement possible, afin de vaincre, ou tout au moins d'atténuer l'inévitable malaise. Lavenette se crut perdu dès les premières nausées qu'il éprouva. Il s'assit d'abord sur un rouleau de cordes, puis s'affaissa, puis s'accroupit sur le pont, puis, sentant augmenter son mal, se laissa choir tout de son long, et se prit à pousser de lamentables gémissements.

Les mauvaises plaisanteries ne lui manquèrent pas plus alors qu'elles n'avaient manqué à Robert-Robert. Il n'y eut guère de différence que le plus de grossièreté des ricurs. Lavenette se vit en un moment entouré de matelots. Le *grand Flandrin* était nécessairement à leur tête. L'occasion de faire du bel-esprit, sans se risquer au moindre péril, était de celles que ce méchant Gascon ne laissait échapper jamais.

« Ah, sandis ! » s'écria-t-il, « on parle de maladies !... en voilà une superbe !... cellé-là en vaut bien dux ou trois autrés, parolé d'honneur !... Z'ai connu beaucoup de personnés qui sont mortés d'une sulé, et qui cépendante n'étaient pas le quart aussi maladés qué mossiu a zugé à brobos de l'être. Mossiu est certainement une bien bel hommé, mais ze

lé dis franchemente , z'aime cent fois miux être dédans ma peau qué dédans la sienné !

« — Oh ! là , là , l'estomac ! » criait de son côté Lavenette.

« — Ah ! le pauvre cher homme ! » s'exclamait un autre marin. « C'est-il vrai , maître Flandrin , qu'on meurt de ça au bout de trois jours ? »

« — Hélassé ! oui , » répondait Flandrin ; « souvent même lé premier jur compté pour dux.

« — Oh ! là , là , le ventre ! » continuait Lavenette.

« — Mossiu sé plaint dé la coliqué?... ô ciel ! ô ciel !... mossiu sé séra empoisonné en déjunte !... Et dire qu'il n'y a pas même à bord lé plusse léger vétérinaire !... Vité ! vité ! apportez à mossiu lé premier vétérinaire qui passera dans ces paragés !...

« — Dites donc , mon brave homme , » interrompait celui-ci : « de quoi donc que vous avez mangé à déjeuner ? »

« — C'est peut-être , au contraire , qu'il n'a pas déjeuné , » répliquait celui-là.

« — As-tu déjeuné , Jacquot ? » criait un petit mousse , surnommé l'*Écureuil* , en contrefaisant sa voix , comme s'il eût adressé sa question à un perroquet , et que l'oiseau lui eût répondu. « — Oui , oui , oui ! — Et de quoi que tu as déjeuné , Jacquot ? — J'ai mangé ma langue. Voilà ! »

« — Oh ! là , là , l'estomac ! » continuait Lavenette.

« — Ah ! grandé Diu ! » reprenait Flandrin ; « il n'y a plusse dé rémédé ! voilà qué cela lui rémonté dans l'estomacqué ! cela va l'étouffer !... quel horrible malhur !... Cé bon mossiu Tussaint de Lavénétte !... On a beau diré , c'est vessanté dé sé voir ainsi périr à la flur dé son âge !... Allons c'est égal ! une pu de vinaigré des quatré volurs ! cela lui référa put-être l'estomacqué !

« — Ah , bah ! » reprenait l'un , « tout cela et rien , c'est absolument la même chose ! Quand un homme a une fois l'idée de s'en aller , il n'y a pas de vinaigre qui tienne !

« — Voilà déjà qu'il tourne de l'œil !

« — Voilà déjà qu'il avale sa gaffe !

« — N , i ni ! la farce est jouée !

« — Pas encore , mais c'est grand temps qu'il se recommande à son patron , s'il en a un !

« — Par malhur , » répondait Flandrin , « cela lui est défendu.

« — Tiens ! tiens ! et pourquoi donc ? » s'écriait la foule.

« — C'est clair commé lé jur , » répliquait Flandrin. « Mossiu Tussaint dé Lavénétte a pur patrons tous les saints du calendrier : il n'aurait jamais la forcé d'aller sulemente jusqu'à saint Crépin.

« — Je parie que si !

« — Je parie que non !

« — Oh ! là , là ! » continuait Lavenette. « Et dire que M. de La Harpe a eu l'effronterie... Oh ! là , là !

« — O ciel ! » reprenait Flandrin , « il lui resté encoré une petit soufflé d'essistencé !... Allons , allons , il y a put-être dé la ressurcé ! Prénons-lé par les brasses , par les jambés , par la tété , et sécuons-lé vigurusement ! Cela lui féra lé plusss grand plaisir , parolé d'honneur ! »

Quatre vigoureux matelots s'empressèrent d'exécuter la proposition de Flandrin. Ils avaient saisi Lavenette par les quatre membres et commençaient à le berner , en lui imprimant , de droite à gauche , de brusques mouvements d'oscillation , au risque de lui briser la tête sur le pont. Heureusement qu'attiré par ses lamentables cris , Robert-Robert parvint à percer le cercle de rieurs qui entourait le supplicié. La présence du jeune homme , que les terribles événements de l'avant-veille avaient environné d'un certain prestige aux yeux de ces rudes personnages , suffit pour mettre un terme au martyre de son compagnon. Flandrin , qui connaissait à ses dépens , l'énergie de Robert-Robert , poussa même l'obséquiosité jusqu'à feindre d'avoir pris la défense du pauvre homme : « — Hé ! sandis ! » s'écria-t-il , « Zé vous lé disais bien , dé lé laisser tranquillé !... Passe encoré s'il était en parfaite santé !... Mais ce

n'est point quand une hommé est déjà sanass déssus déssousss, qu'il conviente dé lé sécuér ainsi, commé si c'était uné saladé. C'est malhonnété, parolé d'honneur ! »

Robert-Robert fit transporter Toussaint dans le hamac de sa chambrette, où il finit par s'endormir profondément, mais sans cesser, même en rêvant, de maugréer contre la perfidie de M. de La Harpe.

IV

Le somme de Lavenette ne dura pas moins de deux jours, comme si son repos même eût dû offrir autant de bizarrerie que ses actes. Son réveil fut presque une résurrection. Il descendit de son hamac le surlendemain matin, frais et dispos, avec un appétit bien naturel à la suite de si longs jeûnes. Il se rendit immédiatement sur le pont, demandant à chacun si c'était l'heure du déjeuner. Les uns ne daignèrent pas lui répondre, les autres ne lui répondirent que par de nouvelles mystifications.

« — Ah ! ah ! c'est vous, M. Toussaint, » lui répliqua le *Parisien* qu'il rencontra sur le gaillard d'avant. « Vous voilà donc ressuscité?... Ce n'est

pardieu pas sans peine !... On vous a cru mort pour la quatrième fois, et l'on parlait déjà de vous faire faire le saut périlleux par-dessus les bastingages. Excusez !... ce n'est pas dommage que vous vous mêliez de dormir !... Si vous ne savez faire que ça, il faut être juste, vous vous en acquittez d'une façon curieuse ! Quant à nous, pendant que vous ronfliez, nous avons filé rondo, je m'en flatte ! Au revoir, M. de Lavenette.

« — Il me semble, en effet, que le bâtiment marche d'une manière effrayante, » interrompt Lavenette. « Je ne suis plus étonné d'avoir si faim. Il n'y a rien qui creuse l'estomac comme l'exercice.

« — C'est que, voyez-vous, » ajouta Simon Barigoule qui vint à passer par là, « ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *la Rapide*. C'est un sobriquet qu'elle n'a pas volé ! Mais vous ne voyez encore rien. Vienne seulement une brise à prendre deux ris dans les huniers, et vous m'en direz de bonnes nouvelles !

« — Hein ! » s'écria Toussaint, en regardant avidement son interlocuteur, comme s'il eût voulu le dévorer lui-même ; « si je ne me trompe, vous venez de parler de ris?... Ma foi ! je dois vous l'avouer, j'en prendrais deux très-volontiers !

« — Ah ! oui-da ! » répliqua Barigoule, qui ne s'apercevait pas du quiproquo de Lavenette ; « vous

êtes donc du métier, mon brave homme?... Je ne m'en serais pas douté!... Il y a bien longtemps, pour lors, que vous n'avez exercé, car, malgré ma leçon de l'autre soir, vous ne me faites pas encore l'effet d'être crânement solide sur vos pattes de derrière.

« — Je ne vous comprends pas, mon cher M. Simon. Mais revenons à la question, s'il vous plaît. Je crois que vous avez parlé de prendre deux *ris* tout à l'heure? »

Lavenette ne savait pas qu'on appelle de ce nom la manœuvre par laquelle on diminue la surface d'une voile, en repliant cette voile sur la vergue, quand le vent souffle assez fort pour compromettre la mâture.

« Oui, » répondit Barigoule; « je disais tout à l'heure que, si ça continue de marcher rondement, nous ne tarderons pas à prendre deux *ris*, et que, si le cœur vous en dit...

« — Certainement, certainement, que le cœur m'en dit! » s'écria Lavenette; « et l'estomac aussi, je vous prie de le croire! Ah! Dieu! je ne sais pas ce que je ne dévorerais pas maintenant!... Je crois que je mangerais des pierres crues!... Mais en ce cas la nourriture ne doit pas être aussi mauvaise ici qu'elle en a l'air au premier coup d'œil. Je n'ai pas encore eu l'agrément d'en goûter... malheureusement!... mais, d'un côté, vous me parlez de *ris* et de l'autre, j'aperçois, sur le pont du bâtiment, une

foule de cages avec un assortiment de volailles qui ne laisse pas d'avoir son petit mérite. Cela me recommande presque avec M. de La Harpe. Je m'arrangerais fort bien, pour ma part, de cette grosse poule là-bas, avec un peu de ce *ris* dont vous me parliez. »

En ce moment, le vent ayant encore *fratchi*, selon les prévisions de Barigoule, l'officier de quart cria aux matelots de service : « Range à prendre deux *ris* dans les huniers ! »

Les matelots s'empressèrent d'exécuter cet ordre.

« Ah ! ah ! » dit alors Lavenette, « il paraît que les camarades ne manquent pas non plus d'appétit !... Les gaillards ne se le font pas dire deux fois !... Voyez donc comme ils courent !... C'est sans doute à la distribution ?... Eh bien ! eh bien ! où vont-ils donc comme cela ?

« — Prendre leurs *ris*, quoi !

« — Ah bah ! là-haut ?...

« — Où diable voulez-vous donc qu'ils aillent les prendre ?... Est-ce à fond de cale ?...

« — A fond de cale !... Oh ! d'abord, mon cher M. Simon, ne prononcez jamais ce funeste mot devant moi !... Cela me rappelle des souvenirs !... Dieu ! quels exécrables souvenirs !... Quant au reste, je ne savais pas que sur les navires on fit la cuisine au haut des mâts. C'est sans doute par crainte du feu. C'est très-sage. »

Les incohérences de Lavenette commençaient à offusquer Simon Barigoule qui s'imagina que Lavenette se moquait de lui. Barigoule était un excellent homme au fond, mais ses formes étaient rudes, quelquefois même un peu brutales, et il n'entendait guère mieux la plaisanterie qu'il n'aimait à plaisanter autrui. C'est sous ce rapport surtout qu'il différait essentiellement du *Parisien*, dont le cœur n'était pas moins bon, mais dont l'humeur joviale accordait autant d'indulgence aux quolibets qu'on lui pouvait lancer, qu'il en réc'amaît pour ceux, bien plus nombreux, qu'il se permettait envers les autres.

Simon Barigoule posa donc sur l'épaule de Lavenette sa large et forte main, comme pour l'avertir qu'il dépendait de lui de le broyer dans cet étau vivant. Il s'écria ensuite en fronçant le sourcil, et d'un ton de voix peu rassurant :

« Ah ça, hé ! dites donc, l'ancien !... vous me faites l'effet d'un vieux blagueur ! Est-ce que vous voudriez me balloter ?

« — Qui ça ?... moi ?... répondit Lavenette, tout surpris d'une telle apostrophe. Que le ciel m'en préserve !

« — Eh bien ! pour lors, répliqua ce dernier, allez donc voir un peu là-haut si j'y suis !... allez donc aider les camarades à prendre leur *ris*, comme vous disiez, avec votre M. de la Carpe... de la Craque... de l'Attrape... je ne sais plus quoi ! Vous

m'avez encore l'air d'un luron à prendre un ris, à cheval sur une vergue, comme moi à faire trois lieues au grandissime galop, à califourchon sur la lame d'un rasoir !...

« — Voilà ce qui vous trompe, mon cher M. Simon, répliqua Lavenette dont l'erreur continuait. Je vous jure que je serais homme à en prendre une douzaine.

« — Mais morbleu ! montez donc, montez donc ! reprit Simon dont la colère augmentait à chaque mot de Lavenette.

« — Un moment ! continua celui-ci ; je ne parle pas de les aller prendre là-haut. L'escalier de votre cuisine ne me paraît pas des plus commodes ; mais, si vous vouliez me faire l'amitié de crier à vos camarades de m'en descendre...

« — Descendre quoi ?

« — Un ou deux ris, parbleu !

« — Ah ça, hé ! prenez-y-garde, ça va se gâter, vieux cachalot ! Je n'aime pas qu'on se fasse des gorges chaudes de mon individu. Je m'en vas tout à l'heure vous affaler d'une gille dans le fin fond de l'entre-pont ! C'est comme ça que je plaisante avec les farceurs, moi !... Vous êtes prévenu : parlez, faites vous servir ! »

Lavenette, qui ne comprenait rien à l'irritation du vieux marin, protesta qu'il n'avait pas eu l'intention de se moquer. Tout s'expliqua enfin. Le

quiproquo fut reconnu , et la paix conclue aussitôt.

« Allons, allons, je savais bien, dit alors Barigoule, que vous n'aviez jamais été de notre métier. Vous êtes trop gauche sur vos orteils, et trop mal bâti pour ça. Sans rancune. Touchez-là. Je vous ai appelé vieux cachalot, ce qui est une fameuse injure entre matelots ; mais c'est égal, je ne vous en veux pas. Et tenez, ajouta-t-il à la vue d'un petit mousse, puisque vous aimez tant le *ris*, voilà justement l'Écureuil qui vous cherche pour aller faire bombance. Adieu, bon appétit ! »

Le mousse avertit Lavenette, de la part de Robert-Robert, que le déjeuner commun venait d'être servi. Lavenette sauta de joie, et suivit le petit messager de bonheur au *poste des élèves* où ses commensaux étaient déjà réunis, et où l'attendaient de nouvelles niches. Il n'est pas inutile de les conter, aussi brièvement que possible, comme les précédentes, pendant ces courts moments de trêve que le sort dispense à nos héros. Cette peinture nous initiera aux mœurs ternes des navires, en même temps qu'elle reposera nos yeux pour les terribles scènes qu'il nous reste à contempler.

V

Il fallait bien que Lavenette payât aussi sa bienvenue au prix de quelques mystifications. Elles eussent été plus graves sans la présence de Robert-Robert. Toutefois, ce que la pacifique intervention de notre héros ne put empêcher, car c'est à peine s'il s'en aperçut lui-même, ce fut qu'on infligeât à Lavenette le supplice de Tantale, le plus cruel de tous, dans l'état de fringale où l'avait réduit une abstinence de plusieurs jours.

C'était encore le génie malfaisant de Griffard qui avait comploté cette tracasserie. Ce rancunier personnage l'avait fait avec d'autant plus d'aise, que molester Lavenette, c'était en quelque sorte se venger de Robert-Robert par une voie détournée, en attendant qu'il pût faire pis.

Griffard, qui s'était constitué le grand découpeur de la table, commença par servir tout le monde, hormis Lavenette, comme si, dans l'empressement qu'il mettait à remplir ses fonctions, il eût oublié, par mégarde, de réserver la part du nouveau convive. Lavenette se tut d'abord par une sorte de fausse honte ; puis, quand ce manège eut été répété plusieurs fois, il se commit jusqu'à se rappeler au malicieux distributeur.

Celui-ci s'empressa de lui faire passer une très-grosse part de chacun des mets qu'il restait à servir ; mais , je ne sais comment , il se trouva toujours quelque distrait pour intercepter le message , et le garder à son profit.

Lavenette se recommanda plus vivement à l'attention de Griffard. Griffard mit aussitôt toute la grâce possible à faire droit aux réclamations de sa victime , et à lui expédier de monstrueux morceaux qui, cette fois, parvinrent fidèlement à leur adresse. Par malheur, lorsque Lavenette se disposait à porter à sa bouche le mets tant désiré , son voisin lui retenait amicalement la main , et se penchait pour lui parler tout bas ; ou bien tel autre convive l'interpellait vivement sur ses aventures ; ou bien tel autre signalait tout à coup à l'attention générale une mouche qui volait , un rien , n'importe quoi. Lavenette , qui ne se doutait pas de la supercherie , regardait celui-ci , répondait à celui-là , levait les yeux , tournait la tête ; et alors dès qu'il avait cessé de surveiller son assiette , l'*Écurcuil*, qui se tenait tout près de lui , et que Griffard avait stylé en conséquence , se hâtait de l'enlever et de la remplacer. Lorsqu'à la suite de ces distractions inévitables , Lavenette voulait enfin procéder à l'inglutition du dernier mets qui lui avait été servi , sa malheureuse fourchette ne retombait jamais que sur une assiette vide. S'il s'avisait de réclamer contre ces désap-

pointements, l'*Écureuil* avait toujours d'excellentes excuses à lui offrir en échange du morceau disparu. Griffard s'empressait en outre d'adresser au réclamant quelque autre chose qui ne faisait non plus qu'apparaître à sa place.

Ce qu'il y avait de plus barbare dans ce jeûne forcé, c'est que chacun félicitait ironiquement Lavenette sur le bon appétit qu'il paraissait avoir, et se plaignait amicalement de l'immense brèche qu'il était censé faire au déjeuner.

Bref, à la fin de ce repas, qu'on prit d'ailleurs à tâche de clore plus tôt que d'habitude, le malheureux n'avait pas avalé une seule bouchée. Il se leva de table plus affamé qu'en s'y mettant, car sa fringale s'était accrue de toutes les tentations non satisfaites qu'il avait éprouvées. Il n'eut alors d'autres ressources que de se réfugier dans la chambre de Robert-Robert, d'ouvrir la malle aux provisions, et de se repaître des friandises dont l'avait bourrée la prévoyante tendresse de M^{lle} Gertrude. La simple énumération de ce que Lavenette engloutit alors de biscuits, de macarons, de chocolat, de pralines, de confitures, de gelées, de bonbons de toutes sortes, semblerait une imitation des fameux diners de l'*Illiade*.

Ces premières mystifications n'étaient, du reste, que la préface de toutes celles que devait subir Lavenette. Son extérieur grotesque et sa badauderie eussent suffi pour lui faire appliquer tout ce qu'il

y a de farces traditionnelles dans la conduite des marins envers les passagers qui leur déplaisent. Les marins, dont la vie n'est qu'un péril continu, professent pour les passagers en général un sentiment de dédain, je dirais presque de mépris, qui se traduit volontiers en procédés hostiles.

Les mousses surtout poussent la malice au delà de toutes bornes, lorsqu'ils peuvent l'exercer avec impunité, et se venger sur les hommes du mauvais traitement qu'ils en reçoivent journellement.

Ces pauvres enfants, que la misère arrache de si bonne heure à la tendre sollicitude de leur mère, pour en faire les esclaves de tout un équipage; ces pauvres enfants, que leur faiblesse, autant que la discipline, met complètement à la merci du dernier des matelots; ces pauvres enfants, pour toute éducation morale, ne reçoivent guère à bord que des coups de corde, des coups de poing, des coups de pied; n'entendent guère que des blasphèmes, des injures, de mauvais propos; ne voient guère que des exemples de dépravation et de brutalité. Mais, ce qu'il y a de pis que ces mauvais traitements même, c'est l'injustice avec laquelle on les leur inflige. Qu'ils fassent bien, qu'ils fassent mal, pas un coup de plus, pas un coup de moins. Le caprice, l'humeur bonne ou maussade de leurs grossiers maîtres, voilà la seule règle de ces distributions, à peu près continuelles, de coups, de menaces, d'in-

jurees et de mauvais exemples. Et tout cela, la pauvre petite créature doit le subir sans se plaindre, sans verser une larme. Ses larmes et ses plaintes seraient un amusement pour ses bourreaux, qui n'auraient à lui offrir comme consolation que de nouveaux coups, de nouvelles avanies. Il lui faut se cacher pour pleurer, comme pour commettre un crime !

Les ridicules de Lavenette furent donc pour les matelots et surtout pour les mousses de *la Rapide*, une mine inépuisable qu'ils se promirent d'exploiter dans l'intérêt de leurs plaisirs. L'*Écureuil* figurait naturellement au premier rang des seconds.

L'intervention de Robert-Robert, que personne n'osait plus braver en face, déjouait ou atténuait la plupart du temps leurs malicieux desseins. C'était un spectacle aussi consolant qu'étrange, de voir l'adolescence se faire ainsi la protectrice de l'âge mûr, et l'énergie morale d'un frère enfant s'étendre comme un bouclier sur la faiblesse morale d'un homme robuste. Tant il est vrai que, même dans les luttes matérielles, la vraie force, la force qui se fait craindre, et qui triomphe, c'est la force morale, bien plus que la force physique ; c'est la dignité, l'intelligence, le courage, le sang-froid, bien plus que la solidité des muscles ; c'est la fermeté de l'âme, bien plus que celle du corps. Exercez le corps, oui sans doute ; donnez-lui de l'aplomb,

de la souplesse , de la vigueur : ce sont des qualités précieuses ; mais exercez l'âme surtout , et tâchez , par l'étude et la réflexion , cette gymnastique de l'esprit humain , de lui donner cette rectitude , ce bon sens , cette intrépidité , qui l'empêchent de s'abattre lâchement au moindre coup du sort , qui la font rester debout , impassible , confiante en Dieu d'abord , ensuite en elle-meme , au milieu des plus terribles bouleversements de la vie.

VI

Du reste, rien ne manqua à Lavenette en fait d'espégleries. Chaque jour amenait la sienne.

Dès qu'il montait sur le pont , sa présence était saluée par d'ironiques applaudissements ou d'inépuisables quolibets.

S'avisait-il, et c'était sa manie , d'adresser de ces niaises questions qui distinguent les flâneurs , il n'obtenait que des billevesées pour réponse. Ses paroles étaient répétées à haute voix par l'interrogé ; elles circulaient à travers les risées de l'équipage et servaient de texte général pour les plus hétéroclites commentaires.

Se risquait-il à demander une indication dont il

avait besoin : on le renvoyait de l'un à l'autre , et tant de marches et de contre-marches n'aboutissaient qu'à un leurre de plus.

Et puis , c'était une large cocarde qu'on fixait à son feutre , c'était une queue de papier qu'on appendait au collet de son habit , c'était une inscription burlesque qu'on lui crayonnait sur le dos , c'était un rat défunt qu'on introduisait dans sa poche , c'était de l'ellébore qu'on glissait dans sa tabatière.

Mais la plus comique de toutes ces niches , ce fut celle que lui joua l'*Écureuil* , en vue des îles Canaries. Lavenette , Robert-Robert , Simon Barigoule et le *Parisien* devisaient sur le pont. Le temps était beau , la mer calme , le vent favorable , et le navire glissait légèrement.

« Vous avez beau vanter la beauté de ce spectacle , » répondit Lavenette à Robert-Robert ; « quant à moi , toujours de l'eau , toujours de l'eau !... je trouve cette manière de voyager singulièrement fastidieuse !

« — Je conçois , répliqua le *Parisien* , « que si la mer était de vin au lieu d'être d'eau , il vous serait plus agréable d'y faire vos grandes évolutions , comme dans le commencement de votre séjour à bord. Mais si cela peut vous récréer , de voir un petit bout de terre en passant , pour varier le coup d'œil , prenez vos ennuis en patience papa de Lave-

nette, vu que la vigie du mât de petit perroquet vient de recevoir l'ordre de veiller au grain. Il paraît que le pic de Ténériffe ne tardera pas à nous montrer son grand bonnet de neige. Un scélérat de pic, celui-là ! que quand il paraîtra au bout du beau-pré, vous vous direz : « Bravo ! nous allons grimper dessus en moins d'un petit quart d'heure. » Eh bien ! vous n'en serez seulement qu'à la bagatelle de trente lieues. Merci !

« — C'est un simple effet de perspective, » interrompit Robert.

« — Voilà qui est particulier ! » reprit Lavenette. « Mais, attendez donc... Ténériffe !... Ténériffe !... Il me semble que je connais ça !... »

« — C'est une des îles Canaries, » reprit Robert. « Nous voici déjà à quelques cents lieues de France. »

« — C'est juste, continua Barigoule ; « ça se nomme les *Canarisses*. Même qu'il y a une qu'ils appellent Madère ; où l'on dit que les naturels du pays jouissent d'un vin tant soit peu excellent. Je connais un bon enfant de marin qui ne serait pas fâché de s'assurer de la chose. Mais chut ! Attention !... Il y a du nouveau !... »

« — Terre à bâbord ! » cria la vigie.

Un officier monta aussitôt dans les haubans pour s'assurer du fait, et confirma bientôt l'apparition du Pic. Toutes les lunettes se braquèrent alors dans cette direction.

Lavenette avait si bien serré la sienne dans l'une de ses grandes malles, qu'il n'avait jamais pu l'y retrouver. Il continua de s'en faire une du creux de ses deux mains.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! » dit-il , « que je suis donc contrarié d'avoir perdu mon instrument ! M. de La Harpe prétend que ce groupe d'îles est un séjour enchanteur, une sorte de paradis terrestre. Je ne serais pas fâché de m'en assurer par mes propres yeux, car je suis payé pour me défier un peu des allégations de cet homme.

« — Faut pas que ça vous tracasse , » répondit l'Écureuil qui rôdait toujours autour de lui, comme un chat autour de sa proie. « S'il ne manque qu'un télescope à votre bonheur, je m'en vas vous en chercher un. C'est l'histoire d'une demi-seconde.

« — Voici un petit monsieur qui me paraît fort aimable, fort bien élevé , » dit alors Lavenette. « Je n'ai vraiment qu'à me louer de ses prévenances. »

L'Écureuil reparut bientôt, accompagné d'une troupe de ricaneurs qui entourèrent Lavenette. Il lui remit un immense télescope.

« Ah ! grand Dieu ! » s'écria celui-ci , dès qu'il eut appliqué son œil au petit verre de l'instrument, « est-il possible que ce soit là ce séjour tant vanté !... et son ciel bleu !... et ses bois d'orangers !... et ses

verdoyants vignobles !... quelle odieuse imposture !... Je n'y vois au contraire qu'une atmosphère roussâtre !... un terrain noir !... une déplorable stérilité !... des montagnes qui s'éboulent sans cesse !... Et quels hommes pour habitants !... ou plutôt quels animaux !... car ce sont bien des animaux !... oui ma foi !... si même ce n'est pas quelque chose de pis !... J'en vois deux , par exemple , qui me font l'effet d'avoir des milliers de pattes ! Allons, les voilà maintenant qui se battent ! Les malheureux vont se dévorer l'un l'autre !... Quel abominable endroit !... Je suis fâché d'en avoir souillé ma vue !... Ah , parbleu ! il est joli , le paradis terrestre de M. de La Harpe !... Je lui en fais mon compliment !... Quand on songe pourtant qu'il se trouve des écrivains pour célébrer de pareilles horreurs !... C'est avec cela qu'on révolutionne des imaginations ardentes , comme celle de mon jeune ami , et qu'on expose d'honnêtes gens comme moi à toutes les tribulations dont j'ai été victime !... C'est-à-dire que tous ces livres mériteraient d'être brûlés par la main du bourreau sur la place publique. Le public est volé ! »

Chaque parole de Lavenette excitait de longs éclats de rire, qu'il prenait pour une sorte d'acquiescement à ses diatribes.

Quant à la cause première de sa mauvaise humeur, la voici : l'*Écureuil* avait enduit de jus de tabac le gros verre du télescope , et avait introduit ,

dans le tube, de petits brimborions et des insectes de plusieurs espèces, que les lois de l'optique faisaient paraître d'une grosseur monstrueuse. Tout cela se mouvait ou se débattait sans cesse, par l'effet des secousses que recevait l'instrument des mains tremblantes de Lavenette. Telle était la couleur roussâtre du ciel des Canaries; tels étaient les éboulements continuels de rochers qui désolaient ce triste sol; tels étaient les animaux fantastiques qui jetaient l'épouvante dans cet horrible Éden. Cette burlesque scène se prolongea jusqu'à ce que le pic se fut effacé de nouveau dans les teintes vaporeuses de l'atmosphère.

VII

Ainsi se passaient, aussi gaiement que possible, ces heureux jours de paix, cette sorte de répit, que la Providence dispensait alors à l'équipage de *la Rapide*, entre les événements terribles qui l'avaient décimé déjà, et ceux, non moins terribles, qu'elle lui réservait encore.

Les marins battaient.

Les mousses étaient battus.

Lavenette, sans s'en douter, servait de jouet à tous.

Le docteur lui-même le persécutait sérieusement dans l'intérêt de la science en général, et de ses œuvres anatomiques en particulier. Il ne lui proposait rien moins que de l'immerger entièrement dans un baquet d'eau, tandis que lui, docteur, se fût tenu tranquillement auprès, observant, montre en main, combien de temps l'expérimenté eût pu vivre dans cet élément.

Barigoule fumait, chiquait et continuait d'obliger tout le monde.

L'*Écureuil*, en grondant, inventait de nouveaux tours.

Le grand Flandrin rasait, grimaçait, chantait, râclait du violon, et donnait des leçons de danse à ses camarades.

Griffard complotait sourdement ses sinistres projets.

Robert-Robert lisait, étudiait, dessinait, observait, pensait à sa mère, à ses jeunes sœurs, à sa tante, à ce qu'il avait laissé de bien-aimé en France. Et puis, quand venait le soir, il allait faire la partie d'échecs du capitaine Flottard, qui s'était pris pour lui du plus vif attachement. Quelquefois même il se rendait sur le gaillard d'avant, et se plaisait un moment à écouter le *Parisien* dont la verve bouffonne, quoique peu cultivée, ne manquait ni de finesse ni de bon sens.

Chaque soir, en effet, le *Parisien* se plaçait dans

l'intérieur d'un rouleau de gros câbles, comme un professeur se place en chaire ; puis , il conta gravement quelque plaisante histoire à ceux de ses camarades qui n'étaient pas de service. Lavenette était naturellement l'un de ses plus assidus auditeurs. Lavenette avait surtout à cœur d'apprendre la fin de cette merveilleuse histoire *du cou de mon oncle Thomas*, que le signal du combat avait si malheureusement interrompue au moment le plus pathétique.

« Mais , au nom de Dieu ! » lui répétait-il chaque soir, « dites-moi donc une bonne fois pour toutes ce qu'il avint de votre oncle Thomas , lorsque ce grand escogriffe de sauvage l'eut frappé de sa hache ? Le jus d'herbe, dont il s'était frotté le cou, lui sauva-t-il la vie en le rendant invulnérable, comme il l'avait annoncé aux cannibales, qui s'apprêtaient à lui faire subir mille tortures ? Ou bien, fut-il victime de son impardonnable présomption ? En un mot, fut-ce la hache qui coupa le cou , ou bien, fut-ce le cou qui coupa la hache ?

« — Vous me faites là un drôle de baragouin, papa de Lavenette, » répondait imperturbablement le *Parisien* ; « mais enfin, n'importe ! Je vous ai déjà dit cent fois que ce fut le cou de mon oncle Barnabé qui fut coupé par la hache.

« — De votre oncle Thomas , s'il vous plaît ! » interrompait Lavenette.

« — Soit ! de mon oncle Pancrace.

« — Eh bien ! qu'arriva-t-il alors à votre oncle Thomas ?

« — Il arriva que mon oncle Guillaume...

« — Votre oncle Thomas, s'il vous plaît !

« — Est-ce Thomas ?... c'est bien possible : je n'y tiens pas. Il arriva donc que mon oncle Garguille mourut d'emblée, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie ; car, voyez-vous, il n'y a rien de malsain comme un coup de hache sur la nuque. Je ne vous conseille pas d'en user, si vous tenez à jouir d'une parfaite santé jusqu'à la fin de vos jours.

« — J'en suis persuadé, » reprenait Lavenette, qui n'avait pas encore pu comprendre l'adresse du stratagème employé par l'oncle Thomas pour s'épargner un plus cruel supplice. « Mais en ce cas, » continuait-il, « je vous demanderai ce que gagna monsieur votre oncle à se faire ainsi couper le cou, sous le maladroit prétexte qu'il était possesseur d'une recette qui rendait invulnérable, et dont il ferait part à ces sauvages, après leur en avoir démontré sur lui-même la merveilleuse efficacité ?

« — Eh, pardieu ! mon oncle Babolin y gagna de mourir en gros, au lieu de mourir en détail. Quand la mort est inévitable, mieux vaut une seule, que non pas trente-six.

« — C'est possible, mais après ? ...

« — Après quoi ?

« — Eh bien ! après ?

« — Après quoi, vous dis-je ?

« — Mais pardieu ! après cela ?

« — Il n'y a pas d'après cela. Je vous ai dit la fin.

« — A la bonne heure ; mais la fin de... de cette fin ?... contez-la moi maintenant.

« — C'est impossible. C'est la fin de la fin des fins. Et voilà. »

Tel était à peu près le dialogue qui se renouvelait quotidiennement entre Lavenette et le *Parisien*, et à la suite duquel ce dernier finissait toujours par proposer une autre histoire, à titre de dédommagement.

Nous croyons devoir reproduire ici, à titre de scènes de bord, l'une des plus intéressantes narrations du *Parisien*. Tout le monde s'assit à la façon des Turcs, autour de la tribune de cordes où se prélassait solennellement le conteur. Robert-Robert, Lavenette, le grand Flandrin, Simon Barigoule, l'Écureuil et Griffard, figuraient pêle-mêle dans cet auditoire. Le *Parisien* se moucha, toussa, éternua, et prit enfin la parole; dans ce langage, un peu trivial peut-être, mais amusant par cela même, et dont nous continuerons de reproduire les formes, par respect pour la vérité vraie. Il n'est rien de faux, quoiqu'on en ait pu dire, comme de faire agir, penser,

parler, tous les personnages d'une histoire, aussi poliment, aussi sensément, aussi purement que s'ils étaient tous des académiciens d'élite. Ce n'est pas cette uniformité qui constitue la véritable élégance : ce n'est que de la monotonie.

XI

Histoire véritable et non contrefaite de l'illustre amiral Tapefort.
— Scènes intimes. — Ce qu'est devenue la famille Robert. —
Tristesse.—Singulières hallucinations de M^{lle} Gertrude.—Reprise
de ses hostilités contre M. Dupré. — Grand combat de mots. —
Consolations. — M^{lle} Gertrude magicienne. — D'un as de trèfle
qui joue un rôle fort inquiétant dans les expériences de M^{lle} Ger-
trude. — Joie. — Histoire du bœuf antédiluvien de M. Dupré.
—Nouvelles nouvelles. — Lettres de Robert-Robert. — Funestes
indiscrétions de Lavenette.

I

« Ceci, » dit le Parisien, « vous représente
l'histoire véritable et non contrefaite du fameux
amiral Tapefort (1).

« Je la tiens, en ligne directe, des propres par-

(1) Ce brave marin dont le Parisien dénature le nom, et qu'il élève de sa propre autorité au grade d'amiral, est un personnage très-réel, qui faisait partie de la marine française sous l'empire, à l'époque même où parle le Parisien, et qui avait le grade de contre-amiral seulement. La singulière manie dont il va être parlé ne fut pas moins réelle, et les marins de cette époque en ont conservé le souvenir.

ticuliers qui ont eu l'agrément d'échanger avec lui les taloches en question.

« Pour lors donc, il y avait une fois, un vieux grognard, plein de vaillance comme père et mère, et très-avantageusement connu sur la terre et sur l'onde, pour une foule de rincées, qu'il avait données aux *Anglichmann*, et autres facéties de même nature.

« Ce vieux grognard, dont j'ai totalement oublié le nom, que je n'ai jamais su, s'appelait généralement l'amiral Tapefort.

« Je dois vous prévenir néanmoins qu'il n'était pas amiral de naissance. Il n'y a guère que les grands de la terre qui viennent au monde avec des épau-lettes d'amiral sur l'épaule ou un sabre de général, au côté, comme on peut y venir avec une verrue sur le bout du nez, ou une bosse sur la cime du dos.

« Pour lors donc, c'était à force de ne rien craindre, et aussi de n'être pas bête, et aussi d'aller droit son bonhomme de chemin, et aussi d'avoir un bonheur d'enragé (ce qui ne gâte jamais rien), que le gaillard était parvenu insensiblement à allonger sa veste de mousse en manière d'habit doré. Je vous en souhaite autant, à vous tous qui m'écoutez, généralement quelconques, et surtout à toi, l'Écu-reuil du diable.

« Pour lors donc, le célèbre amiral Tapefort s'était distingué tout petit par une manie fort sau-

grenue : c'était de rosser tous ceux qui l'approchaient. Pas méchant du reste , pas fier, pas rancuneux du tout , mais tapageur comme un démon , et ne se plaisant qu'à donner des coups de poing , ou bien à en recevoir. Ça lui était parfaitement inférieur d'être rossé , pourvu qu'il rossât pareillement. Que voulez-vous ? chacun a ses faiblesses : la sienne, c'était de montrer sa force.

« Quand le malheur voulait qu'il n'eût personne sous sa patte d'ours , à qui en décocher quelques douzaines de tapes , ce pauvre amiral Tapefort était malheureux comme les pierres , et je crois que si cela eût duré , il eût fini , faute de mieux , par se battre lui-même , plutôt que de ne rien battre du tout.

« Vous sentez bien que cette rage de taper, qu'il avait apportée de naissance , ne fit que croître et embellir avec l'âge.

« Pour lors donc , tant qu'il n'était que mousse ou que simple marin , comme vous et moi , ça allait tout seul ; rien de plus facile que de s'en passer la fantaisie ; il trouvait toujours quelque bon luron , pour faire sa partie de coups de poing , à propos de la moindre chose , et surtout de rien. Pif ! paf ! Ça roulait du matin au soir ; et il était rare que notre talocheur n'eût pas toujours quelques-uns de ses yeux au beurre noir. C'était très-bien. Il était heureux comme trente-six mille rois.

« Mais pour lors , lorsqu'il eut monté en grade , et qu'il fut lieutenant de vaisseau , il y eut déjà un fameux déchêt dans les horions qu'il avait l'habitude de recevoir. Ça le vexa. Allez donc vous frotter , vous autres , à rendre à un lieutenant la gifle qu'il vous décerne en passant !... Excusez !... pour qu'ensuite le conseil de guerre vous lâche une quarantaine de chevrotines dans la tête !... C'est trop malsain !...

« C'est ce que pensaient aussi les matelots du lieutenant Tapefort. Chacun gardait respectueusement les taloches dont il lui faisait cadeau. Ça le désolait. Et , au fait , battre toujours sans être jamais battu , c'est monotone.

« Pour lors donc , qu'est-ce que faisait mon gaillard ?... Mon gaillard se déguisait de temps en temps en simple marin , et s'en allait faire un petit tour à terre , lorsqu'il faisait nuit noire , comme dans un four. Il courait les tavernes , les guinguettes , les rassemblements d'ouvriers ; il buvait de force le vin des uns , s'emparait sans permission du souper qu'avaient fait servir les autres , bousculait ceux-ci , coudoyait ceux-là , marchait sur les durillons de certains , allongeait une tape au premier venu ; le tout , pour se faire tomber dessus , et se faire rendre en gros toutes les taloches qu'il avait inutilement prodiguées en détail. Il ne revenait jamais de ces équipées-là , sans en avoir pour quinze

jours à se bassiner l'œil , à se reconsolider la mâchoire , à se bander la tête , à se remettre quelque côte. C'était sans doute une consolation , mais ça ne pouvait pas encore lui suffire , car les bonnes aubaines de ce genre sont malheureusement beaucoup trop rares. Ça le vexait.

« Pour lors donc ; quand l'infortuné lieutenant eut passé capitaine , ce fut encore bien pire ! N , i , ni !... Lorsqu'il lui arrivait de distribuer quelque *torgniole* par-ci par-là , aux uns ou aux autres , pour se dégourdir la main , eh bien ! au lieu de la lui rendre avec usure , ils la gobaient tous avec plus de respect que jamais , et même ils lui disaient : Merci ! pour le cajoler , les flatteurs qu'ils étaient ! Il n'y avait réellement plus de plaisir pour lui.

« Pour lors , à la vérité , de peur de se laisser rouiller le poignet faut d'exercice , il s'amusait bien à soulever des poids énormes , à hêler violemment sur une manœuvre , à donner des coups de poing sur les meubles , sur les parois de sa chambre , sur toutes choses à sa portée , et même sur son ombre ; mais c'était là une récréation tant soit peu fastidieuse à la longue ; je dirai même tant soit peu dilatoire et incohérente.

« Eh bien , ce fut encore cent fois pire lorsque , de capitaine , il eut passé contre-amiral , vice-amiral , amiral tout à fait. Essayez donc de rosser un amiral !... C'est-à-dire qu'il vaudrait mieux (histoire

de vivre longuement), s'aviser d'arrêter un boulet au passage, que de se permettre la même réciprocité au vis-à-vis d'un pareil grade.

« Pour lors donc, l'amiral Tapefort imagina une recette extrêmement ingénieuse. Comme les appointements d'amiral sont quelque chose d'un peu plus soigné que les nôtres, il eut de quoi louer un domestique tout exprès pour le rosser d'importance, moyennant cent sous par coup de poing. Quand la main finissait par lui démanger trop sensiblement, l'amiral Tapefort disait à son domestique : « Allons, voyons, viens ici, et tourne ton dos ! » Le domestique accourait et tournait son dos. Et alors, pif, paf ! pouf ! fallait entendre comme les coups de poing lui dégringolaient sur l'omoplate !... Avec ça que l'amiral Tapefort l'avait fait habiller en *Anglichmann*, pour se donner encore plus de cœur à taper.

« Ce curieux exercice soulageait donc véritablement l'amiral Tapefort, mais cela finit par lui revenir beaucoup trop cher. Le domestique y mettait une ambition bien naturelle, et au risque de se faire éreinter tout à fait, ne cessait de crier à son maître : « Allez toujours ! allez toujours ! vous ne faites que me chatouiller l'épine du dos, voilà tout ! Allez toujours ! Il faudrait une poigne autrement solide que la vôtre, pour me faire crier grâce ! Allez toujours ! On dirait que vous avez peur de vous faire mal à la main ! Allez toujours ! »

« Pour lors donc , l'amiral Tapefort , dont l'amour-propre se trouvait justement piqué , continuait de taper : et je te tape ! et je te tape ! jusqu'à ce qu'enfin son bras fût engourdi , et ne pût pas plus bouger que le bras de bois d'une statue de marbre.

« Et pour lors , qu'arrivait-il ? c'est que le domestique (je lui rends cette équité) avait le dos noirâtre comme le fond d'une marmite ; mais qu'en revanche , il n'avait pas reçu moins de deux ou trois cents coups de poings. Or , à cent sous le coup de poing , ça lui faisait une petite étrenne de mille à quinze cents francs. Excusez du peu ! C'était là une place !... Trouvez m'en une de ce calibre , et vous verrez si je dis : Nenni.

« Enfin n'importe ! vous concevez que c'étaient là des parties de plaisir qui auraient ruiné à fond le plus riche Crésus de la terre. L'amiral Tapefort , qui de cette façon avait déjà dépensé ses appointements de toute l'année , fut obligé d'y renoncer par économie.

« Cette réforme lui fut diablement sensible , vu l'habitude qu'il avait prise de ce genre d'agrément. C'est comme à nous , si une ordonnance de l'empereur nous supprimait la pipe , la chique ou le rogomme du matin.

« Pour lors donc , l'amiral Tapefort , qui ne savait plus que faire de ses loisirs et de ses taloches , jaunissait d'ennui à vue d'œil ; il en devenait maigre

comme un hareng saur, et certainement il fût tombé dangereusement malade de quelque coup de poing rentré, sans la circonstance que je vais avoir l'honneur de vous inculquer. C'est la seule fois, la seule pauvre petite fois, depuis dix-huit grands mois qu'il était amiral, qu'il trouva l'occasion de se faire donner l'une des plus belles rossées qui aient jamais eu lieu sur la surface du globe. Voici la chose :

« Vous savez tous, de reste, que l'embarcation dans laquelle se trouve un officier supérieur, doit porter sur son arrière un pavillon déferlé. Les canots qui passent près d'elle, en se rendant à terre ou en revenant à bord, et qui ne sont montés que par des officiers inférieurs ou des gens de l'équipage, doivent lever leurs rames pour faire honneur à l'autorité compétente. C'est comme qui dirait une espèce de : « Présentez... armes ! » Je ne vous conseille pas d'y manquer, dans l'occasion, au vis-à-vis du père Flottard, notre brave commandant, pour peu que vous teniez à ne pas aller livrer des batailles d'Austerlitz aux rats de la fosse-aux-lions, comme le respectable M. de Lavenette, ici présent.

« Eh bien ! c'est justement cette formalité qu'un jeune aspirant de marine négligea de remplir un jour, à l'égard de l'amiral Tapefort.

« L'amiral Tapefort se rendait à terre, et l'aspirant en revenait. Leurs chaloupes se croisèrent,

sans que les rames de l'une se levassent en signe d'hommage pour l'autre.

« Pour lors donc, l'amiral Tapefort, qui ne cherchait que plaies et bosses, fit semblant d'être excessivement mortifié de ce manque d'égards. Il ordonne au patron de son canot d'aborder l'insolente chaloupe; il s'y précipite lui-même, et, sans attendre d'explications, tombe aussitôt à grands coups de poing sur l'aspirant qui la commande. Et allez donc !

« Mais voilà le plus beau de l'affaire ! ce jeune homme, qui était taillé comme un bœuf, lui rendit vigoureusement la monnaie de sa pièce ; après quoi, le saisissant de ses deux bras par le milieu du corps, il l'enleva de terre, le fit pivoter comme une allumette, et le coucha tout de son long dans le canot, ni plus ni moins qu'un petit enfant dans son berceau. Attrape !

« — Ma foi ! » dit alors l'aspirant en l'aidant à se remettre sur ses pattes, « j'étais loin de me croire fort ; car je vois maintenant à qui j'ai eu affaire. C'est à mon vénérable amiral, qui daignera sans doute excuser la liberté que j'ai prise de le battre. Je n'avais pas l'honneur de le reconnaître sous ce costume de simple bourgeois.

« — Pardieu ! vous vous y prenez drôlement pour faire connaissance avec vos chefs ! » répondit l'amiral Tapefort en se frottant les côtes. Toutefois, je vous pardonne de les rosser : tant pis pour eux !

mais non d'être impoli à leur égard. Pourquoi n'avez-vous pas fait lever vos rames pour moi, monsieur l'insolent?

« — Par la raison que vous n'avez pas de pavillon sur l'arrière de votre canot, » répondit l'aspirant.

« — C'est ma foi vrai ! » reprit l'autre ; « mon gremlin de patron a oublié de l'y mettre ! Avance ici, mauvaise troupe ! »

« Le patron s'approcha et reçut respectueusement tout ce qui restait encore de coups de poing dans le bras de l'amiral rossé. Ensuite de quoi, ce dernier se tourna vers l'aspirant, qui n'était rassuré que tout juste sur les suites de son aventure, et il lui dit : « Ne craignez rien, » qu'il dit, dit-il ; « je ne vous en veux aucunement. Au contraire. J'aime les francs lurons de votre espèce ; et pour preuve, je vous offre de passer à mon bord avec un grade supérieur à celui que vous avez. Une fois, deux fois, trois fois, ce marché vous va-t-il ? »

« — Ça me va ! » répondit l'aspirant.

« — En ce cas, » reprit l'amiral Tapefort, « touchez là. C'est une affaire conclue. Je serai charmé de vous avoir toujours là sous ma main. Vous êtes un digne rival ; mais j'espère prendre ma revanche une autre fois. »

« Pour lors donc, à partir de ce moment, l'aspirant devint tout à fait le Benjamin de son amiral

qui le fit monter de grade en grade , jusqu'à celui de lieutenant en premier , plus vite que nous ne montons , nous autres , jusqu'à la hune du grand mât, au risque de nous casser le cou. Il est juste de dire que ce n'était pas non plus de l'avancement volé. C'était à la force du poignet que le pauvre diable était obligé d'enlever tous ces grades. Chaque soir, après dîner, l'amiral l'invitait à venir dans sa chambre, pour s'y donner mutuellement une danse, absolument comme on s'invite à prendre une tasse de café, ou à faire une partie de dominos. Et une fois là, vli ! vlan ! il fallait en découdre !

« Pour lors donc , ce genre de récréation finit par ennuyer le jeune homme, dont l'ambition n'avait plus rien à y gagner. Il inventait chaque fois quelque nouveau prétexte pour refuser la partie. Tantôt il se disait malade , tantôt il se disait mal portant , tantôt il avait à faire ci , tantôt il avait à faire ça. Mais c'étaient là des frimes qui ne pouvaient pas lui réussir toujours. L'amiral le traitait alors de faïnéant, de poule mouillée, d'et cætera pantoufle ! si bien que , la plupart du temps , il le forçait ainsi d'aller se meurtrir réciproquement la carcasse.

« Pour lors donc , le lieutenant se creusait continuellement la caboche , afin de se soustraire une fois pour toutes à ce régime perpétuel de calottes. Il avait remarqué un certain marin de l'équipage qui, malgré son extrême faiblesse, était parvenu à

se faire respecter de tout le monde et même à se faire craindre des plus malins bûcheurs. C'était un tout petit bon homme, pas plus haut que ça, pas plus gros que rien du tout : un extrait d'humain, quoi ! pâle et malingre, qu'on ne lui aurait pas donné pour deux liards de vie. Mais il ne fallait pas s'y fier ? Il était chétif, c'est vrai, mais il était adroit comme un singe. Il avait étudié pendant plus de deux ans la *savate* (c'est le mot technique), vous devez connaître ça, sous les plus fameux maîtres de la capitale. Il connaissait tous les secrets de l'art, et c'eût été Gargantua que, n'importe, il eût calotté Gargantua ; il vous l'eût éborgné, bousculé, terrassé, battu à plate couture, sans même avoir l'air d'y toucher, avec autant de grâce et de délicatesse qu'un chat peut en mettre à pelotonner une pauvre petite souris.

« Pour lors donc, le jeune lieutenant se dit : —
« Voilà mon homme ! Si celui-là ne guérit pas cet
« enragé de Tapefort de sa manie de claques, j'en
« désespère, et, va te promener ! je donne ma dé-
« mission ! Car, en définitive, je ne suis pas un
« tambour de basque, pour me laisser tambouriner
« la peau vingt-quatre heures par jour ! »

« Pour lors donc, le lieutenant s'en alla trouver son amiral, et lui dit :

« — Vous vous croyez bien solide sur la manœuvre de l'avant-bras ? Eh bien ! mon général, j'ai trouvé notre maître à tous deux.

« — Allons donc ! ce n'est pas possible !

« — C'est pourtant comme j'ai l'avantage de vous le dire. Et ce maître, c'est le moindre de vos marins.

« — Ah ! parbleu ! Je suis curieux de m'en assurer.

« — A votre aise, mon général. Je vais avoir l'honneur de vous l'expédier pour votre dessert. »

« Aussitôt dit, aussitôt fait.

« Quand l'amiral Tapefort vit arriver dans sa chambre l'espèce de nain que lui amenait le lieutenant, il se mit à hausser les épaules, et à rire comme un bossu.

« — Hé ! quoi ! » s'écria-t-il, « c'est là l'Hercule du Nord dont vous avez menacé mes côtes !... Allons donc !... C'est une mauvaise plaisanterie !... Une pareille mazette ?... Vous voulez donc que je me borne à lui souffler dessus ; car du diable si j'oserais lui détacher la moindre chiquenaude ! J'aurais trop peur de le tuer du premier coup comme une mouche !

« — Pardon, mon général, » dit alors le matelot ; « j'ai la vie beaucoup plus dure que vous ne pensez, et, pour peu que cela puisse vous faire plaisir, touchez, touchez, ne craignez rien ! Je ne m'en sentirai plus le jour de mes noces !

« — Ah ! tu le prends sur ce ton ? » répliqua l'amiral Tapefort ; « tu mérites une correction ; mais je me charge de te la donner ! Allons, malotru, en garde, défends-toi ! »

« Pour lors donc , en disant ces mots , l'amiral jeta son habit bas , retroussa les manches de sa chemise , et se mit dans la posture d'attente.

« — Autant que je puis voir , mon général , » dit alors le gringalet de matelot , « c'est une manière d'assaut à coups de poing que vous me faites l'honneur de me dire : Veux-tu ? »

« — Oui , oui , en garde ! » reprit l'amiral. « Tu feras des phrases demain , si toutefois je t'en laisse la force. Fermez la porte , lieutenant ; que ce gaillard-là n'ait point l'envie de m'échapper ! Et quant à toi , vilain marsouin , allons , en garde !

« — Mais , mon général , » réitéra le matelot en question , « permettez-moi de vous dire que je n'oserai jamais vous mettre la patte sur la physionomie.

« — Ose , ou n'ose pas , » interloqua ce dernier ; « si tu ne donnes pas , eh bien ! tu recevras : cela m'est parfaitement égal. Je te préviens d'ailleurs , que je ne te vise qu'au-dessus des épaules : tout ce qui porterait au-dessous ne comptera pas. Alons , allons , pas tant de façons ! défends-toi ! Vli ! vlan ! attrape !... Vli ! vlan ! Hale encore celle-là !...

« — Mais , mon général , » interrompit l'autre farceur , qui n'avait esquivé qu'à moitié ces deux premières bordées ; « mais c'est donc pour de bon ?...

« — Juges-en plutôt par celle-là , animal ! Vli ! vlan !

« — Bien tapé, mon général ! J'ai cru en voir
« trente-six mille chandelles. Mais pour lors, puis-
« que vous voulez bien le permettre, à la guerre
« comme à la guerre ! Je m'en vas prendre aussi la
« liberté de vous en décocher de ma fabrique, avec
« tout le respect que je vous dois. Vous saurez me
« dire si elles valent les vôtres pour la qualité et la
« quantité. Vli ! vlan !... Pardon, excuse, mon gé-
« néral. Que dites-vous de celle-là ?

« — Ah ! coquin, » s'écria l'amiral Tapefort,
« c'est ainsi que tu en dégoises ? Tu n'es pardieu
« pas manchot, et la réponse a valu la demande !
Bref, ce fut pour lors un drôle de spectacle, que de
les voir se démolir tous deux. L'amiral était cent
fois plus fort que le matelot, mais le matelot était
cent fois plus lesté. Les taloches de l'un eussent cer-
tainement assommé l'autre ; mais celui-ci ne s'amu-
sait pas à les recevoir, je vous prie de le croire. Il
allait, venait, sautait de ci, sautait de là, se déme-
nait comme un possédé, se trouvant déjà derrière
l'amiral, que l'amiral croyait encore l'avoir devant
lui ; passant, crac ! par-dessous les coups de poing,
qui s'en allaient tomber dans le vide ; et, quant à
lui, criblant son adversaire de petits coups peu forts,
mais parfaitement ajustés.

« Parole d'honneur ! à voir l'énormité de l'illus-
tre amiral Tapefort (à qui l'inutilité de ses grandes
évolutions faisait pousser des espèces de rugisse-

ments de colère), lutter vainement contre la petite-tesse d'un ennemi qui semblait papillonner autour de lui, et le lardait sans relâche et à coup sûr, on aurait cru assister au combat d'un gros lion contre une petite guêpe.

« Pour lors donc, quand la lutte se fut suffisamment prolongée ainsi, le gringalet de matelot eut recours, pour en finir, aux recettes les plus expéditives de son art. Il allongea tout à coup sa jambe droite contre la jambe gauche de l'amiral, tandis que de sa main gauche il l'atteignait au côté droit du cou; et pour lors, lui donnant subito une forte secousse, vlan! il le prosterna par terre comme une barrique que l'on renverse. Bravo! L'amiral se releva, mais sitôt debout, vlan! sitôt par terre. Et ainsi de suite jusqu'à cinq fois, toujours par l'effet de ladite recette. Tant et si bien qu'il serait probablement encore à faire ce même genre de plongeon sur le plancher de sa chambre, s'il n'eût jugé plus sain de demander merci.

« — Assez, que diable! assez! » s'écria-t-il enfin. « Crois-tu donc que ce genre d'exercice m'amuse!... Tu mériterais!...

« — Pardon, excuse, mon général, » interrompit le gringalet de matelot, qui croyait bien sa dernière heure venue. « Faites-moi fusiller si cela peut contribuer à votre gloire. J'ai mérité d'être fusillé, puisque j'ai osé vous obéir. »

« Ces paroles ne manquaient pas d'adresse , et prouvent que le gaillard savait manœuvrer de la langue aussi bien que de l'avant-bras. Elles calmèrent l'amiral Tapefort , aussi vite que si on lui eût versé un sceau d'eau sur la tête , ce qui est un remède souverain en cas de colère. Je vous conseille d'en faire usage.

« — Allons , tais-toi , imbécile ! » répondit-il au marin , qui tremblait déjà dans sa peau. « Ce n'est pas au vaincu à fusiller le vainqueur. Va-t'en , et compte au contraire sur ma protection. Et d'abord , vous , François , » ajouta - t-il en s'adressant à son maître-d'hôtel que le lieutenant était allé chercher, ainsi que le docteur , « François , faites dîner ce gaillard-là. N'épargnez rien. Il doit avoir besoin de restaurant après la rude besogne que je lui ai donnée. Quant à moi , je serai mieux au lit qu'à table. Allons , qu'on me couche , qu'on m'examine , qu'on me saigne , que la médecine achève l'ouvrage de ce malotru ! »

« Pour lors donc , savez-vous de combien d'avaries la carcasse de l'amiral Tapefort se trouva être endommagée ? Tout son corps était noir de coups et ressemblait à une poire tapée. Il avait six bosses à la tête , six côtes d'enfoncées , un bras de cassé , une jambe de démise , et trois dents de moins. Excusez toujours du peu ! Il y a sur les bords de la mer de vieux bâtiments échoués qui sont cent fois

mieux en état que n'était alors le pauvre amiral.

« Mais pour lors , il fut en revanche parfaitement corrigé de sa manie batailleuse , et , à partir de ce moment jusqu'à celui de son trépas , qui n'est pas encore arrivé , ce fut l'homme le plus doux de la terre. Lorsque , de loin en loin , il lui arrivait encore d'administrer quelques tapes au tiers et au quart , ce n'était jamais du moins avec la permission de les lui rendre.

Morale.

« C'est à savoir , 1^o que l'adresse est toujours plus forte que la force maladroite ;

« C'est à savoir , 2^o qu'il n'y a rien d'abominable comme ces Tapefort qu'on rencontre en société , et qui sont toujours à vous tracasser , à vous pincer , à vous pousser , à vous marcher dessus , à vous tarabuster , à vous proposer quelque tour , quelque lutte , quelque joute physique , pour faire preuve de vigueur et se rendre intéressants , à ce qu'ils s'imaginent. Je ne leur veux pas de mal , mais je leur souhaite à tous un aussi bon professeur de belles manières que celui de l'amiral Tapefort.

« Pour lors donc , je vous ai divulgué sa pathétique histoire pour charmer vos ennuis , pendant que nous n'avons rien de mieux à faire , ce qui n'arrive pas souvent , et ce qui surtout n'arrivera pas

tout à l'heure , s'il faut s'en rapporter à ce qui se prépare dans l'air.

« Si vous en êtes contents , faites-en part à vos amis et connaissances. Et voilà. ! »

Ainsi parla le *Parisien* , aux grands applaudissements de son nombreux auditoire.

Le sifflet du contre-maître fit lever brusquement la séance. Tous les marins se rendirent à leur poste pour y exécuter les diverses manœuvres que nécessitaient des circonstances atmosphériques aussi peu rassurantes que subites. Robert-Robert se blottit à l'écart sur le pont , pour jouir du poétique spectacle qui allait se dérouler. Quant à Lavenette, qui ne se doutait encore de rien , il se retira dans sa chambre pour y suivre la dernière invitation du *Parisien*.

« Oui , sans doute , » se dit-il , « je ferai part de cette histoire à mes amis et connaissances , car je n'aime pas du tout ces espèces de télégraphes vivants , dans le genre de l'amiral Tapefort. Je suis bien sûr qu'elle fera le plus grand plaisir à M^{me} Robert. »

Nous laisserons Lavenette ajouter un nouveau chapitre à son *Journal de Voyage* , et nous reviendrons pour un moment en France. Il y a longtemps, en effet , que nous avons perdu de vue la famille de notre héros. Peut-être vous sera-t-il agréable d'en recevoir quelques nouvelles, durant ces jours de calme que doivent suivre bientôt tant de nouveaux orages.

III

Lorsque après l'embarquement de Robert-Robert, l'intéressante famille eut quitté Brest et fut de retour dans la jolie habitation qu'elle possédait à quinze ou vingt lieues de cette ville, il se passa bien des jours sans gaieté, bien des nuits sans sommeil. L'absence de Robert-Robert était un vide que rien ne pouvait combler. Avoir dit adieu pour l'éternité, peut-être, à un jeune enfant dont la vie jusqu'alors s'était entrelacée à la vôtre ; le chercher vainement, ici, là, partout, dans des lieux où chaque objet vous le rappelle sans cesse ; le suivre, par l'imagination, à travers mille périls, dont l'incertitude vous exagère encore la terrible gravité, vivre où l'on est, penser où l'on n'est pas ; prendre la moitié des chagrins qu'on lui suppose, et ne point partager ses joies que l'on ignore ; enfin, ne pas apercevoir le terme de tant d'angoisses ; tout cela, c'est un brisement d'affections, d'habitudes même, dont on ne saurait peindre l'incessante amertume.

M^{me} Robert, cette femme d'une raison si droite, d'un esprit si éclairé, en même temps que d'un cœur si tendre, était obligée d'avoir du courage pour tout le monde. Elle s'efforçait de paraître calme et de donner l'exemple d'une sainte résignation à ce qu'elle appelait les décrets de la Providence. Mais

hélas ! l'expression douloureuse de sa belle physiologie démentait bien souvent la fermeté de son langage. Les larmes qu'elle avait longtemps versées en elle-même , finissaient par lui navrer le cœur ; elles s'échappaient alors , elles inondaient le joli front des jeunes sœurs de Robert-Robert , Élixa et Christine , qu'elle couvrait de baisers , qui la couvraient de caresses , et qui s'attachant de leurs deux bras au cou maternel , pendaient gracieusement à terre , comme les jeunes branches d'un saule pleurer. On ne pouvait assister à de pareilles scènes sans être profondément ému. Amis , parents , vieux serviteurs , étrangers même , tous ceux qui les avaient vues s'en allaient tristes de leur tristesse. Grâce et douleur , est-il rien de plus touchant au monde !

Quant à M^{lle} Gertrude , chez qui tous les mouvements de l'âme se traduisaient nécessairement par quelque mouvement extérieur , on conçoit qu'elle devait remplir la partie bruyante dans ces grandes explosions de douleur. L'excellente demoiselle était comme insensée depuis le départ de son neveu , de cet enfant dont elle était devenue la seconde mère à force de tendresse. Elle avait de ces longues distractions qu'on appelle vulgairement des absences ; elle demeurait des heures entières , tout debout , comme pétrifiée , au milieu de l'appartement où l'avait amenée quelque besogne dont elle perdait tout à coup la mémoire. « Eh bien ! » s'écriait-

elle, lorsqu'enfin elle sortait du creux de ses rêveries; « que diable suis-je venue faire ici?... Je ne m'en souviens plus!... C'est fini, j'en perdrai la tête! » Et elle quittait la place sans avoir pu retrouver son idée.

Tout ce qu'elle faisait d'ailleurs, elle le faisait de travers. Elle se coiffait quelquefois à rebours, elle chaussait des bas dépareillés, elle versait le contenu de la salière dans son café au lait, comme si c'eût été du sucre; elle manquait toutes les friandises dont sa main savante possédait si parfaitement le secret; elle laissait tourner ses crèmes, brûler ses confitures, aigrir ses ratafias, tomber en eau ses gelées, enfumer ses biscuits, épaissir ses soufflés, et réduire à l'état de caramel ses sirops le plus délicats.

Quelquefois elle se surprenait dans la chambrette de l'absent, comme s'il eût été là, lui portant le matin sa petite tasse de chocolat, et venant le soir arranger les couvertures de son lit, lui demander s'il n'avait besoin de rien, et s'assurer par elle-même s'il était bien couché, s'il avait les pieds chauds et la tête assez haute.

Quelquefois aussi elle cherchait partout l'objet qu'elle tenait à la main, et s'enquérait de ses lunettes qu'elle avait sur le nez.

Voilà pour les moments de calme. Mais de temps en temps survenaient des tempêtes. La sensibilité nerveuse de l'excellente demoiselle avait ses érup-

tions périodiques. Malheur à ceux qui se trouvaient à portée du volcan ! c'était sur eux que roulaient toutes les laves de sa mauvaise humeur. Malheur surtout à M. Dupré son ennemi intime !

M. Dupré n'était pas moins sensible au fond qu'il était gros et gras : c'est une justice à lui rendre ; mais , tout en regrettant que les circonstances eussent fait une nécessité du voyage de son pupille, s'il s'affligeait de quelque chose , c'était de l'extrême chagrin qu'avait causé cet événement, bien plus que de l'événement même, car, en bon industriel , il le regardait comme une excellente opération.

M. Dupré fit donc tous ses efforts pour ramener un peu de douce gaieté dans les habitudes de cette famille qui était presque la sienne. Ses efforts furent vains dans les premiers moments. Ses meilleures raisons , ses encouragements , ses amicales plaisanteries , tout ce qu'il tentait pour arriver au but était traité de profanation par M^{lle} Gertrude.

« — Allons , allons ! » disait-il quelquefois , « tâchons d'être un peu plus raisonnables. A quoi sert-il de se désoler ainsi ? Quand vous vous arracheriez les cheveux , cela le ferait-il revenir ? Eh , mon Dieu , non ! Vos cheveux seraient arrachés : voilà tout. Ne vaut-il pas mieux prendre son mal en patience, et se donner un peu de plaisir ? Ce qui est

fait est fait : personne ne peut dire le contraire. Pourquoi se désoler à en perdre les deux yeux ? Ayez du chagrin, je ne m'y oppose pas : tant s'en faut ! mais ayez-en de temps en temps... de loin en loin... comme de véritables philosophes. Eh, pardieu ! regardez-moi. Croyez-vous que je n'aie pas gémi de voir partir mon jeune pupille ? Je puis dire que cela m'a fait un chagrin terrible, sans qu'il y parût. J'en ai maigri de plus d'un pouce. Voyez comme mon gilet est devenu large ! Et ma redingote, donc ! Ah Dieu ! ma redingote ! Je parie que je la boutonne, si je veux, un demi-pied plus loin !... Certainement on ne se résout pas à de tels sacrifices sans de graves raisons. Si le bœuf-modèle que je rêve depuis si longtemps avait été aussi avancé qu'il l'est aujourd'hui, je n'eusse point laissé partir mon pupille. Mais enfin, ce qui est différé n'est pas perdu, » ajoutait M. Dupré en se frappant au front, suivant son habitude. « En fait de bœuf comme en fait de tout, mieux vaut tard que jamais. Ce sera pour son retour. Car il est là, mon bœuf ! il ne me sort pas de la tête !... Encore le moindre progrès, et c'est chose faite. Tel qu'il est déjà, je ne le céderais pas à cent pour cent de bénéfice. Or, en attendant, secouons cette tristesse, morbleu !... De la joie, morbleu !... de la gaieté, morbleu !... »

Et pour joindre l'exemple au précepte, M. Dupré

se donnait autant de mouvement que le permettait son obésité ; il sautait à faire trembler le plancher ; il faisait mine de chatouiller légèrement M^{lle} Gertrude ; il lui portait des bottes avec l'index, et, la prenant ensuite par les deux mains, il la forçait de se lever et de danser avec lui, en chantant de sa grosse voix :

Hé ! lon lan la ,
La rira dou daine !
Hé ! lon lan , la ,
La rira dou don !

« Voulez-vous bien me laisser, monstre d'homme ! » s'écriait M^{lle} Gertrude en se dégageant des mains de l'énorme Vestris, et en retombant assise dans son grand fauteuil à têtère. « Votre conduite est abominable !... Oser rire ! oser danser quand toute une famille est dans les larmes !... Ça passe toutes les bornes !... je ne vous aurais jamais cru capable d'une pareille atrocité !... Pauvre enfant !... je suis bien sûre qu'il ne chante pas, lui !... qu'il ne danse pas, lui !... qu'il ne se livre pas à toutes vos gilottineries, lui ! sur ce maudit vaisseau où vous avez en la barbarie de l'embarquer ! Car c'est vous, monstre d'homme, qui êtes cause de tout ! Vous ne vous plaisez qu'au mal !... Trois mille lieues !... Faire faire trois mille lieues à un enfant de son âge !... Quatorze ans, onze mois, vingt-neuf

jours et quelque chose !... Un enfant si délicat , et qui a besoin de tant de ménagements !... Qui est-ce qui sera là maintenant pour lui porter son chocolat le matin ? pour aller voir s'il est bien couvert la nuit ?... pour lui faire bassiner son lit ?... pour lui recommander de ne point se mettre en nage ?... pour l'embrasser ?... pour lui préparer sa chemise blanche ?... pour lui parler raison ?... pour lui raccommoder ses bas ?... Oui , oui , je vous le répéterai jusqu'au tombeau : c'est un meurtre que vous avez commis là !... Je vous conseille de vous en réjouir !... Il y a de quoi !... Ah ! que n'étais-je plus fortunée ! certainement , je ne l'eusse point laissé partir !... « Tiens , mon garçon , » lui aurais-je dit : « voilà des millions ; fais-en des choux et des raves ; mais ne t'en va pas . Reste du moins pour fermer les yeux de ta pauvre vieille tante . Elle est un peu radoteuse , c'est vrai , mais elle t'aime bien . Et d'ailleurs ce ne sera pas long : elle ne te fera pas trop languir , va ! Quand elle sera morte , quand elle ne pourra plus t'ennuyer de ses conseils , eh bien ! tu suivras ceux de ton tuteur , tu partiras si cela te fait plaisir ; elle ne sera plus là pour en périr de chagrin . » Voilà ce que je lui aurais dit si... Mais avec des si on ferait de bien belles choses !... Or , grâce à vous , le crime est consommé !... Pourvu , du moins , qu'il se souvienne des recommandations que je lui ai faites en partant ! Mais , bah ! les jeunes gens d'à présent !

ça a la tête si légère ! Tout ce qu'on leur dit dans l'intérêt de leur santé , ça leur entre par une oreille et ça leur sort par l'autre. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis donc à plaindre ! »

Et la bonne demoiselle se renversait sur son fauteuil , se cachait le visage sous ses deux mains , et pleurait à chaudes larmes.

« Allons , allons ! » reprenait M. Dupré d'un ton plus affectueusement grave ; « ne dansez pas , soit ! ne riez pas , je le veux bien ! soyez même triste si cela vous amuse , rien de mieux ! Mais que diable ! ne vous désolez point ainsi. Cela finit par être ridicule.

« — Ridicule vous-même ! » interrompait vivement M^{lle} Gertrude. « J'aime mieux être ridicule , entendez-vous ? que non pas atroce. Vous êtes atroce , vous !

« — Ah ! par exemple !

« — Il n'y a pas de par exemple ! Vous êtes atroce !... Je m'en rapporte à Christine , à Éliisa , à ces pauvres enfants à qui vous ne craignez pas de donner l'exemple de la férocité. Un sauvage rougirait d'une pareille indifférence !... Vous me faites l'effet d'un cannibale !... d'un anthropophage !... Si je ne me retenais , je crois que je vous dévisagerais !...

« — Mais , au nom de Dieu !...

« — Ne blasphémez pas , païen que vous êtes !...

Laissez-moi ! ôtez-vous de devant mes yeux !... vous me faites horreur !... vous me faites dresser les cheveux !... Ah ! Dieu du ciel , qu'on est donc malheureux d'avoir à passer sa vie avec des êtres qui n'ont pas plus d'âme que ma pantoufle !... »

Ainsi se terminaient presque toujours les entrevues de la tante et du tuteur. Ce n'était pas sans peine que la pacifique intervention de M^{me} Robert parvenait à conclure une sorte d'armistice entre les deux adversaires. Ils s'aimaient sincèrement tout bas , mais se détestaient tout haut ; ils ne pouvaient se quitter , mais ne pouvaient vivre ensemble.

IV

Peu à peu , cependant, la cause première de ces guerres intestines devint moins excitante. Le temps, ce grand consolateur des affligés, fit succéder à l'amertume du regret , non l'oubli , non l'indifférence , mais la mélancolie plus douce du souvenir. On était triste encore, mais d'une tristesse qui a son charme, car elle est mêlée d'espérance. La raison l'emportait enfin. Robert-Robert continuait d'être l'objet de toutes les préoccupations ; c'était vers lui que se dirigeaient invariablement toutes ces tendres âmes,

de mère, de sœurs, de tante, de vieil ami, comme convergent vers le pôle aimanté les frêles et tremblantes aiguilles de nos boussoles. Mais, à mesure que l'époque de son départ s'enfonçait dans le passé, celle de son retour apparaissait dans un avenir d'autant plus proche, quoique bien vague encore. Le culte des absents a d'ailleurs ses jouissances. Le cœur finit par trouver un plaisir indicible dans tous ces petits soins dont on entoure la mémoire d'une personne aimée.

Chaque jour, par exemple, M^{me} Robert ajoutait quelque sage conseil, quelque doux baiser de mère, à la lettre qu'elle se proposait d'envoyer à son fils par la première occasion favorable. Les petites sœurs y griffonnaient aussi quelque grosse, quelque bonne tendresse. M. Dupré y intercalait des nouvelles de son bœuf-modèle et des progrès que l'animal continuait de faire dans sa tête. Enfin, M^{lle} Gertrude y écrivait régulièrement quelque sage recommandation de ce genre :

« Tiens-toi les pieds bien chauds, mon enfant ;
« conserve-toi pour nous, et n'oublie pas que ton
« chocolat est au fond de ta petite malle, tu sais ?
« entre tes cravates de batiste et tes chemisettes
« fines, avec lesquelles je suis ta bonne tante pour
« la vie. »

Grâce à ces *post-scriptum* quotidiens, la lettre de M^{me} Robert se composait déjà de cinq cahiers de

papier, et contenait la matière d'un gros in-octavo.

Une autre attention de la bonne tante, c'était de mettre toujours sur la table commune le couvert de son chéri, comme elle appelait Robert-Robert. M^{lle} Gertrude assurait que cela porte bonheur, et que la personne dont on continue de tenir la place ainsi prête, ne peut manquer de venir s'y rasseoir tôt ou tard.

Car M^{lle} Gertrude était un peu superstitieuse ; c'était l'un de ses légers défauts. Elle croyait au sel renversé sur la nappe, à la chouette qui vient chanter la nuit sur le toit d'une maison, à l'araignée du soir, à l'araignée du matin ; que sais-je ? mais surtout aux cartes. C'est un travers, sans doute, que cette disposition de l'esprit à chercher le pourquoi des choses dans les caprices du hasard. Cette foi est souvent une source d'amers chagrins. Elle fait dépenser, en vaines terreurs ou en folles espérances, un temps précieux, une énergie morale, qui pourraient être employés utilement à conjurer le malheur qu'on redoute, ou à rendre possible le bonheur qu'on désire. Et cependant, si condamnable qu'elle soit aux yeux de la raison, je ne puis me résoudre, dans le cas présent, à la blâmer chez M^{lle} Gertrude. Il est des travers de l'esprit qui ont leurs racines dans les plus pures affections de l'âme, et qui tirent de là tout le suc qui les alimente. C'était à force de bonté, que la tante de Robert s'était faite supersti-

tieuse. Il faut bien lui pardonner sa tête, en considération de son cœur.

Chaque soir, la famille s'assemblait sous la vaste lucur d'une lampe, autour du large et pétillant foyer.

M^{me} Robert continuait silencieusement sa tendre correspondance.

La blonde Élisa, la plus âgée des deux jeunes sœurs, gracieusement placée au-dessous de sa mère, s'occupait avec une ardeur solennelle à broder une bourse en grains, qu'elle destinait à Robert.

Christine, ravissante enfant, aux longs cheveux noirs, aux longs yeux noirs, était assise de l'autre côté de sa mère, sur une chaise où de gros livres avaient été empilés pour l'élever au niveau de la table. Il y avait devant elle un grand cahier de papier blanc sur les pages duquel sa petite main promenait péniblement une plume, presque aussi haute qu'elle-même, pour y tracer de longues barres, qu'elle voulait adresser à son grand frère, en témoignage de ses progrès en écriture. L'attention qu'elle prêtait à ce travail faisait faire à ses lèvres roses une charmante petite moue.

M. Dupré ronflait doucement, la tête appuyée contre l'un des montants de la cheminée. Il rêvait sans doute de son bœuf-modèle, ou bien, réfléchissait gravement aux moyens de réaliser le plus promptement possible, dans l'intérêt de son pupille, cette utopie de chair et d'os.

C'était alors que M^{lle} Gertrude se transformait en pythonisse. Elle s'asseyait gravement à l'autre bout du tapis vert ; elle savourait une longue prise de tabac ; elle essuyait ses lunettes, instrument primitif qui n'était point orné de branches latérales ; elle les enfourchait sur son nez , où, dès longtemps, cette continuelle pression lui avait pratiqué une sorte de rainure ; elle disposait devant elle un énorme jeu de cartes ; elle les battait, les distribuait une à une, les empilait par petits tas , coupait, battait, distribuait, empilait encore ; elle continuait ces préparatifs divinatoires pendant des heures entières, en marmottant d'inintelligibles paroles , jusqu'à ce qu'enfin le sort prononçât nettement un arrêt sur la question qu'elle avait jugé à propos de lui soumettre.

Cet ensemble de personnages, animés tous d'une même pensée, malgré l'apparente dissemblance de leurs préoccupations , composait une scène d'intérieur du plus ravissant aspect.

On se doute bien que les logogryphes dont M^{lle} Gertrude remettait la solution à Leurs Majestés les rois de trèfle , de carreau , de pique et de cœur, avaient tous pour objet la situation de Robert-Robert.

« Arrivera-t-il à bon port ? Reviendra-t-il ? Pense-t-il à nous ? Se porte-t-il bien ? Que fait-il ? A-t-il des engelures ? Se souvient-il que son chocolat est dans la petite malle , entre ses cravates de ba

« liste, etc. ; » tels étaient les points énigmatiques sur lesquels reposaient la plupart de ses consultations.

La réponse du destin était toujours satisfaisante. M^{lle} Gertrude y mettait une obstination qui ne méritait pas moins. Comme toutes les personnes qui se tirent leur bonne aventure, elle ne se faisait aucun scrupule de se tricher elle-même. Voyait-elle son jeu prendre une tournure défavorable ; elle se hâtait d'escamoter telle ou telle carte , afin de le remettre dans la bonne voie. C'est ce qu'on appelle corriger le sort. M^{lle} Gertrude le corrigeait tant et si bien , qu'elle finissait toujours par lui faire dire , plus ou moins tôt, tout ce qu'elle désirait. Or, telle était la solidité de sa foi dans ce vain langage des cartes , qu'elle croyait à de pareils oracles avec autant de sincérité que si elle ne les eût pas dictés. Et alors elle déposait ses lunettes, s'essuyait le front, et s'écriait dans un transport de joie qui tenait de l'inspiration : « Victoire , mes enfants , victoire ! Ma *patience* » (tel est le nom du jeu qu'elle avait fait), « ma *patience* est finie. Je triomphe ! ça arrivera !
« — Quoi donc, bonne petite tante ?
« — Quoi donc, ma sœur ?
« — Quoi donc , chère amie ? » s'écriait à son tour M. Dupré. « Est-ce qu'il s'agit de mon bœuf ?... Est-ce lui qui arrivera ?

« — Eh ! mon Dieu ! » reprenait M^{lle} Gertrude,

« vous ne songez qu'à votre bœuf ! Je vous reconnais à cet égoïsme ! »

« — C'est qu'il avance, mon bœuf ! Je le vois maintenant aussi clairement que je vous vois. Or vous me promettez toujours de lui consacrer quelque-une de vos *patiences*. Je n'en crois pas un mot : ce sont de vaines chimères ; mais c'est égal , je ne serais pas fâché... pour vous faire plaisir.

« — Ah ! vraiment , j'ai bien autre chose en tête !... C'est du chéri qu'il s'agissait. Victoire, mes enfants ! J'avais posé cette question en commençant le jeu : « Reviendra-t-il, ou ne reviendra-t-il pas ? » Eh bien ! le sort a répondu : « Oui, il reviendra ! » Je dois avouer que le sort s'est bien fait tirer l'oreille avant de répondre affirmativement. Il y avait surtout un maudit as de trèfle qui m'embarrassait singulièrement. C'était comme un fait exprès ! j'avais beau faire : ce maudit as reparaisait toujours à contre-temps. J'en suis cependant venue à bout ; j'ai fini par le caser à sa place. C'est une affaire conclue. Ouf ! nous l'avons échappé belle ! Je suis maintenant plus heureuse qu'une reine ! Rassurez-vous : nous reverrons ce cher enfant. L'as de trèfle a rejoint sa couleur ! »

Les jolies petites sœurs couraient alors, du cou de leur mère à celui de leur tante, et embrassaient cette dernière en reconnaissance des bonnes nouvelles qu'elle leur donnait. M. Dupré la félicitait

de son adresse, et la priait, pour la centième fois, d'en faire également usage en faveur de son bœuf. M^{me} Robert elle-même, malgré sa haute raison, partageait volontiers l'illusion commune, moitié par complaisance, moitié par besoin d'espoir. Tant notre âme se plait aux doux pressentiments, alors même qu'elle en comprend toute la futilité !

V

Que si vous êtes curieux de savoir d'une manière plus précise ce que c'est que ce bœuf qui tient une si large place dans les préoccupations intellectuelles de M. Dupré, en voici sommairement l'origine et l'histoire :

M. Dupré était l'un des plus illustres nourrisseurs de bestiaux que possédât cette partie de la Bretagne. Le zèle infatigable qu'il apportait dans ce genre d'industrie eût dû lui procurer d'immenses bénéfices, si, à l'exemple de ses confrères, il eût maintenu ses opérations dans les limites qu'avait tracées l'expérience, ou si du moins il ne les eût reculées que pas à pas, avec cette sage lenteur qui s'assure toujours de la solidité du sol avant d'y poser définitivement le pied. Mais M. Dupré

n'était point capable d'une telle réserve. Les limites de son *art* lui paraissaient étroites ; son génie étouffait dedans, et ne tendait qu'à les franchir à tout risque. C'était une de ces organisations inquiètes qui s'élancent toujours au delà du réel, du possible même, qui ont horreur de la routine, autant que certaines autres de l'innovation, et déprisent tout ce qui est, par la raison que cela est, comme ces dernières, par la raison que cela n'était pas. La sagesse me paraît être entre ces deux extrêmes. Dans les carrières de l'esprit, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, ce mépris du connu mène souvent à de folles conséquences, mais souvent aussi à de belles et grandes choses. Dans les carrières matérielles, dans le commerce, dans l'agriculture, dans l'industrie, où chaque essai malheureux se résout en une perte réelle, cet instinct d'indéfinie perfectibilité, quand ce n'est pas la prudence qui le dirige, peut conduire par hasard à de riches découvertes, mais entraîne bien plus souvent à de ruineuses tentatives. C'est un chemin pittoresque, une route charmante que l'imagination se plaît à paver de pièces d'or, mais qui, après mille détours, vous mène enfin à l'hôpital où il faut bien, hélas ! se réveiller de toutes ses illusions. Les grabats d'hôpitaux sont peu commodes aux doux rêves.

M. Dupré était encore loin de ce terme fatal ;

mais sa fortune avait déjà rudement souffert. Ses expériences l'avaient conduit à faire bâtir d'immenses établissements, et ses établissements l'avaient conduit à faire d'immenses expériences. Toutes les branches de l'industrie qu'il exploitait avaient successivement servi de thème à ses essais d'innovation.

M. Dupré avait tenté d'améliorer l'éducation des races chevalines. Or ses chevaux étaient si parfaitement élevés qu'ils avaient, pour ainsi parler, un mors-aux-dents perpétuel.

M. Dupré avait tenté de perfectionner les chèvres, les poules, les coqs d'Inde, les moutons, etc. Or, pour tout résultat, il avait obtenu des chèvres sauvages, des poules étiques, des coqs d'Inde plitistiques, et des moutons microscopiques, dont la laine ressemblait à du crin mal peigné, et dont la chair avait bien toute la succulence d'un morceau de parchemin, toute la délicatesse d'une semelle de botte. M. Dupré appelait cela du gigot perfectionné. « Bon appétit, M. Dupré ! »

Enfin, M. Dupré avait concentré tout ce qu'il possédait d'argent et d'intellect, sur l'espèce bovine, la plus importante de toutes les races de quadrupèdes. Voici comment lui naquit dans la tête cette idée de bœuf-modèle, de bœuf incomparable, comme on n'en avait jamais vu, comme j'aime à croire qu'on n'en verra jamais.

M. Dupré visita le cabinet d'histoire naturelle, pendant un de ses séjours à Paris. Il y remarqua des fragments de mastodontes dont la grosseur frappa vivement son imagination. Il sut que ces mastodontes, et beaucoup de gigantesques végétaux qu'il y vit en même temps, appartenaient aux temps antédiluviens, époque où la terre semble avoir été douée d'une force immense de production. M. Dupré en conclut que le sol s'était appauvri, et que la nature animale, ne trouvant plus cette alimentation vigoureuse des premiers âges du monde, avait dépéri, et continuait de dépérir chaque jour ; à ce point que, si l'on ne se hâtait d'arrêter cette décadence, il pourrait se faire que les êtres organisés finissent un beau matin par disparaître de la surface du globe. M. Dupré se sentit animé d'un beau zèle ; il se crut appelé à l'empêchement de cette calamité. Mais, comme un seul individu ne peut tout faire, il ne se chargea que d'une faible part de cette grande opération. Il se voua exclusivement à la restauration du bœuf. Il pensa qu'en reconfortant les organes débilités de cette intéressante espèce, au moyen d'une alimentation plus substantielle, il n'était point impossible de lui rendre ces formes colossales qu'elle avait dû offrir à l'admiration, bien avant le dernier déluge.

On ne saurait imaginer combien de plantes, de drogues même, de substances de toute sorte,

M. Dupré fit avaler de gré ou de force aux infortunés quadrupèdes, qu'il consacrait successivement à ses expériences. Par malheur, il les tuait toujours au lieu de les restaurer. Mais il n'était pas homme à se décourager pour si peu.

Il y eut surtout un moment où M. Dupré dut croire à la réalisation de son rêve. Il avait oublié une cinquantaine de bœufs dans une prairie où ils passèrent tout un hiver, sans autre couche que la neige, sans autre nourriture que les ronces desséchées dont ils dépouillaient la haie de leur clôture. Ce régime peu confortable les réduisit à un état de maigreur en comparaison duquel le cheval de l'Apocalypse eût pu passer pour du gras-double. Ce n'étaient plus que des ombres de bœufs.

Mais vinrent les beaux jours, vint le doux soleil d'avril, vint l'herbe tendre, vint cette surabondance de vie qui éclate alors, comme une mine longtemps comprimée, qui remplit tout, qui anime tout. Les pauvres bœufs se précipitèrent avec leur fringale de plusieurs mois sur cette première et succulente végétation. Ce brusque changement de régime exerça sur leur santé une action soudaine, bien-faisante, merveilleuse, dont personne ne s'était encore douté jusque-là. Leurs forces revenaient de minute en minute. On eût pu croire qu'ils poussaient, eux aussi, comme les végétaux qui leur servaient de pâture. M. Dupré, qui avait fini par se

ressouvenir d'eux, au moment même de cette transition, passait tout son temps à contempler ce miracle de résurrection, à les suivre, à les faire peser. Sa joie allait jusqu'au délire. Il était vraiment beau à voir lorsque, s'arrêtant devant l'une de ces pauvres bêtes, croisant les bras sur sa vaste poitrine, et secouant lentement la tête, d'un air pensif et solennel, il admirait le chef-d'œuvre involontaire de sa négligence.

On eût cru voir Pierre 1^{er} regardant pousser la ville qu'il venait de semer dans un désert glacé, et qui devait être plus tard la magnifique Pétersbourg.

« Quand je disais que ce n'était point une chimère, » s'écriait alors M. Dupré, « avais-je tort ou raison ? Admirez comme ces gaillards croissent à vue d'œil ! Il n'y a pas de raison pour que cette crue s'arrête ! Or, quinze jours encore de ce train-là, et le bœuf des anciens jours n'est plus une chimère, le mastodonte a un rival, le grand œuvre est consommé ! »

Cette crue s'arrêta pourtant. Il en résulta de très-beaux bœufs, des bœufs d'un embonpoint et d'une succulence remarquables, qui se vendirent très-bien, et produisirent de fort grands bénéfices à leur propriétaire. Cet exemple trouva même des plagiaires, comme tout exemple lucratif. Les nourrisseurs firent dès lors ce qu'on pourrait appeler deux récoltes de bœufs, chaque année : l'une,

qu'ils engraisèrent , ainsi qu'il vient d'être dit , avec la végétation printanière ; et l'autre , qu'ils élevèrent avec l'herbe des saisons suivantes. Cette méthode leur fut très-avantageuse. Voilà tout. Quoiqu'elle ne fût due qu'au hasard , M. Dupré eût pu s'en contenter pour sa gloire , en même temps que pour sa fortune. Mais non ! son rêve demeurerait incomplet , et l'infatigable utopiste se remit à la recherche de l'introuvable quadrupède.

Telle est l'histoire de sa monomanie. Ne vous en moquez pas , lecteurs , beaucoup plus que de maintes autres qui vous semblent fort raisonnables. Qu'est-ce qu'une monomanie ? Chez l'un , c'est une place ; chez l'autre , un héritage ; chez celui-ci , une faveur de cour ; chez celui-là , une gloire populaire ; que sais-je ? Tous ces rêves d'une ambition que ne justifient ni l'espoir du succès , ni la conscience d'un réel mérite , ce sont d'égales monomanies. Il est bien peu d'esprits , qui n'aient ainsi leur bœuf antédiluvien.

Mais revenons aux préoccupations plus générales de la famille Robert.

VI

Ce fut pendant l'une de ces charmantes soirées qu'arrivèrent les premières nouvelles de nos voya-

geurs. Ce soir-là les oreilles de M^{lle} Gertrude avaient tinté continuellement.

« C'est singulier comme l'oreille me cloche ! » s'écriait-elle en y introduisant son petit doigt , et en le secouant vivement pour faire cesser ce bourdonnement. « Je parierais que chéri s'occupe en ce moment de nous ! Pauvre enfant ! l'oreille doit lui corner bien souvent aussi ! Et puis , voyez donc ! voyez donc ! que de petits points rouges à la mèche de cette bougie !... C'est signe de lettres ! Cela ne trompe jamais ! Je gagerais que nous recevrons incessamment de ses nouvelles ! »

En ce moment même , par une coïncidence purement fortuite , mais que M^{lle} Gertrude attribua naturellement à la mystérieuse présence des petits points rouges , un domestique entra , qui remit à M^{me} Robert un paquet très-volumineux , entouré de quatre doubles de toile cirée , et de quinze feuilles de papier gris ; le tout , dûment ficelé , cacheté , orné d'une adresse sur chaque enveloppe , et renfermé dans une boîte de liège , de nature à rester sur l'eau en cas d'accident. L'excès même de telles précautions dénonçait l'expéditionnaire.

C'était Lavenette. *La Rapide* avait enfin rencontré vers l'équateur , un vaisseau de ligne français qui revenait à Brest. Les deux navires avaient échangé des lettres , des dépêches , des rapports , comme cela se pratique en pareil cas.

Je laisse à penser quels doux transports excita la venue de cette véritable malle-poste. L'intéressante famille entoura M^{me} Robert, qui lut d'une voix émue les lettres de son fils. Cette lecture fit pleurer de joie, car Robert s'était tu discrètement, avec son bon sens ordinaire, sur tout ce qu'il sentait devoir inquiéter la tendresse des siens. Il les entretenait exclusivement de ce qu'il savait propre à calmer leurs alarmes.

Il n'en était pas de même du *Journal maritime* que rédigeait Lavenette pour la plus grande humiliation de M. de La Harpe. Lavenette, il est vrai, avait tout dénaturé, selon les puériles exigences de sa vanité; mais tout y était indiqué du moins; et, malgré cette confusion, il était encore possible, surtout à l'œil clairvoyant d'une mère, d'y découvrir la terrible vérité, comme parfois on distingue le lit d'un fleuve, à travers l'eau troublée qui coule par-dessus.

Nous connaissons les premiers chapitres de ce malencontreux factum. Nous passerons donc d'emblée au cinquante-troisième, où se trouve le récit d'événements tout nouveaux.

XII

Nouveau fragment du journal maritime de Lavenette. — Accidents nautiques. — Trombe. — Fen Saint-Elme. — Singuliers préparatifs du baptême de la ligne.

I

JOURNAL DES DÉCOUVERTES

ET

OBSERVATIONS MARITIMES ET AUTRES,

DE

TOUSSAINT LAVENETTE,

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES
VOYAGES DE M. DE LA HARPE.

Ouvrage dont le besoin, etc. ; orné, etc. ; et dédié, etc., par etc.

LIVRE LIII^e.

A bord de *la Rapide*, sous l'équateur.

Le 17 février 1811.

« Madame ,

« Ce n'est pas sans un grand effort d'esprit que
« je parviens à donner à cette lettre la date de
« février. Si je n'avais la sage précaution de con-

« sulter quotidiennement le calendrier, et de pointer, au moyen d'une épingle, chaque jour qui vient de finir, vraiment il y a longtemps que je ne saurais plus comment je vis. Toutes les saisons sont confondues pour nous. Tandis que vous gelez peut-être, nous étouffons. Singulier effet de la chaleur, qui, selon toute apparence, est d'empêcher que l'on ait froid ! C'est bizarre ! Il me semble, à moi, qu'il vaudrait bien mieux que ce fût dans les pays froids qu'il fît chaud, parce qu'alors on ne s'y apercevrait pas du froid ; et que ce fût, au contraire, dans les pays chauds qu'il fît froid, parce qu'alors on ne s'y apercevrait pas du chaud. Mais enfin cela n'est pas ainsi : laissons ce sujet ; il est inutile de récriminer contre des faits accomplis.

« Vous saurez donc, madame, que, depuis deux fois vingt-quatre heures, nous appartenons également aux deux hémisphères. Nous sommes sous la ligne, nous sommes dans ce qu'on appelle les régions équatoriales.

« Hélas ! madame, l'excessive chaleur n'est pas le seul désagrément de cet infernal parage. Je suis fort inquiet des scènes inouïes qui se préparent à cette occasion. Il s'agit de cette cérémonie que, dans leur jargon, les marins et M. de La Harpe lui-même ont la coupable dérision d'appeler le *Baptême de la Ligne* ; et cela, sous

« le misérable prétexte... mais n'anticipons pas sur
« les événements.

« Je suis à peine remis de l'émotion dont la présence d'une trombe a naguère frappé l'équipage.
« C'était à la fin des Aventures du célèbre amiral
« Tapafort, que le *Parisien* venait de nous conter
« d'une manière si intéressante. Une effroyable
« masse d'eau s'était soudainement dressée, comme
« une colonne immense, de l'Océan jusqu'à la nue,
« et, s'avancant rapidement vers la frégate, menaçait de la broyer dans ses tourbillons ou de l'engloutir dans ses ondes. L'alternative était peu
« rassurante. Toutefois nous en fûmes quittes pour
« la peur. On canonna cette trombe comme on eût
« fait une citadelle ennemie. Les boulets déchirèrent ses flancs, et alors, s'affaissant sur elle-même,
« elle retomba pesamment avec un bruissement
« terrible, et s'ancantit dans l'abîme. M. Robert,
« qui ne se plait qu'aux choses extraordinaires, fut
« émerveillé de ce spectacle, et le traita de magnifique. Magnifique, soit ! mais après coup.

« Son goût de l'étrange eût bientôt à se repaître
« de nouvelles jouissances. C'était, à ce qu'il paraît,
« le jour aux grandes émotions. Un autre phénomène, non moins effrayant pour ceux qui n'en
« ont pas l'habitude, frappa subitement nos yeux.

« Les mâts, les voilures, les cordages, les parois
« extérieures, tout le navire, en un mot, nous

« apparut en feu. C'était quelque chose d'horrible
« à voir , que cette combustion instantanée de tout
« un bâtiment , au milieu de l'obscurité naissante,
« qui augmentait encore la vivacité de ces sinistres
« lueurs ! Comme personne n'avait l'air de s'en
« apercevoir , à l'exception de M. Robert qui con-
« templait silencieusement cette étrange illumina-
« tion , je me mis à crier au feu pour donner
« l'éveil. Mes cris jetèrent d'abord l'épouvante
« parmi les marins ; mais , lorsqu'on en eut reconnu
« la cause , le capitaine Flottard me fit mander près
« de lui , et ne craignit pas de me menacer du
« cachot. « S'il vous arrive encore de nous donner
« de fausses alertes , » me dit-il brutalement ,
« je vous restitue aux rats de *la fosse-aux-lions*.
« Il y fait humide : vous ne risquerez pas d'y
« prendre feu. »

« C'était effectivement une fausse alerte. J'ai
« su depuis , par M. Robert , que cette apparente
« combustion du navire était tout simplement l'effet
« inoffensif de la phosphorence des mers. C'est ce
« qu'on appelle le feu Saint-Elme , je ne sais trop
« pourquoi.

« Quand je pense que c'est en présence de
« pareils faits , que M. de La Harpe a l'effronterie
« d'appeler les vaisseaux des villes flottantes , en
« vérité , je me sens transporté d'une profonde
« indignation !

« Vous approuverez, je l'espère, madame, la mission que je me suis donnée de réfuter une à une toutes ses impostures; car tout ce qui précède n'est rien en comparaison de ce qu'il me reste à vous conter. »

Ici Lavenette passe en effet aux préparatifs de ce baptême de la ligne ou sa nature grotesque l'appelait à jouer le principal rôle, en qualité de victime. Les scènes de mascarades qui remplissent nos carnavals terrestres, ne peuvent en offrir qu'une imparfaite image. Les gens de mer ont un triple but en se livrant à ces bouffonneries tropicales dont la tradition remonte aux âges les plus reculés de la marine moderne, et se perpétue religieusement pour la plus grande contrariété des voyageurs. Ce but, c'est de se jouer, en toute impunité, des matelots novices qui passent la ligne pour la première fois, c'est de prélever d'assez larges pourboires sur l'appréhension des passagers; c'est de bernier impitoyablement ceux contre lesquels se sont élevés quelques griefs; c'est enfin de se livrer sans contrainte à toutes les folies d'une journée qui toujours a été précédée, et qui toujours doit être suivie de tant de labeurs, de tant de privations, de tant de maux et de périls.

Ce jour-là, les liens si rigoureux de la discipline navale se distendent en vertu de la loi des lois: l'usage. L'usage passe une sorte de niveau sur tous

les rangs. Tolérance d'un côté, désinvolture de l'autre. La maigre cuisine de l'équipage subit quelque légère amélioration ; des rations de vin sont distribuées extraordinairement ; les travaux secondaires sont suspendus ; il y a congé : l'équipage est en vacances ; et vraiment , si grossier qu'il puisse être , ce n'est point trop de quelques heures de plaisir , dans un si long voyage , parmi tant d'heures de souffrance !

« Figurez-vous , madame , » continuait Lavelette , « figurez-vous qu'aujourd'hui même , veille du jour où la frégate doit toucher à ce fatal degré de latitude , un coup de sifflet a retenti à la tombée de la nuit , et a donné le signal de leurs horribles saturnales.

« A ce bruit , une espèce d'être surnaturel , se disant le courrier du *bonhomme Tropicque* , est descendu , fouet en main , du haut de la mâture. Il était vêtu d'un frac bleuâtre ou à peu près ; des galons de papier en chamarraient toutes les coutures ; ses jambes se perdaient au fond d'immenses bottes de pêcheur ; de longs éperons en cercle de barrique armaient ses hauts talons ; sa nuque était enjolivée d'une grande et mince queue d'étoupes ; il portait des moustaches retroussées en forme de défense de sanglier ; et enfin , il avait la tête ombragée d'une cocarde monstre , six fois plus large que son petit chapeau ciré. Les marins , accoururent

en foule, et le suivirent à distance respectueuse. Le commandant, prévenu qu'un courrier d'en haut demandait à lui parler, se prêta complaisamment aux bouffonnes exigences du jour, quitta sa chambre, monta sur le pont, et se plaça dignement sur le gaillard d'arrière. Le postillon céleste inclina son fouet devant lui, et au milieu d'un profond silence, prit enfin la parole en ces termes :

« — Mon commandant, c'est donc pour vous
« dire que, tel que vous me voyez, j'arrive instan-
« tanément, à cheval sur un rayon de soleil, du
« fin fond de la calotte du firmament. Excusez !
« je n'ai mis que cinq minutes quarante-deux se-
« condes et demie pour en voir la farce. Et pour
« lors, c'est donc pour vous dire que mon maître,
« le vénérable sultan des Trois Piques et de la
« Ligne, a reluqué tout à l'heure votre frégate,
« par le trou d'un nuage usé. — « Tiens ! » qu'il a
« dit, dit-il, « voilà la frégate du brave comman-
« dant Flottard, qui passe pour le moment dans
« mon empire de l'Équateur. Je le connais depuis
« longtemps. C'est un malin, celui-là ! un loup de
« mer fini ! Va-t'en lui dire, Dératé, » (c'est à moi
« qu'il adressait la chose), « va-t'en lui dire que je
« serais indéfiniment satisfait d'être bien aise de lui
« souhaiter un petit bonjour en passant. » — Et
« pour lors, mon commandant, c'est donc pour
« vous dire que Sa Majesté le vénérable sultan des

« Trois Piques et de la Ligne , se bichonne pré-
« sentement pour s'affaler demain dessus votre fré-
« gate , à l'heure de sa commodité et de la vôtre.
« Et voilà. Mais en attendant , je vous avouerai que
« j'ai le tuyau du cou singulièrement râpé par la
« commission que je viens de vous transvaser. Je
« ne serais pas fâché de me l'humecter un petit
« peu à votre santé , si c'était un effet de votre
« part , avec ce tas de merluches qui sont là à rire
« en dessous , comme des huîtres qui se pâment de
« bonheur sur la grève. »

« Telle fut, madame , l'allocution du prétendu
messenger céleste. Je le reconnus parfaitement au
son de sa voix pour être le *Parisien* , l'un des
hommes les plus spirituels de l'équipage et de
l'époque.

« Le commandant fit aussitôt distribuer à chaque
assistant une rasade d'eau-de-vie qu'on but à sa
santé , avec mille acclamations de joie : après quoi,
il prit à son tour la parole , et répondit de l'air le
plus solennel :

« — Va-t'en dire à ton respectacle maître , le
« puissant dominateur des régions équatoriales , le
« sublime sultan des Tropiques , et non pas des
« Trois Piques, comme tu as la bêtise de l'appeler ;
« va-t'en dire que le commandant Flottard sera
« toujours charmé d'entretenir avec lui des rela-
« tions de plus en plus nombreuses. Je me ferai un

« plaisir de le recevoir demain à mon bord avec
« toute sa suite. En attendant , remonte à cheval
« sur ton rayon de soleil , et file ton nœud !
« Marche ! »

« Ainsi s'est passée cette première scène , qui
n'est que le prologue de la pièce.

« Je regrette vivement , madame , de ne pouvoir
vous décrire immédiatement celles qui doivent illus-
trer la journée de demain. Un vaisseau français ,
qui fait voile pour Brest , vient d'être signalé par
la vigie. Notre commandant s'est mis aussitôt en
communication avec ce navire , et nous a fait savoir ,
à M. Robert et à moi , que si nous voulions pro-
fiter de l'occasion , nous eussions à terminer promp-
tement nos missives , et à les lui transmettre. Je me
vois donc forcé de m'en tenir aux événements de la
journée.

« En attendant qu'il me soit donné de reprendre
le cours de ce fabuleux récit ,

« Daignez , madame , agréer pour vous et pour
les vôtres , l'expression pleine et entière des sen-
timents d'amitié sincère , d'estime infinie , de
vénération profonde , de respect inaltérable , de
considération à nulle autre pareille , d'attache-
ment éternel et de dévouement sans bornes , avec
lesquels , permettez-moi de me dire pour la vie ,
madame , de vos vertus , le très-humble , très-
soumis , très-empressé et très-indigne serviteur ,

« TOUSSAINT LAVENETTE. »

La lecture des cinquante-trois chapitres de ce mémorial agita la famille Robert de bien diverses, de bien rapides émotions, depuis l'épouvante jusqu'à l'attendrissement, depuis l'horreur jusqu'au fou rire. Les derniers chapitres étaient heureusement de nature à chasser loin toute idée sombre.

L'aimable famille resta donc sur une impression gaie, et se trouva parfaitement rassurée. Hélas! c'était autant de gagné sur le temps des angoisses que la Providence lui gardait encore.

Lorsque toutes les dépêches eurent été lues, relues, commentées, discutées, et que la pendule du salon eut sonné deux heures de la nuit, tout le monde se mit à genoux. M^{me} Robert récita à haute voix la prière qui, chaque soir, se disait en commun. Il est inutile d'ajouter que notre jeune voyageur avait une large part dans les invocations de ces belles et innocentes âmes. Il arrivait même à M^{lle} Gertrude, dans l'entraînement bien pardonnable de sa tendresse, de mêler quelques vœux futiles à la solennelle gravité de cet acte. Plus d'une fois, par exemple, elle pria le ciel avec ferveur de rappeler à son Benjamin, qu'elle avait mis son chocolat, au fond de sa petite malle, entre ses cravates de baptiste et ses chemisettes fines.

II

Le lendemain de cette première journée dont Lavenette vient de nous décrire les épisodes préliminaires, les quartier-maitres se répandirent dès le matin dans toutes les parties du bâtiment pour surveiller les nouvelles dispositions à prendre. Un échafaudage, composé de barriques surmontées de planches, fut dressé le long du grand mât. Cet échafaudage était censé représenter un autel. Les caissons de la timonnerie l'enveloppèrent de leurs mille couleurs. Une tente de toile légère l'ombragea gracieusement. Des faisceaux de piques et de haches en garnirent les côtés. Les bougies jaunâtres de la timonnerie ornèrent, en guise de cierges, son pourtour supérieur. Trois méchants tableaux, empruntés au carré des officiers, meublèrent le fond du sanctuaire. Celui du milieu représentait don Quichotte pourfendant un troupeau de moutons ; celui de droite, l'enlèvement de Proserpine ; celui de gauche, le sacrifice d'Abraham. Les faces latérales furent garnies de mauvaises gravures coloriées, représentant : *Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué* ; le Juif errant, suivi de sa lamentable histoire ; le portrait de Cartouche et celui de Mandrin, accompagnés de plaintes sur les crimes et autres actions peu délicates de ces scélérats ; et enfin, par

un singulier mélange du profane et du sacré, les principales scènes de l'histoire si touchante de l'enfant prodigue.

Ajoutez à ces enjolivements, des queues de marsouins, des plumes d'oiseaux aux mille nuances, des mâchoires de poissons, des groupes de pipes, des chainettes d'argent détachées du sifflet des maîtres, des brimborions de toute espèce, artistement posés, cloués, drapés, enlacés, et promenant sur les quatre faces de l'intérieur leurs bizarres festons.

L'extérieur du sanctuaire n'avait pas été moins soigneusement paré. Des faisceaux de sabres, de pistolets, de baïonnettes et de haches, reluisaient au fronton, sous les feux du soleil équatorial; de blanches guirlandes, en papier découpé, se balançaient sur les vives couleurs des pavillons qui encadraient le monument improvisé; des ossements de poissons, des queues et des mâchoires s'élevaient de chaque côté, en forme de pyramides. Cela composait un ensemble parfaitement symétrique, dont les détails étaient burlesques, mais dont l'aspect général ne manquait ni de grâce ni d'élégance.

On remarquait en outre, sur l'autel, une fêrule de cuir, une hache, un billot, des tenailles, une assiette pleine de farine, un pot rempli de noir de fumée, et surtout un rasoir de bois d'une taille gigantesque, et peint artistement en véritable acier. Ces divers ustensiles n'étaient pas de vains ornements ;

ils avaient un rôle d'épouvante à jouer dans le mélodrame qui s'apprêtait.

Enfin, en avant de l'autel, on avait placé une énorme futaille, remplie d'une mixture noirâtre, et sur l'ouverture de laquelle était posée une planche qui en cachait provisoirement le contenu. Les plis nombreux d'un immense pavillon en drapaient agréablement les contours. Cette cuve constituait la partie essentielle de l'irreligieuse parodie que les marins allaient exécuter, elle représentait les fonts baptismaux, la piscine régénératrice où les patients devaient être inondés, et recevoir ce qu'on appelle le *baptême de la Ligne*.

L'horloge de la boussole était près de marquer midi, quand ces divers préliminaires furent achevés. Des soins un peu plus scientifiques absorbaient alors l'attention des élèves, des officiers et du commandant. Appuyés çà et là sur les bastingages ou sur les caronades du gaillard d'arrière, ils s'occupaient les uns et les autres, au moyen d'instruments de mathématiques, à observer la hauteur méridienne du soleil. Les calculs approximatifs du matin faisaient conjecturer qu'on ne tarderait pas de trouver une latitude complètement nulle, signe fugitif, pour un navire en marche, de son passage par l'équateur.

« Attrape huit ! sonnez midi ! » dit enfin le commandant aux timonniers de quart.

Aussitôt la clochette de l'arrière et la grosse cloche de l'avant s'ébranlèrent à toute volée, et portèrent leurs discordantes sonorités dans les parties les plus profondes du bâtiment. Les passagers et les matelots novices avaient été retenus jusqu'à ce moment, sous une foule de prétextes, loin des préparatifs qui se faisaient, à leur insu, contre eux ; mais le bruit inaccoutumé des cloches, le cri de : « *Tout le monde en haut !* » que le maître timonnier fit entendre à trois reprises, d'une voix à réveiller un mort, les eurent bientôt amenés sur le pont de la frégate. La première mystification que les vieux marins se plurent à leur infliger, ce fut de leur présenter des *longues-vues*, sur l'objectif desquelles on avait tendu un fil noir, de manière à partager le verre, et par conséquent le ciel, en deux parties égales. Robert-Robert avait trop de connaissances pour ne pas comprendre tout de suite cette innocente supercherie ; mais le plus grand nombre des regardants s'y laissa duper naïvement.

« C'est étonnant ! » s'écria Lavenette ; « je vois une magnifique ligne noire qui coupe le firmament en deux morceaux pareils. Oui, certes, je la vois admirablement. Cela m'explique enfin ce que signifie le mot de *ligne* dont on se sert pour désigner l'équateur, ce point mathématique qui, de l'est à l'ouest, de l'aurore au couchant, partage notre monde solaire en deux hémisphères parfaite-

ment symétriques. Jusqu'à ce moment je ne pouvais comprendre le sens positif de ce mot *ligne*. « Pour-
« quoi *ligne*, » me disais-je, « plutôt que pantoufle
« ou pomme de reinette? Pourquoi *ligne*, plutôt que
« marmotte ou tarte aux confitures? C'est de l'ar-
« bitraire grammatical ; c'est du caprice linguisti-
« que. » Voilà ce que je me disais. Ajoutez que
M. de La Harpe prétend que c'est une ligne de con-
vention, une ligne imaginaire, qui n'existe que dans
le langage astronomique, pour désigner un point
relatif de l'espace. Imbécile, va ! Si tu l'avais vue
comme je la vois en ce moment, cette ligne dont tu
niais la réalité, eh bien ! tu n'aurais pas commis
cette millième sottise. Mais sois tranquille ! ce n'est
pas la seule brioche que je reprocherai à ta mé-
moire ! Cela t'apprendra à avoir la berlue, quand
tu lèves le nez au ciel. Dieu ! que c'est beau, cette
grande ligne noire ! Je n'ai pas vu de phénomène
aussi curieux, depuis les éboulements continuels
que vous m'avez montrés dans les Iles Canaries.
Je vous suis vraiment fort obligé de la complai-
sance. »

III

Des mystifications, un peu moins bénignes, se
préparaient alors ; mais le commandant n'avait

encore donné aucune autorisation. Depuis quelques instants, sa figure avait pris une expression chagrine, qui s'harmoniait mal avec ces bouffonneries traditionnelles. Il y avait de l'impatience dans ses gestes, de la distraction dans ses paroles.

Le soleil rayonnait dans un ciel sans nuages, l'atmosphère était pure, l'air était doux et calme ; et cependant, le vieux marin fronçait le sourcil en contemplant cette nature paisible. Debout, immobile, pensif, il fixait obstinément ses yeux d'aigle, là-bas, à l'horizon. Déjà même il tirait légèrement le bout de son nez resté à Trafalgar, ce qui était du plus sinistre augure.

Le capitaine d'armes se tenait devant lui, tête nue, attendant respectueusement une réponse quelconque pour la porter à l'équipage.

« Soit ! » dit enfin le premier, d'un ton moitié bourru, moitié bienveillant ; « que les pauvres diables s'amuse. La tristesse ne servirait à rien. Vive la joie... pour quelques heures encore ! Nous verrons plus tard ! »

Un coup de sifflet traduisit immédiatement cette réponse favorable. De bruyantes acclamations l'accueillirent.

L'équipage se rangea sur le pont conformément au programme de la fête.

Les acteurs principaux de cette farce nautique étaient encore retirés sous les tentes qu'ils avaient

dressées derrière le sanctuaire, loin des profanes regards, en guise de boudoirs. Ils y achevaient leur burlesque toilette. Le *Parisien*, le grand Flandrin, et l'Écureuil étaient du nombre.

Le commandant prit place, entouré de son état-major, sur les sièges qui avaient été préparés pour eux, en face même de l'autel, le long d'un cabestan qui les en séparait comme une balustrade. C'est ce qu'on pouvait appeler les premières loges.

Les simples curieux formaient un fer-à-cheval dont le centre était occupé par l'état-major, et dont les extrémités aboutissaient aux tentes, au sanctuaire, à l'autel et à la piscine, qui s'élevaient en avant du grand mât. C'était là, pour ainsi dire, le parterre du théâtre ; mais les échelles, les hunes, les vergues, les mâts, les moindres éminences, tout s'était changé en loge pour quelque spectateur.

Ceux d'entre les matelots, les élèves et les passagers qui traversaient pour la première fois l'équateur, occupaient la partie la plus rapprochée de la cuve baptismale, dans l'eau jaunâtre de laquelle les malheureux devaient expier leur bienvenue. On les avait rangés là, comme ces victimes que les anciens sacrificateurs disposaient sur les marches de l'autel, à portée du couteau sacré. Des gendarmes improvisés les gardaient à vue, pour mettre obstacle à toute tentative de désertion. La figure de la plupart

des patients exprimait la plus vive inquiétude, malgré la fausse gaieté qu'ils affectaient pour paraître résignés à des épreuves dont ils ne connaissaient parfaitement ni la nature ni la gravité.

Les regards de la foule se portaient particulièrement sur Lavenette dont le caractère promettait de plaisants épisodes, et que deux alguazils étaient obligés de tenir au collet, pour l'empêcher de prendre une troisième fois la fuite.

Malgré le respect qu'il avait inspiré, on ne tenait pas quitte Robert-Robert des mystifications d'usage. Il n'est caractère ni rang qui puissent en dispenser totalement. C'est un tribut que tout voyageur doit payer de sa personne à la malignité des vieux loups de mer, lorsqu'il passe pour la première fois d'un hémisphère dans l'autre. Il n'y a guère de différence que dans la somme des tribulations, laquelle se règle ordinairement sur celle des largesses.

A la vue du grand nombre des victimes, la joie des spectateurs allait d'avance jusqu'à la frénésie. Ils trépignaient d'impatience, ils applaudissaient, ils criaient : « On commencera ! On ne commencera pas ! » comme la foule crie et trépigne, dans les théâtres ordinaires, quand le rideau tarde à se lever.

Simon Barigoule affectait de ne prendre aucune part aux folies de la journée. Le caractère sérieux, l'humeur brusque et sauvage, l'âge déjà mûr, le

gros bon sens et surtout l'inflexible amour de la discipline qui distinguaient ce doyen des marins, le rendaient peu propre à de telles extravagances. Il se tenait à l'écart, gravement assis sur les bastinages, le chapeau sur l'oreille, le dos voûté, les bras croisés sur sa poitrine, la pipe à la bouche, l'air dédaigneux. Il haussait les épaules, en murmurant quelque rude apostrophe contre la badauderie de ses camarades. Et cependant, tout en déclamant contre la curiosité des autres, il observait lui-même, avec une curiosité mal déguisée, les moindres préparatifs de la cérémonie. La nature humaine est ainsi faite, pour les petites choses comme pour les grandes. La curiosité ! voilà le grand mot, le mot de bien des énigmes dont la philosophie cherche si souvent ailleurs l'introuvable solution.

Deux hommes seuls, au milieu de ce jovial tumulte, restaient vraiment inaccessibles aux émotions de la foule, et pensaient imperturbablement, celui-ci à la perte d'un seul, celui-là au salut de tous.

Ces deux hommes, c'était Griffard, c'était le commandant.

Depuis la folle querelle que vous savez, une implacable rancune avait fermenté dans l'âme bilieuse du premier. Il attendait impatiemment ce jour dont la licence pouvait lui permettre d'exécuter ses sinistres projets. Il était là, confondu dans la foule, fronçant le sourcil, se mordant les lèvres, épiant

l'occasion, dardant un regard presque assassin contre l'objet de son impitoyable haine : pareil à la bête fauve qui s'embusque dans l'ombre, et flaire le sang d'avance, toute prête à fondre, le moment arrivé, sur la proie sans défiance qu'elle a traîtreusement choisie. A l'expression satanique de la physionomie de Griffard, il était facile de comprendre que l'heure de la vengeance lui semblait être venue.

Enfin, parmi tant d'autres figures qu'animait la plus insouciant folie, la grande figure du commandant Flottard apparaissait, méditative, solennelle, douloureuse. Ses yeux se détournaient à chaque instant des burlesques apprêts qu'on achevait devant lui, et se portaient avec inquiétude vers le sud-ouest, seul côté qui ne fût pas resplendissant de cette lumière tropicale, de ce mélange d'azur et d'or qui inondait toute l'atmosphère.

Depuis longtemps déjà tout était prêt pour la fête. On n'en attendait plus que le signal. Le commandant fut tiré de ses préoccupations, par le silence même que l'impatience avait fait succéder au tumulte. Il hésita de nouveau, regarda une fois encore l'immobile point noir de l'horizon ; puis, cédant comme malgré lui au désir de la foule, il donna tristement ce signal d'allégresse.

XIII

Baptême de la Ligne. — Mirifique cortège du bonhomme Tropic et de sa sublime et vertueuse épouse. — Superbe discours de très-haut, très-puissant et très-excellent seigneur, le magnanime sultan de l'Équateur, en faveur de ses nombreuses et affectionnées victimes. — Mise en pratique des théories philanthropiques du révérend *père la Ligne*. — Supplice de Lavenette. — Expériences scientifiques du docteur sur la personne de l'infortuné. — Pêle-mêle aquatique. — Étrange bombardement. — Perfidie atroce. — Conjuraton. — Insulte. — Défi. — Bal peu champêtre. — A l'arme blanche!

I

A peine le commandant eut-il donné le signal de la fête, qu'une foudroyante explosion de fusils et de pierriers se fit entendre sur le pont du navire. Les tentes du fond s'ouvrirent, et le brillant cortège du dieu de la Ligne apparut enfin, au bruit d'impatientes acclamations. Les porte-voix augmentèrent ce jovial tapage et répandirent au loin les plus étranges accents. Pendant ce temps une grêle épaisse de haricots était versée d'en haut sur l'a-

sistance, et rebondissait bruyamment sur le plancher.

Deux gendarmes précédaient le cortège, ornés de longues moustaches dont les extrémités, après être retombées jusque sur leur poitrine, allaient se rejoindre belliqueusement derrières leurs oreilles. Ces vivants accessoires de toute fête bien organisée commencèrent par faire tournoyer leurs grands sabres, afin d'élargir autant que possible le cercle des curieux.

Vint ensuite un char triomphal, traîné par deux animaux de couleur et de forme inconnues, que M. de Buffon n'a certainement pas pensé à décrire dans son Histoire naturelle. Ce char était formé d'un affût de canon, brillamment pavoisé. Une jeune femme y étalait ses grâces artificielles. Elle était parée comme une reine. D'énormes touffes de copeaux, artistement contournés en forme de boucles de cheveux, encadraient sa figure de leurs blonds anneaux. Un panier d'osier, surmonté de longues pointes de carton doré, couronnait son auguste front. Ses joues étaient vivement badigeonnées d'ocre; et enfin, un superbe enfant pendait à sa royale ceinture. Cette reine de l'Équateur, cette épouse du bonhomme Tropic, n'était autre que l'Écureuil, le petit mousse que nous avons vu plusieurs fois mettre tant d'aise et d'empressement à mystifier Lavenette. Quant au superbe enfant qu'elle allaitait

alors avec toutes les démonstrations de la plus vive tendresse, un gros paquet de chiffons, habilement mc-delés, composait cet héritier présomptif de l'Équateur, cette jeune altesse sérénissime.

Le magnanime époux suivit de près son intéressante moitié. C'était un beau vieillard dont la blanche barbe attestait sa haute et vénérable antiquité. Des peaux de mouton, bariolées de rubans de vingt couleurs et de décorations inusitées, le couvraient aux trois quarts, en guise de royal manteau. L'étope du bâtiment avait fourni la matière première de sa longue et roussâtre chevelure. La partie visible de sa face était bizarrement enluminée. Des bandelletes d'étamine blanche entouraient ses jambes. Une longue perche, façonnée en trident de Neptune, se dressait majestueusement dans sa main gauche. La droite était dignement appuyée sur sa hanche. La fierté de sa démarche, la roideur de sa tenue, l'imperturbable sérieux de sa figure, prouvaient du reste que le respectable personnage sentait parfaitement toute l'importance de son rôle, toute la gravité de la position sociale où l'avait élevé momentanément le choix de ses camarades. Il est inutile de dire que c'était encore le *Parisien* qu'avait désigné leur libre et unanime suffrage.

A la suite de Leurs Majestés le roi et la reine des Tropiques, venait naturellement la foule des dames et des seigneurs de leur cour : étonnante cohue de

grands dignitaires , de valets , de damnés , de diables et de diablesses ; les uns, brillamment chamarrés ; les autres , tout noircis de goudron ; ceux-ci , tout hérissés des plumes que le grand sacrificateur des volailles du bâtiment avait réservées depuis longtemps pour la circonstance ; ceux-là , enfin , chargés de chaînes de cuivre qu'ils agitaient sans cesse, en poussant des hurlements, des miaulements des aboiements , des rugissements. C'était un spectacle à en perdre la vue , c'était un bruit à en perdre l'ouïe.

Le merveilleux cortège ayant enfin pris place dans l'enceinte que lui traçait l'assistance , *le père la Ligne* leva solennellement la main droite. Un coup de sifflet répondit à ce signe , et , par un contraste dont l'effet ne peut s'exprimer, le plus profond silence succéda subitement au plus vaste tapage qu'il fût possible d'entendre.

Le dieu s'avança d'un pas grave jusqu'au cabestan , en arrière duquel était placé l'état-major , et , après avoir pratiqué une ouverture suffisante dans la longue barbe qui lui couvrait le poitrail , il daigna laisser tomber une à une ces remarquables paroles :

« Or donc, si cela ne vous râpait pas trop la pomme du cou , serait-ce un effet de votre part de me dire où c'est qu'est le commandant ? »

Cette question, que le *Parisien* fut obligé de

répéter, tira enfin le commandant de ses préoccupations atmosphériques.

« C'est moi, » répondit-il en se détachant du groupe qui l'entourait.

« — En êtes-vous bien sûr ? » reprit le bonhomme Tropique. « Êtes-vous bien sûr d'être vous ?... Or donc, j'en suis fort aise. Votre réputation est parvenue depuis longtemps jusqu'à moi sur l'aile des nuages. Vous êtes un brave homme, un vieil enfant d'Amphirtruite, comme parlent les savants, autrement dit de l'eau salée. La seule chose que j'aie à vous reprocher, histoire de causer un moment, c'est d'être un peu ric-rac sur l'article de la discipline, et aussi de ne pas faire distribuer à vos marins autant de brûle-gosier que leur soif en pourrait consumer. Mais à part ce léger inconvénient de caractère, je vous respecte autant que je vous honore. Enchanté de vous voir, et de cultiver plus amplement votre aimable connaissance. Soyez le bienvenu. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je recevrai votre agréable visite. Voici mon épouse, mes grands officiers, ma cour, tout mon bataclan, que j'ai l'avantage de vous présenter. Nous sommes tous à vos ordres, mon commandant. Parlez, faites-vous servir !

« — Illustre vieillard, » répondit le capitaine en s'efforçant de mettre son langage au diapason de son burlesque interlocuteur ; « illustre vieillard,

je ne suis pas moins charmé que vous de la circonstance qui me procure l'honneur de vous présenter mes hommages. Mais ce n'est pas la première fois que je traverse votre empire. Il y a longtemps que j'ai reçu le baptême des Tropiques. Je n'ai donc à réclamer vos faveurs que pour quelques-uns de mes compagnons de route. Je ne doute pas que vous les répandiez sur eux avec plus d'abondance que je n'en mets , selon vous , à distribuer mon brûle-gosier !

« — Sufficit ! mon commandant , » reprit le révérend *père la Ligne*. « Je comprends ce que parler veut dire. Ma déférence pour vos moindres volontés est avantageusement connue , surtout quand je ne peux pas faire autrement. Or donc , puisque vous sollicitez mes faveurs pour ces messieurs , vous pouvez être tranquille : je les en inonderai ! Mon secrétaire va d'abord enregistrer sur le grand-livre de l'Équateur leurs noms , prénoms , sobriquets , domicile , âge , couleurs de cheveux , caractères , cors aux pieds , etc. Ils déposeront entre ses mains le serment d'usage. Quant à moi , je vais me recueillir un instant en moi-même et dans ma peau d'ours , pour leur improviser un petit bout de discours. C'est toujours mon habitude , lorsque les voyageurs sont des personnes de distinction comme les vôtres ; mais quand ce n'en est pas , c'est encore tout de même »

Le dieu dit , et se blottissant sous la vaste enver-

gure de son manteau cutané, il relut attentivement un chiffon de papier sur lequel était écrite l'improvisation qu'un élève lui avait préparée. Pendant ce temps, les hurlements recommencèrent ; les diables et les damnés secouèrent leurs chaînes ; les spectateurs poussèrent de bruyants éclats de rire ; Simon Barigoule haussa de nouveau les épaules dans son coin, mais n'en continua pas moins d'être fort attentif à ce qui se passait ; le commandant reprit le cours de ses observations atmosphériques ; et enfin le secrétaire du bonhomme Tropicque procéda à l'enregistrement des candidats à baptiser. La pâleur de la plupart d'entre eux témoignait suffisamment de leur perplexité croissante. Lavenette surtout était comme terrifié.

« Mais au nom de Dieu ! » disait-il tout bas à Robert-Robert, « que veulent-ils donc faire de nous ? Quelle nouvelle avanie nous préparent-ils ? Voyez donc ce marteau, ces tenailles, cette scie ! Voyez donc ce rasoir de trois pieds de long qui est là-bas sur leur autel ! Celui qui servait à raser Gargantua ne devait pas être plus grand. Que résultera-t-il de ces épouvantables apprêts ? Rien de bon assurément. Voilà cependant ce que M. de La Harpe ne craint pas d'appeler des... Oui, parbleu ! tome VI, page 94, édition d'Amsterdam, ligne 12 et suivantes. Impos-
teur !... Mais j'en reviens à ce gigantesque rasoir. Que diable veulent-ils en faire ?... »

Un nouveau coup de sifflet rétablit le calme et le silence. Le bonhomme Tropic se plaça sur un rouleau de cordes , étendit majestueusement les bras , et prit la parole en ces termes.

II

« Enfants, qui pour la première fois traversez mon empire , je tiens trop à ce que vous conserviez la bonne opinion que vous devez avoir de moi , pour ne pas vous expliquer... »

Ici la mémoire de l'orateur commença à éprouver de légères vacillations. Il se remit pourtant , et continua ainsi :

« ... Vous expliquer les puissants motifs qui m'obligent à vous appliquer l'horrible torture dont vous voyez ici les gracieux instruments. Je ne suis pas un de ces tyrans qui n'agissent que par caprice , et dont toutes les pensées sont marquées au coin de l'arbitraire , quand toutefois ils ont des pensées. Je suis au contraire un monarque extrêmement paternel et rare. Quand je fais du bien... (non , je me trompe : c'est du mal que je voulais dire) ;... quand je fais du mal , c'est que j'ai mes raisons pour cela. Il en est toujours de même quand je fais du bien ; mais je n'en fais jamais. Or donc... »

Ici la mémoire de l'orateur hésita une seconde fois. Il continua néanmoins en dénaturant tant soit peu le texte primitif :

« Or donc , le marteau que vous voyez là-bas est
« destiné à avoir l'honneur de vous casser la tête ,
« pour vous préserver des migraines dont la grande
« chaleur de mes États ne pourrait manquer de vous
« affliger. C'est paternel.

« Les tenailles auront l'agrément de vous arracher les ongles , et aussi les cors aux pieds , les
« oignons , durillons et autres inconvénients qui
« pourraient gêner votre marche, pendant la longue
« route qu'il vous reste à faire d'ici chez vous. C'est
« une attention délicate.

« La scie a pour objet de vous frictionner les
« bras , les jambes , l'épine du dos , pour vous
« préserver des douleurs du climat. C'est recommandé par les premiers médecins du monde. Je
« m'en rapporte au respectable docteur ici présent. »

Le docteur répondit à l'orateur par un signe de tête approbatif.

« Quant au rasoir , » reprit le bonhomme Tropicque , « il aura l'avantage de vous couper le cou , si
« toutefois vous voulez bien le permettre. Mais je
« vous conseille de le permettre, parce que, si vous
« ne le permettiez pas, ce serait absolument comme
« si vous le permettiez. C'est d'ailleurs une opération extrêmement avantageuse sous tous les rap

« ports. Cela fait passer le goût du pain , ce qui
« vous met à l'abri de la faim pour le restant de
« vos jours. Cela vous préserve à tout jamais d'a-
« valer de travers , chose peu agréable , et qui rend
« très-ridicule en société. Cela guérit comme par
« enchantement des rhumes, des enrouements, des
« maux de gorge , des esquinancies et autres coque-
« luches qui sont fort à craindre , surtout dans les
« brûlants parages dont auxquels vous avez la chose
« de vous trouver pour le quart d'heure. C'est
« philanthropique.

« Enfin , le grand baquet , que vous pouvez voir
« d'ici , aura l'avantage de vous... Mais non ; je
« m'arrête : c'est une surprise agréable que je veux
« vous ménager. Je suis bien sûr que vous m'en
« ferez des compliments, si toutefois vous en reve-
« nez. Malheureusement on n'a pas d'exemple que
« personne en soit revenu.

« Or donc , comme vous le voyez , enfants , mes
« intentions à votre égard sont extrêmement bien-
« veillantes. Je vous ferai du mal , c'est vrai ; mais
« ce sera pour votre bien. Je vous en préviens ,
« d'ailleurs , car je rougiris de vous prendre en
« traître. Je vous fendrai le crâne, je vous couperai
« le cou , je vous scierai le dos, je vous arracherai
« les cheveux , les ongles et la peau : c'est encore
« vrai ; mais ce sera dans l'intérêt bien entendu de
« votre santé. Enfin , je vous martyriserai , c'est

« toujours vrai ; mais du moins vous savez pour-
« quoi. C'est une consolation. Certainement on ne
« peut pas exiger plus. Si vous n'êtes pas contents,
« il faudra que vous soyez diablement difficiles ! Il
« y a plus d'un potentat qui... plus d'un potentat
« que... plus d'un potentat dont... »

Ici la mémoire de Sa Majesté Tropicale se brouilla tout à fait. Des rires et des quolibets accueillirent son embarras. Simon Barigoule haussa les épaules d'un demi-pied de plus, et lui jeta cette apostrophe.

« Va donc, dieu manqué ! va donc , monarque de contrebande ! Va donc te cacher à la cambuse ! Va donc prendre un bouillon , va ! Ça te graissera le gosier ! ça fera mieux couler tes bêtises ! Et d'ailleurs, comme dit cet autre, tu t'entendras beaucoup mieux à faire le tâte-en-pot , que non pas le potentat. Va donc !

« — Le révérend père Trois-Piques a perdu la parole ! » s'écria un second.

« — Récompense honnête à qui la lui rapportera ! » clama un troisième.

« — Vous avez beau promettre des récompenses, » reprit alors le *Parisien* , qui n'était pas homme à se démonter pour si peu ; « j'ai perdu un moment la parole , il est vrai , mais pardieu ! ce n'est pas vous qui l'avez trouvée. Et d'ailleurs , j'avais fini. Or donc , assez causé ! En avant, marche, et commençons la salmaleck ! »

III

Le dieu de la Ligne alla s'asseoir avec sa céleste épouse sur une espèce de trône adossé à l'autel. Les aimables personnages qui composaient sa cour se rangèrent au bas et formèrent la haie de chaque côté. Sur un signe de l'autorité compétente, les gendarmes s'emparèrent ensuite, une à une, des nombreuses victimes, et les amenèrent sur la fatale piscine. La force fut nécessaire à l'égard de beaucoup d'entre elles, car les explications paternelles du bonhomme Tropicque étaient loin de les avoir rassurées. Il fallut que le plancher du pont fût bien solide pour ne pas s'enfoncer sous la peur de Lavenette. Que n'eût-il pas donné pour être à même de se réfugier dans les profondeurs du navire, au risque d'avoir à livrer de nouvelles batailles aux rats de la *fosse-aux-lions*!

La plupart cependant en furent quittes pour de légers simulacres, grâce à de lourds déboursés. Robert-Robert fut l'un des moins maltraités. La considération dont il jouissait, et surtout la pièce de vingt francs qu'il eut la prudente générosité de glisser dans la main de ses parrains, réduisirent son noviciat aux plus simples formalités. On le fit s'asseoir sur la sellette, on approcha de ses lèvres la sérule sacrée, et, pour toute aspersion baptismale, on

versa dans la manche de son habit une petite fiole d'eau de Cologne.

Les choses devaient se passer moins simplement pour Lavenette. Ce fut en vain qu'il supplia, qu'il se lamenta, qu'il appela à la garde, qu'il demanda positivement qu'on le ramenât en France; ce fut en vain que, de son côté, Robert-Robert intercédait pour lui; ce fut en vain que ce dernier proposa d'acheter à tout prix l'indulgence des marins pour son vieux compagnon. Les marins s'obstinèrent à garder la proie que les licences du jour adjudgeaient sans réserve à leurs impitoyables mystifications. Il y avait deux mois et plus qu'ils couvaient Lavenette : or, le moment venu, ils n'eussent pas renoncé pour les mines du Pérou à un plaisir si longtemps médité. Le malheureux eut à subir toutes les épreuves connues, et beaucoup d'autres.

On commença par l'asseoir sur la planchette qui recouvrait la grande cuve. D'éclatantes draperies artistement disposées en dérobaient à l'œil les perfides profondeurs. Lavenette voulut se débattre, mais la main pesante de deux gendarmes s'appuya sur chacune de ses épaules, et le cloua pour ainsi dire sur son siège. Deux autres gendarmes le tenaient fortement, celui-ci par la tête, celui-là par les jambes, de telle sorte qu'il lui devint impossible de faire le moindre mouvement. La grimace seule lui resta possible, et l'infortuné ne s'en fit pas faute.

L'un des exécuteurs s'approcha de lui et, pointant perpendiculairement un clou énorme au-dessus de sa tête, fit mine de l'y enfoncer à grands coups de marteau. Lavenette se crut anéanti, et poussa un cri d'épouvante. Il en fut quitte pour la peur. C'était un clou de mie de pain colorée.

Un autre exécuteur s'approcha ensuite, brandissant les terribles tenailles; mais, sous prétexte de lui extraire les ongles du pied, il se contenta benignement d'arracher ses pantoufles.

Un troisième exécuteur s'approcha, qui tenait en mains la redoutable scie, et se mit en devoir de lui couper les quatre membres; mais il renversa l'instrument sans dessus dessous, et ne fit que lui râper un peu rudement le dos et les jointures des bras, au moyen de la corde qui produit la tension de la lame.

Un quatrième s'approcha, tenant d'une main l'anse d'un vieux pot où flottait un détestable mélange de sauce, de sel, de poivre, de bouillon, d'eau-de-vie, de gingembre, de cirage à l'œuf, de tout ce que la cuisine et la toilette du navire avaient pu fournir d'ingrédients. Il trempa dans cet exécrable liquide un vieux balai dont il se servit ensuite comme d'une savonnette, pour barbouiller la figure du victime. Quand cela fut fait, un sixième personnage, faisant office de perruquier, s'avança à son tour, armé du gigantesque rasoir; et, tandis qu'un aide

pinçait burlesquement et soulevait le long nez de Lavenette, comme cela se pratique en pareil cas, l'artiste râcla en tous sens, et à vingt reprises, l'épiderme facial de sa pratique forcée, quoique véritablement il n'y eût pas plus de barbe que sous la semelle d'un vieil escarpin.

Un autre exécuteur parut alors, ayant pour insigne un grand rabat de sacristain. Il portait gravement une fêrule de basane, frottée de blanc d'Espagne d'un côté, et de noir de fumée de l'autre. Il l'approcha des lèvres de Lavenette, puis de sa joue droite, puis de sa joue gauche; et il se retira, le laissant badigeonné de noir et de blanc, comme un vieux pan de muraille.

On conçoit qu'après de pareilles scènes Lavenette avait besoin d'un vaste bain. On ne tarda pas à le lui offrir. La planchette sur laquelle il était assis fut brusquement retirée d'entre la cuve et sa personne. Il tomba subitement, comme une masse de plomb, dans ce petit océan de vieille sauce et de noir d'ivoire, où il disparut tout entier, moins la tête, car on avait eu la philanthropie de lui placer autour du cou un énorme collier de liège, afin de la lui maintenir autant que possible à la surface.

Mais aussitôt le tube d'une pompe foulante fut placé dans la cuve et en fit jaillir le contenu, en flots jaunâtres qui retombèrent de tous côtés sur la tête du patient. On eût dit d'un de ces monstres de

bronze qui surgissent de quelque bassin, dans nos jardins publics, et n'apparaissent aux yeux qu'à travers les épanouissements du jet d'eau dont ils occupent le centre.

Enfin, le froid contenu d'innombrables seaux d'eau lui coula en même temps sur la tête, du haut de la hune du grand mât où la malignité des marins les avait tenus en réserve pour compléter ce singulier baptême.

IV

Le docteur crut avoir trouvé l'occasion de compléter enfin ses observations anatomiques, pour le salut de son fameux traité en douze volumes in-8°, avec planches coloriées. Cent fois il avait supplié Lavenette, au nom de la science et de l'humanité, de se soumettre à une expérience décisive. Lavenette avait toujours repoussé avec horreur cette agréable proposition. Mais le refus n'était plus possible, et l'expérience pouvait se faire séance tenante. Le docteur s'approcha de la cuve, tira sa montre, et enjoignit aux baigneurs de continuer leurs cataclysmes. Lavenette eut beau se débattre, crier, s'indigner contre M. de La Harpe et ses *villes flottantes* : il lui fallut souffrir les plus longues

immersions que jamais plongeur ait osé tenter ; il lui fallut recevoir les plus lourdes douches que jamais fou de Charenton ait eu à subir.

« Allez toujours ! » leur criait l'impassible docteur (tant il est vrai que le fanatisme scientifique, comme toute autre exaltation, peut conduire les meilleurs hommes à des actes de cruauté irrésistible) ; « allez toujours ! Ne l'écoutez pas ! Ah ! pardieu ! si l'on écoutait les gens qu'on daigne expérimenter, on n'arriverait jamais à aucune démonstration. Il s'agit ici des progrès de l'art ! Toute considération doit céder devant celle-là ! Il y a longtemps que je me proposais d'en faire l'épreuve ! J'aurais donné tout ce que je possède pour l'y faire consentir, car mon grand traité sur l'anatomie comparée des poissons de mer s'y trouve essentiellement intéressé. C'est une question de vie ou de mort pour ce magnifique ouvrage qui m'a coûté tant de veilles et de coups de filet. La circonstance est trop heureuse pour que j'aie la sottise de la négliger. Allez ! plongez ! versez ! J'ai d'ailleurs tout sujet de croire que monsieur tient de l'espèce des phoques, des écrevisses, des crocodiles et des huîtres, et que, par un phénomène inouï, sa conformation pulmonaire peut lui permettre de vivre également bien sur la terre et sous l'eau. Il n'y a probablement que l'habitude qui lui manque. C'est ce que nous allons voir. Chaud ! chaud ! Ne perdez pas

courage ! Si le résultat contraire arrive , c'est-à-dire si monsieur vient heureusement à être suffoqué , mon traité est sauvé , tous les livres des naturalistes sur la même matière continuent de faire loi , et alors votre nom ne peut manquer de figurer avantageusement sur les bulletins reconnaissants de l'Académie des sciences. Ce sera flatteur. Mais , en tout cas , vous pouvez compter sur un large pourboire. Chaud ! chaud ! plongez ! versez ! plongez ! »

C'est ainsi que , par amour de la science , le docteur excitait l'ardeur asphyxiante des matelots , laquelle pourtant n'eût pas eu besoin de ce surcroît de stimulant. Il est impossible de peindre l'excessif comique d'une pareille scène. Le rire de tous les spectateurs allait jusqu'au spasme. Simon Barigoule n'avait pu s'en défendre , malgré le sérieux qu'il affectait de garder. Il riait sous ses larges moustaches , bien qu'il continuât de hausser les épaules. Le commandant Flottard lui-même , dont les mystérieuses inquiétudes augmentaient incessamment , ne pensa plus dès lors à observer l'horizon , et finit par prendre part à l'hilarité commune.

Ce fut peut-être ce qui sauva Lavenette. Les opérateurs n'eurent plus la force de continuer leurs aspersions. Le rire les désarma de leurs inépuisables seaux. Ils ne purent pas même le retenir dans la cuve , et le laissèrent s'échapper ; mais dans quel état ! ruisselant , tremblottant , ahuri. Sa figure

et ses mains étaient imprégnées d'une couleur indigne; ses cheveux versaient l'eau comme les nombreux tuyaux d'un personnage de fontaine; tous ses membres frissonnaient comme ceux d'un homme de paille que la bise secoue à la cime d'un arbre; ses vêtements délabrés lui collaient au corps, et dessinaient sa maigre et difforme structure. Vous eussiez dit d'un de ces pauvres chats qu'on a jetés à la rivière, qui en sortent tout frileux, tout imbibés, tout amincis, et qui s'en vont lentement, lamentablement, piteusement, sur la grève, honteux d'eux-mêmes, sans savoir où, sans pouvoir retrouver leur chemin, sans avoir plus la force ni l'instinct de s'enfuir.

« Allons, » dit alors le docteur en secouant tristement la tête, « il n'y a plus à en douter! Monsieur est resté submergé pendant vingt-cinq minutes et demie, sans commencement d'asphyxie, sans spasme, sans incommodités d'aucune sorte. Il avait même l'air d'être fort à son aise, et je suis bien certain que, la question d'amour-propre étant mise à part, il s'y fût plu infiniment. Monsieur est amphibie, monsieur partage la conformation pulmonaire des phoques, des crocodiles et des huîtres. Je lui en fais mon sincère compliment. C'est rare. Je dirai même que c'est le seul fait de ce genre qu'ait offert l'humanité. Quant à moi, c'est autre chose. Adieu mon grand traité! Adieu tous les travaux si labo-

rieusement entassés par les naturalistes ! Tous nos livres resteront en magasin ! Il n'y a plus moyen d'en débiter un seul ! Ce ne sont que des bouquins à vendre à l'épicier ! Je ne crains donc pas de le dire : ce jour doit-être un jour de deuil pour tous les amis de la science ! »

V

La scène prit ensuite un caractère plus général. Les cérémonies particulières étaient achevées, la farce s'agrandit, et le baptême tropical ruissela par tout le pont. Ce fut à qui s'inonderait, à qui se jetterait à la face les plus vigoureux seaux d'eau. Mousses, matelots, aspirants, officiers, passagers, tous prirent part indistinctement à cette lutte aquatique. Des torrents jaillissaient d'en bas, des avalanches se précipitaient d'en haut. Partout de l'eau, partout des douches, partout des quolibets, partout de bruyants éclats de rire. C'était le déluge universel réduit aux proportions d'une bouffonnerie.

Tel fut le pêle-mêle que l'astucieux Griffard jugea éminemment propice à l'exécution de ses vengeances. Tous les projectiles qu'on se lançait n'avaient pas l'innocente fluidité de l'eau. Quelques mauvais plaisants se jetaient réciproquement de grosses boulettes de farine dont la superficie seule était mouillée.

Quand la boulette venait à frapper le but, sa fragile croûte se rompait, et le contenu, en éclatant comme une bombe, vous saupoudrait amplement de farine, à la grande joie des spectateurs. Robert-Robert en avait été criblé par ses camarades de table, grâce aux secrètes instigations de son rancuneux ennemi ; mais il n'avait fait que rire de cette attaque tout à fait inoffensive, et avait largement rendu aux autres son contingent de farineux obus.

Griffard ne pouvait s'en tenir à ce paisible résultat. Il tira donc à l'écart quelques-uns de leurs communs amis, et leur tint ce perfide langage :

« Nous sommes bien bons », dit-il, « de céder toujours l'avantage à ce vaniteux-là ! Nous lui montrons beaucoup trop de déférence. A table, à la promenade, au jeu, dans la conversation, partout, c'est lui qui est le grand matador. Ce qu'il dit est bien dit, ce qu'il fait est bien fait. Il abuse tout haut de notre bonté, et doit s'en moquer tout bas. Voyez quels airs d'importance il se donne ! quel ton suffisant ! quelle arrogance ! quelle pédanterie ! Cela devient insupportable. Ajoutez que c'est un sournois, qui ne cherche qu'à faire sa cour au commandant. C'est certainement à nos dépens qu'il se fait si bien venir, et je ne serais point étonné qu'il lui servit de mouchard, d'espion, de rapporteur. Si vous m'en croyez, il est temps de lui rabattre le caquet. L'occasion est bonne, profitons du bouleversement d'au-

jourd'hui pour lui jouer un de ces tours qui remettent tout de suite un homme à sa place. Au lieu de lui jeter bêtement des boulettes qu'il nous rend, ce qui le maintient avec nous sur le pied de l'égalité, barbouillons-le de bouillie, moquons-nous de lui : cela l'humiliera, cela lui prouvera que ses grands airs ne nous imposent point, et que, si nous sommes patients, nous savons punir aussi, lorsque l'impertinence des bambins de son espèce n'a pas su se maintenir dans de justes bornes ! »

Certes, le portrait que Griffard venait de tracer était loin de ressembler à Robert-Robert ; mais il est toujours facile d'accréditer les plus sottes, les plus évidentes calomnies, quand c'est à l'amour-propre des auditeurs qu'on les adresse.

« Griffard a raison, » s'écrièrent les jeunes étourdis qu'il venait de haranguer. « C'est un espion ! c'est un mouchard ! Bernons-le ! vengeons-nous ! »

« — Ouais ! » se dit en lui-même Simon Barigoule qui, étant resté assis près de là, avait pu tout entendre sans être remarqué. « Il paraît qu'il se manigance de drôles de choses contre mon jeune camarade ! Je m'étais toujours méfié de ce Griffard. Je n'aime pas son air en dessous : ça ne signifie jamais rien de bon. Je suis fâché que ce soit mon supérieur. Sa qualité d'aspirant le préserve de ma poigne de simple matelot. J'aurais diantrement de félicité à lui décocher un coup de poing sur la nuque !

Je réponds bien que ça lui ôterait pour le restant de ses jours l'envie de faire des niches à personne. Mais ça n'est pas possible. Je suis curieux, pas moins, de voir comment ils s'y prendront. Attention ! Ne les perdons pas de vue. »

Nos conjurés rejoignirent aussitôt Robert-Robert qui continuait de répondre gaiement aux bombes de quelques autres camarades. Ils le cernèrent peu à peu, à l'exception de Griffard qui, selon l'habitude de tous les instigateurs, se tenait prudemment à distance. Ils se jetèrent à l'improviste sur Robert-Robert, et tandis que quatre ou cinq d'entre eux lui tenaient les bras, les jambes et le corps, un sixième lui barbouillait la figure d'une espèce de bouillie, composée de farine délayée et de noir de fumée.

Robert-Robert subit les premiers coups de pinceau, sans trop savoir ce qu'on lui faisait ; mais tout à coup la perfidie, bien plus encore que la grossièreté du procédé, lui causa une fureur dont la nature nerveuse de son organisation peut seule expliquer la violence, et qui centupla ses forces.

En moins d'une seconde il se dégagca des mains de ses agresseurs et les repoussa loin de lui ; puis, cédant à un premier mouvement de colère qu'il eût été le premier à condamner plus tard, il s'élança vers l'opérateur, se saisit de la casserole, l'arracha de ses mains, et, reculant de quelques pas, la lança à tout hasard contre la bande de ses ennemis. Elle

en atteignit un au front , mais d'une manière heureusement très-légère.

« Bien riposté ! » dit tout bas Simon Barigoule qui avait suivi de loin toutes les circonstances de cette affaire.

Il y eut alors entre les deux adversaires un vif échange de reproches et de menaces.

Griffard s'approcha de Robert-Robert , et , lui serrant amicalement la main sans que personne s'en aperçût, lui dit à voix basse :

« Bravo ! Robert, bravo ! vous vous êtes parfaitement conduit ! Mais cela ne suffit pas, et, après une pareille insulte , la vengeance ne peut pas se borner à de simples paroles. Croyez-en mon expérience. Ce que j'en dis, c'est uniquement dans l'intérêt de votre honneur. Mais vous m'entendez de reste. Il est de ces choses qu'un homme de cœur doit comprendre à demi mot. »

Griffard s'approcha ensuite de l'adversaire de Robert-Robert, et, après lui avoir serré pareillement la main, lui dit aussi à voix basse :

« Bravo , Jules , bravo ! tu t'es parfaitement conduit ! Mais cela ne suffit pas, et, après une pareille insulte , la vengeance ne peut pas se borner à de simples paroles. L'impertinent a besoin d'une nouvelle leçon. C'est à toi de la lui donner, puisque le hasard t'a remis en main notre cause à tous. Ce que j'en dis, c'est dans l'intérêt de ton honneur. Crois-

en ma vieille expérience. Mais tu m'entends de reste. Il est de ces choses qu'un homme de cœur doit comprendre à demi mot. »

L'aspirant à qui Griffard tenait ce langage était un excellent jeune homme, ayant bon cœur, mais étourdi, pétulant, impressionnable, et susceptible, par défaut de caractère, de subir les influences bonnes ou mauvaises de tous ceux qui l'entouraient. Il était d'ailleurs plus âgé et plus fort que ne l'était Robert-Robert.

« Non, certainement ! » s'écria-t-il, après la coupable incitation de Griffard ; « l'affaire ne peut en rester là. Monsieur m'a gravement offensé, je m'en rapporte à vous ! Si monsieur n'est un lâche, il m'en rendra raison !

« — Quand vous voudrez, » répliqua Robert.

« — A l'instant même !

« — Soit !

« — Marchons !

« — Marchons ! »

VI

C'est à peine si Robert-Robert connaissait par ouï-dire le genre de combat qu'il venait d'accepter ; mais c'était un combat : cette idée flattait sa colère. Les excitations de Griffard et la présence de ses

camarades eussent même suffi en pareil cas pour engager son amour-propre, et, dans une question de point d'honneur bien ou mal entendu, jamais sa fierté naturelle ne se fût résignée à une accusation de lâcheté.

Je laisse aux moralistes le soin de juger la conduite de notre héros, et de lui dispenser, en cette circonstance, ou le blâme ou l'éloge. Les uns regardent le duel comme une action barbare qu'aucune provocation ne saurait excuser. D'autres, au contraire, tout en déplorant cette sauvage habitude, la regardent comme une triste et douloureuse nécessité de notre civilisation moderne. Bornons-nous donc au récit pur et simple des faits.

Le défi étant accepté, restait à fixer le choix des armes, le moment et le lieu du combat. Ce fut l'affaire des témoins. Ils décidèrent que le combat aurait lieu, immédiatement, au fleuret démoucheté, dans l'endroit le plus désert du pont. On se rendit sur le gaillard d'avant avec tout le mystère convenable.

« Ah ! ah ! » s'écria Barigoule, qui n'avait cessé de les observer. « Ces blancs-becs-là sont capables de faire quelque sottise ! A-t-on jamais vu de pareils enragés !... On leur tordrait le bout du nez qu'il en sortirait encore du lait, et ça se donne déjà des airs de crâne ! ça veut faire le matamore ! ça se bat comme père et mère ! Parole d'honneur,

on a bien raison de dire qu'il n'y a plus d'enfants !
Attends, attends, va ! »

Simon dit , haussa les épaules , et disparut à son tour.

Quoique ce petit tumulte se fût perdu dans le tumulte général , et que les combattants eussent la certitude de n'être point dérangés , le moment avait été mal choisi pour une rencontre de ce genre. La nuit était venue , et des scènes non moins burlesques , quoique d'une nature moins désordonnée , remplaçaient enfin les grandes luttes aquatiques de l'après-midi. Chacun avait changé de vêtements et pris sa part d'un copieux diner. Les vagues appréhensions du commandant l'avaient engagé à mettre beaucoup de réserve dans la distribution extraordinaire de vin et d'eau-de-vie qu'autorisait la circonstance , mais les marins n'en étaient pas moins dans cet état de joyeuse exaltation qui tient le milieu entre la tempérance et l'ébriété. Ceux-ci chantaient , fumaient , causaient , dormaient ; ceux-là se livraient à toutes sortes de divertissements , les uns jouaient à la drogue , à la main chaude , au cheval fort , aux quatre coins , à colin-maillard , à la savate , etc. ; les autres dansaient et valsaient. Le grand Flandrin s'était mis à cheval sur une vergue et râclait du violon. Un mousse frappait à grands coups de marteau sur une planche , comme il eût fait sur une grosse caisse. Un autre mousse imitait

le triangle au moyen d'une clef dont il battait intérieurement les deux branches d'une pincette. Un troisième soufflait vigoureusement au hasard dans un sifflet de contre-maitre. Un quatrième benglait dans un porte-voix. Un cinquième faisait retentir la vaste carcasse d'un chaudron. Un sixième passait lourdement une lime entre les dents d'une scie, et en tirait ce son acre et agaçant qu'on ne peut entendre sans grincer des dents. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus exécrable en fait de cacophonie, si ce n'est une véritable *symphonie fantastique*.

VII

Or, pendant ces divertissements nocturnes qui faisaient provisoirement, du pont de *la Rapide*, une sorte de champ de foire où chacun ne songeait qu'au plaisir, deux enfants, deux amis, livrés tous deux aux plus odieuses instigations, allaient peut-être se frapper mortellement pour une question de bouillie noire !

Robert-Robert et Jules avaient été conduits, à la faveur de l'obscurité naissante, derrière un amas de ballots, afin de cacher leur affreuse lutte aux autres groupes qui peuplaient le reste du pont. Tout en feignant de déplorer l'impérieuse nécessité qui

les armait l'un contre l'autre, Griffard avait même poussé la précaution jusqu'à placer quelques sentinelles autour de l'arène pour éviter toute surprise, toute visite importune. Il avait refusé d'ailleurs d'être l'un des témoins, sous prétexte de sa commune amitié pour chacun des combattants, mais, en réalité, parce que son hypocrite couardise ne voulait se compromettre par aucune coopération, quelle qu'elle fût, dans une affaire où cependant deux camarades allaient s'entr'égorger par ses soins !

Enfin, les fleurets furent démouchetés, les champions se placèrent, leur bras inhabile s'arma, on fit cercle autour d'eux, Griffard sourit diaboliquement, le signal fut donné ; et le fer se croisa dans l'ombre.

XIV

Il était temps ! — Pronostics. — Visions. — Fantasmagories. — Un banquet. — Mystérieuses précautions. — *Histoire fantastique de mon cousin Laroutine et de son grand voyage dans la lune.* — Première partie. — Incident peu rassurant. — Continuation de *l'histoire fantastique de mon cousin Laroutine.* — Alerte !

I

Tout à coup , l'une des sentinelles fit entendre deux petits : Hem ! hem !... et, presque au même moment, un personnage de haute stature écarta rudement l'assistance, et se posant, les bras croisés, en face des combattants, s'écria d'une voix retentissante : « Halte-là ! »

C'était le commandant.

Simon Barigoule , qui avait tout entendu, tout vu, était allé à sa recherche. Il l'avait rencontré sur le gaillard d'arrière, les yeux toujours fixés

sur le même point de l'horizon : il lui avait tout conté.

Sa vue frappa de terreur tous les assistants ; les deux champions demeurèrent comme pétrifiés , et Griffard baissa la tête , se rapetissa et devint pâle.

« Très-bien ! ne vous gênez pas ! » reprit le commandant , de ce ton sarcastique qui glace et humilie. « Continuez, messieurs : battez-vous ! exterminatez-vous ! Qui peut donc vous arrêter ? Est-ce ma présence?... Parlez :... je vais vous laisser le champ libre, si cela peut vous faire plaisir. Est-ce la peur ?... Mais non : des héros de votre calibre ne sont point accessibles à un pareil sentiment. Donc, pourrait-on connaître le grand sujet de cette guerre civile ? Quelque bille, sans doute ? quelque tartine de confiture ? quelque morceau de pain d'épice ? quelque autre objet de cette importance ? Je vous en fais mon compliment ! Savez-vous , messieurs les spadassins, que moi qui vous parle, moi, le vieux loup de mer, moi, le commandant Flottard, moi, qui ai pris ma part de cinquante batailles , qui suis criblé de blessures, comme une vieille carcasse de navire ; moi, qui ne crains ni le feu, ni l'eau, ni la tempête, ni rien , excepté Dieu peut-être, moi , qui suis prêt à me faire couler bas sans sourciller ; prêt à me faire sauter sans bouger d'une semelle ; prêt à tout, pour peu que la gloire et l'intérêt de la

patrie le demandent ; savez-vous bien que si j'ai eu le malheur d'accepter vingt duels , j'ai eu l'ignominie d'en refuser vingt autres , dans le cours de ma longue et périlleuse vie ! Oui , vingt autres , où , pour des motifs non moins respectables que les vôtres sans doute, on me proposait de brûler la cervelle, ou de couper la gorge, avec tous les égards qu'on se doit en pareil cas, à quelque brave camarade, qu'un peu de vin ou de déraison poussait momentanément à des extravagances dont il rougissait le quart d'heure d'ensuite ? Savez-vous que cette ignominie, je serais de force à la commettre encore ? Savez-vous surtout que je suis le maître ici ! Or je n'aime pas qu'un sang de duelliste rougisse le pont de ma frégate. Ce n'est pas de sang, c'est d'eau qu'il convient de l'arroser aujourd'hui. Armez-vous de seaux, j'y consens, mais quittez ces fleurets. Si légers qu'ils puissent être, ils sont encore trop lourds pour des bras d'enfants. Si votre nourrice était ici, je me dispenserais d'y venir mettre le holà moi-même : je la chargerais de ce soin, qui lui reviendrait de droit ; mais, puisqu'on a eu l'imprudence de vous sevrer trop tôt, je veux bien la remplacer momentanément. Donnez-vous l'accolade , enfants que vous êtes ; embrassez-vous, et venez sceller une paix durable le verre à la main ! Mais si je vous pardonne, à vous, en raison de l'étourderie et de la pétulante ardeur de votre âge ; si je vous pardonne,

parce que le courage mal employé n'en est pas moins du courage, il est en revanche, de ces lâchetés hypocrites que rien ne saurait excuser, et qui méritent une éclatante punition. Je sais tout : je connais la cause première de votre stupide querelle, je connais le seul, le vrai coupable. Je m'abstiens de le nommer, mais je lui ordonne d'aller trouver immédiatement le capitaine d'armes, et de lui dire : « Je suis un misérable, je mérite un châtiment sévère, je me condamne moi-même à quinze jours de barre de fer. Conduisez-moi. Je vous en remercie d'avance. » Voilà ce que j'ordonne au coupable ; et je ne lui conseille pas d'attendre ici que je le désigne d'une façon plus claire ! Allez ! »

Ainsi parla le commandant.

Griffard se rendit aussitôt justice, sans demander de plus amples explications. Il se retira, honteux, tremblant, rouge de honte, et se fit piteusement conduire à sa destination.

Robert-Robert et Jules s'embrassèrent cordialement, et se rendirent à l'invitation du commandant.

« Bon appétit ! » leur cria Simon Barigoule. « Grâce à moi, vous n'avez pas encore perdu le goût du pain. Tant en morts qu'en blessés, il n'est resté que les armes sur la place. Ça pouvait se terminer d'une manière beaucoup moins gracieuse. »

Simon Barigoule ramassa les fleurets, et, après

les avoir fait tournoyer au-dessus de sa tête , les lança l'un et l'autre à la mer !

« Va nous y attendre, » leur disait-il : « va nous faire préparer nos billets de logement ! »

II

« Simon, » lui dit alors le commandant qui, avant de rejoindre ses convives, jetait un dernier regard à l'horizon, « que penses-tu, mon vieux, de ce pâté d'encre, là-bas ? »

Le commandant avait la plus grande confiance dans le bon sens de Simon qui était, sans contredit, le meilleur marin de l'équipage, et en compagnie duquel il voguait depuis vingt-cinq années.

« Je pense comme vous sans doute, mon commandant, » répliqua Simon. « A moins d'un miracle commandé tout exprès, nos saltimbanques risquent fort d'achever leur bal sur une drôle de musique !

« — N'est-ce pas ? Eh bien ! figure-toi que tantôt, sur les deux heures, au moment où commençaient leurs folies, ce barbouillage déjà si large n'était qu'un tout petit point, pas plus gros qu'une lentille. C'était presque imperceptible.

« — Oh ! je n'ai pas les yeux aussi fins que votre lorgnette, mon commandant, mais si je ne l'ai pas vu, je l'ai senti du moins.

« — Je m'en doutais. Tu es aussi un vieux sapajou.

« — Ah ! dame ! je n'ai pas d'instruction : il n'y a que ça qui me manque pour être instruit ; mais j'en ai tant vu , de ces coups du ciel ! quoique jamais encore d'aussi curieux que celui-ci. Et puis , si je n'ai pas de science , j'ai en revanche un certain cor au petit doigt du pied , que quand je sens qu'il m'asticote , je puis bien dire « Voilà que ça se brouille ! » Ce cor-là ne m'a jamais trompé.

« — En ce cas , » reprit gaiement le commandant , « tu feras bien de le garder précieusement. C'est un baromètre qui en vaut bien un autre. »

Le point atmosphérique que les deux marins avaient observé simultanément à la fin de la journée , avait en effet grossi de manière à envahir peu à peu tout le sud-ouest de l'horizon. C'était alors comme un voile immense , dont les plis se déroulaient de plus en plus larges , dont les bords étaient dentelés , dont la couleur sombre se détachait , plus sombre encore , à côté de la partie du ciel dont la lune argentait le paisible azur. De vifs éclairs en déchiraient de temps en temps l'obscur épaisseur , et ressemblaient à la lueur rougeâtre d'un incendie qu'on verrait au travers d'une gaze noire. De petits nuages se détachaient incessamment de la lisière morcelée de ce rideau de vapeurs , comme les franges d'une étoffe dont on eût effiloché les fils , et

s'en allaient au vent qui les balayait avec une indigne vitesse. Du reste, tout respirait le calme autour de *la Rapide*; l'air était pur; pas un flot sur la mer, par un frôlement dans les voiles distendues, pas un bruit dans l'espace. Mais ce calme, ce silence, cette sérénité même, avaient alors quelque chose d'inquiétant. De longues bouffées de chaleur venaient on ne savait d'où, et vous enveloppaient comme les feux d'une fournaise. On étouffait, on ne pouvait tenir en place, on ne pouvait se mouvoir, on éprouvait cet indéfinissable malaise qui précède toujours les grandes crises de la nature.

Il ne fallait rien moins que l'exaltation physique et morale où se trouvaient en ce moment les marins de l'équipage pour les soustraire à cette influence presque maladive, et leur en déguiser les causes.

Un groupe de marins, de passagers et de novices stationnait non loin du commandant et de Simon Barigoule.

« Quelle chaleur étouffante! » s'écriait l'un en ouvrant à beau large le poitrail de sa chemise.

« On se croirait dans l'antichambre de l'enfer!

« — C'est vrai, » répliquait l'autre en s'étendant sur le plancher du pont; « on ne sait comment se placer pour être bien. Mais en revanche, quelle magnifique journée! quel brillant soleil! Et maintenant, quelle tranquillité! quel bel azur! quel charmant clair de lune!

« — Ce n'est pas encore là le plus beau côté du spectacle , » interrompait un quatrième. « Voyez donc cette longue et large bande noire ; voyez comme elle s'arrondit d'un pôle à l'autre , semblable à la voûte d'une immense caverne qui serait habitée par de longs serpents de feu ! C'est cela qui est beau !

« — C'est possible , » continuait un cinquième ; « mais cela ne me produit pas le même effet qu'à vous. Cela me représente une figure de vieillard , avec sa longue barbe , ses longs cheveux , sa longue robe !

« — Hé ! non , » reprenait celui-là ; « cela ressemble à un diable , avec ses bras crochus , ses pieds crochus , sa fourche au bout de laquelle on croirait voir un damné se débattre. On dirait même qu'il rit. Oui , parbleu ! voyez ses longues dents !

« — Où cela ? à droite ?

« — Non... à gauche... là-bas... où est mon doigt.

« — Ma foi ! j'ai beau regarder , je n'y vois qu'une espèce de château fort , avec ses grandes tours , ses retranchements , sa citadelle. Il y a même quelque chose au-dessus qui ressemble à un drapeau... c'est à dire... Tiens ! c'est drôle !... je ne sais plus où cela est.

« — Ah ! bah ! du tout ! Cela ressemble à un beau cheval , au cheval de l'Apocalypse. Tenez , voici

sa tête , ses oreilles , son poitrail , ses jambes , son ventre , sa croupe et sa queue. Dieu ! quelle queue ! comme elle est longue , comme elle s'arrondit bien !... Mais voilà que ça se déränge !... quel dommage !... c'était un si bel animal !...

« — Laissez là vos visions , » interrompait un autre. « Buons , mes amis , buons , car il fait soif en diable ! On boirait l'Océan par cette coquine de chaleur !

« — Oui , oui , faites de la poésie , » murmura le commandant Flottard , qui continuait de causer avec Simon Barigoule. « Faites de la poésie ! La prose aura bientôt son tour !... une triste prose , peut-être !

« — C'est étonnant , » continua Simon , « combien ces gaillards-là sont fous ! Tenez , capitaine , regardez au contraire toutes ces volailles qui sont rangées près d'ici sur le pont. Voyez comme elles sont penaudes , comme elles sont ahuries , comme elles se cachent au fond de leur cage , comme elles se racoquillent en elles-mêmes ! On dirait qu'elles veulent se faire petites , pour mieux échapper aux inconvénients de la bagarre dans le moment où elle arrivera. Les bêtes ont cent fois plus d'intelligence , parole d'honneur ! que les trois quarts du demi-quart des humains.

« — Ce n'est pas intelligence chez elles , » reprit le capitaine ; « c'est pur instinct. L'instinct , qui

est un résultat purement physique, trompe rarement. C'est un avantage que ce pressentiment du corps a presque toujours sur le pressentiment de l'âme. Ce que tu me montres là est d'assez mauvais augure. Toutefois, rien n'est désespéré encore. Le vent est chose si capricieuse ! J'en serais étonné, mais tout cela peut disparaître comme par miracle. Il est donc inutile de donner l'alerte à personne. Grâce aux précautions que j'ai déjà fait prendre, cela ne servirait à rien. Qu'ils jouissent de leur reste, qu'ils prennent du bon temps, qu'ils se reposent, qu'ils gagnent des forces : ils en auront besoin sans doute ! En tout cas, reste ici, mon vieux. Je m'en fie à ta vieille expérience. Continue d'observer, et viens m'instruire de tout, au fur et à mesure. Je rejoins mes convives.

III

Le premier objet sur lequel se portèrent les yeux du capitaine, lorsqu'il entra dans son appartement, ce furent ses baromètres de comparaison. Pendant sa dernière absence, qui cependant avait été fort courte, ils étaient descendus subitement, d'une façon extraordinaire. A cette remarque il fronça ses

épais sourcils. Toutefois , reprenant bientôt son apparence de calme :

« Pardon , messieurs , » dit-il à ses commensaux, aussi gracieusement qu'il l'eût pu faire en toute autre circonstance. « Je vous ai fait attendre , mais j'espère que maître Coq (le cuisinier) aura veillé à ce que mon absence ne vous causât pas un trop grave préjudice. A table , à table ! Et ne songeons qu'à réparer le temps perdu. »

C'était en célébration de la fête du jour que le commandant festinait son état-major, quelques aspirants et quelques passagers de choix. Robert-Robert et son adversaire avaient été placés l'un près de l'autre. Ils étaient redevenus les meilleurs amis du monde. Tant il est vrai que la plupart des querelles n'ont d'autre cause qu'une futile mésintelligence, et que , la première irritation calmée, on embrasserait amicalement celui qu'on a pu tuer la veille, celui qu'on a frappé sans le mésestimer, sans le haïr , souvent même sans cesser de l'aimer.

Le Parisien et l'Écureuil figuraient au nombre des convives, malgré l'obscurité de leur rang maritime. Ils devaient à l'auguste rôle de dieu et de déesse de roi et de reine des régions équatoriales, leur admission en si haute compagnie. Ils continuaient de l'y remplir , dans le grand costume de leur dignité céleste.

Lavenette était présent aussi. On voulait le dé-

dommager par cette politesse, des rudes épreuves qu'il avait eu à subir. C'était d'ailleurs un personnage trop burlesque pour qu'on pût s'en passer désormais dans toute fête bien organisée. On rencontre ainsi, de par le monde, beaucoup de gens de cette espèce, qui ne doivent qu'à certains ridicules bien conditionnés, la vogue étrange dont ils paraissent y jouir. On veut avoir l'un, parce qu'il est prétentieux ; l'autre, parce qu'il est propriétaire d'un grand nez ; celui-ci, parce qu'il est sot ; celui-là, parce qu'il chante mal ; tous enfin, parce qu'on espère s'amuser à leurs dépens. Il est tel travers, telle gaucherie, telle ignorance, tel bêtisme, tel tie, telle dépravation même, qui sont ainsi bien plus généralement recherchés que le bon sens, la grâce, l'esprit, la science et le talent. Le grand fond, nous devrions dire le grand vice de la plupart des relations de plaisir, c'est l'ironie, c'est le persiflage, c'est la moquerie des autres par soi-même, et de soi-même par les autres. Les frivoles entretiens de salon ne sont habituellement qu'une continuelle revanche de cette nature.

Lavenette était un homme dont les rancunes ne pouvaient tenir devant un excellent diner. Il paraissait avoir tout oublié. Le docteur, qui était à sa droite, lui versait copieusement à boire, comme si, pour sauver son fameux *Traité d'anatomie* (12 volumes in 8°, avec figures coloriées), il eût voulu

tenter une dernière expérience sur le pauvre homme, et s'assurer s'il ne serait pas plus facile de le noyer avec du vin qu'avec de l'eau.

Cette nouvelle tentative ne lui réussit pas mieux que l'autre ; l'estomac de Lavenette lui parut être une sorte d'éponge assez peu soucieuse de la nature du liquide. Le fameux *Traité in-8°* dut être regardé définitivement comme un chef-d'œuvre mort-né.

Lavenette mangeait beaucoup moins , car l'Écureuil, qui était placé à sa gauche, lui dérobait adroitement les mets qu'il s'était fait servir. C'était presque une nouvelle représentation du fameux déjeuner qui avait eu lieu au *poste des élèves*. Mais le plus plaisant, c'est que Lavenette n'avait pas encore reconnu le jeune mousse sous les falbalas dont il était affublé. Lavenette continuait de le prendre pour une jeune dame , et n'osait se plaindre de ses dols , quand par hasard il les remarquait. Il affectait de la traiter avec l'exquise politesse dont la galanterie française , disait-il , lui faisait un impérieux devoir.

Ces épisodes ne contribuèrent pas peu à égayer le repas. On fit bonne chère , on but d'excellents vins , on rit , on chanta , on se livra sans réserve à toutes les folies que permettait ce jour de fête. Le commandant seul affecta de rester sobre. Plusieurs fois, pendant le cours du banquet, Simon Barigoule vint le trouver mystérieusement, et , s'appuyant sur le dossier de son fauteuil , lui parla bas à l'oreille.

La première fois, le commandant lui dit, également à voix basse : « Qu'on serre les perroquets ! Qu'on amène bas tout de suite !

« — C'est bien, » murmura Simon en allant faire exécuter cette manœuvre ; « mais cela ne suffira pas. »

« — La seconde fois, le commandant lui dit : « Qu'on prenne trois ris dans les huniers ! Qu'on serre la grande voile ! Qu'on remplace la brigantine par l'artimon !

« — C'est encore très-bien, » murmura Simon ; « mais cela ne suffira pas. »

La troisième fois, le commandant lui dit : « Qu'on diminue encore la voilure ! Qu'on la réduise à presque rien ! qu'on se mette à la cape sous la misaine et le petit foc !

« — C'est toujours très-bien, » murmura Barigoule, « mais cela ne suffira pas. »

Pendant les joyeux ébats de nos convives, la tempête du Suroît avait continué de dérouler ses longs plis noirs sur le ciel, qu'elle partageait alors en deux parties à peu près égales : l'une, sombre tour à tour et étincelante ; l'autre, bleue et pure, mais parsemée déjà de petits nuages blancs, tourmentés en tous sens, qui passaient devant la lune, aussi rapides, aussi diaphanes, aussi peu réguliers dans leur vol, que ces légers flocons dont les bises d'automne promènent au hasard le capricieux duvet. Le vent

s'était élevé, subit, impétueux, saccadé, menaçant ; le tonnerre grondait au loin , sourd , mais continu ; enfin , la mer s'émouvait majestueusement , et il commençait à tomber sur le pont de ces larges et tièdes gouttes de pluie qui sont inconnues dans nos climats d'Europe.

Sans être irremédiable , la circonstance devenait à chaque instant plus grave ; mais tout le monde l'ignorait, dans l'entourage du commandant ; tout le monde, excepté lui , dont la figure continuait d'apparaître calme , parmi tous ces visages rians , animés , colorés par le bordeaux , par le champagne, par le madère , par les joyeux propos. Personne ne remarqua les fréquentes et mystérieuses démarches de Barigoule ; personne du moins ne songea à les interpréter autrement que comme des communications relatives aux besoins ordinaires du service. La gaieté générale n'en fut pas un instant troublée.

Le dessert avait été servi. Après les joyeux propos, vinrent naturellement les chansons bachiques ; et après les chansons, les contes. Le *Parisien*, dont le talent narratif était avantagusement connu de tout l'équipage , fut invité , d'une voix unanime , à raconter quelqueune des vingt mille histoires qu'il assurait avoir en magasin. Il y consentit avec un sentiment visible de confiante vanité ; mais d'abord, pour s'éclaircir la voix , il se jeta jusqu'au fond du gosier un long verre de champagne qu'il avala d'un trait.

« Est-ce la fin de l'histoire de votre oncle Thomas que vous allez nous conter ? » lui demanda Lavenette, selon sa coutume invariable.

« — Hé ! pardieu ! je vous ai dit cent fois que mon oncle Pancrace est mort et enterré.

« — Votre oncle Thomas, s'il vous plaît.

« — Thomas, Pancrace !... Pancrace, Thomas ! c'est la même chose ; mais va pour Thomas, puisque vous y tenez. Je vous répète donc que mon oncle Garguille est mort et enterré. Ce que je vas vous conter n'a pas le moindre rapport avec mon oncle Guillaume.

« — Votre oncle Thomas, que diable !

« — Soit ! mon oncle Rigobert. Mais c'est encore une histoire de famille : c'est celle de son fils, mon cousin Laroutine. Attention !... »

Un murmure flatteur accueillit cette annonce. Le *Parisien* rassembla un instant ses souvenirs, et commença dans un style que les fumées du vin ne contribuaient pas à rendre plus correct qu'à l'ordinaire. Nous réclamons pour lui toute l'indulgence de nos fabricants de dictionnaires. Il n'est pas de bon grammairien après boire.

IV

HISTOIRE FANTASTIQUE

DE MON ILLUSTRÉ COUSIN

BENOIT LAROUTINE,

ET DE SON GRAND VOYAGE

AU FIN FOND DE LA LUNE.

Première partie.

« L'histoire dont laquelle je vais avoir l'honneur de déblatérer devant vous n'est pas moins morale que facétieuse. Elle vous enseigne une foule de choses, à savoir : qu'il ne faut pas s'élever trop haut ; qu'il ne faut pas croire qu'une chose est nécessairement mauvaise, parce qu'on ne la connaît ni d'Ève ni d'Adam ; qu'il faut savoir se plier aux usages plus ou moins saugrenus des pays qui ont le tort de ne pas être le nôtre ; et enfin, que se moquer des autres, sous prétexte qu'ils ne nous ressemblent pas, à nous, c'est leur donner le droit de se moquer de nous, sous prétexte que nous ne leur ressemblons pas, à eux.

« Or donc, mon cousin Laroutine était un farceur fini qui ne suivait pas cette règle de conduite, et qui se moquait de tout ce qui ne ressemblait pas

aux choses de son endroit. « Ça ne s'est jamais vu, ça ne s'est jamais vu ! » tel était son grand cheval de bataille.

« Tont petit, pas plus haut que ça, s'il rencontrait dans la rue un mahométan, un Persan, un Chinois, un Iroquois, n'importe quoi, il se mettait à rire de sa longue barbe, de son turban, de sa robe, de sa jaquette, de sa tournure. Il ne songeait pas que, dans le pays de ces braves gens, il y avait peut-être un petit imbécile de son espèce, qui se moquait, au même moment, de quelque Français non moins hétéroclite. Fameux !

« Mais c'était principalement aux nègres qu'il en voulait, à cause du coloris de leur cuir. Il était persuadé que les pauvres diables faisaient exprès d'être noirs. Il les trouvait extrêmement ridicules. Ça lui procura, de leur part, quelques bonnes râclées. Fameux !

« Mais ce n'était pas seulement les nègres qui étaient les victimes de sa jobarderie. Il faut vous dire que les paysans eux-mêmes lui faisaient l'effet de vrais coquesigrues. Il se moquait des Cauchoises, par exemple, à cause de leurs longs bonnets d'astrologue ; des Mâconnaises, parce que leur chapeau lui semblait trop petit ; des Suissesses, parce que le leur lui paraissait trop grand. Bref et d'une, tout étranger qui n'était pas d'ici était sûr de s'entendre gouailler par lui. Tant et si bien qu'il put se vanter

d'avoir une superbe collection de gilles de tous les pays de l'univers, et de mille autres lieux. Fameux, fameux !

« Quand il fut devenu grand, sa manie lui resta, et il continua de se moquer plus que jamais de tout ce qu'il voyait ou entendait pour la première fois. Certainement, il ne faut pas se jeter la tête la première, comme un pur hanneton, dans toutes les nouveautés inimaginables, dans toutes les inventions qui peuvent être inventées à la ronde. Mais il ne faut pas non plus se cabrer contre, comme un baudet devant son ombre. Et c'est ce que faisait sottement mon cousin : « Ça ne s'est jamais vu ! ça ne s'est jamais vu ! » Laroutine ne sortait pas de là.

« Une chose, entre mille autres, qui vous donnera une idée de son esprit rétif, c'est qu'on ne put jamais lui persuader que la bretelle était une découverte non moins utile qu'agréable. Mon cousin ne put jamais comprendre la bretelle ; il se gendarma toute sa vie contre la bretelle ; il garda une fidélité inviolable à la boucle de ceinture ; et il eût plutôt laissé son pantalon au milieu de la rue, que de le consolider par un accessoire qui témoigne aussi évidemment des progrès de la civilisation, et qui prouve que rien n'est impossible au génie de l'homme, quand il a pour mobile l'amour de la gloire, et pour but le bien-être de ses semblables !

« Toutefois, il n'y avait pas encore grand mal.

La bretelle peut contribuer au bonheur, c'est connu; mais elle n'en est pas la condition essentielle. On peut être passablement heureux sans cela, surtout avec dix mille livres de rente. Beaucoup de peuples s'en sont passés sans trop d'infortune, jusqu'à ce qu'elle eût été inventée, et n'ont pourtant manqué ni de grandeur, ni de gloire, ni de félicité.

« La manie de mon cousin devait donc le conduire beaucoup plus loin. Et d'abord, elle devait le conduire dans la lune. Voici comment. Mais avant tout, auriez-vous l'humanité de me verser à boire? Le chagrin que ce souvenir me cause m'a rendu le gosier aussi sec que la tige d'une vieille paire de bottes. »

V

« Ah ! grand Dieu ! » interrompit Lavenette qu'une violente secousse du bâtiment venait de renverser de dessus sa chaise, et qui roulait sur le plancher comme une longue boulette qu'on veut saupoudrer de farine. « Quelle détestable plaisanterie !

« — Ce n'est pas une plaisanterie, papa de Lavenette, » répondit le Parisien. « C'est la frégate qui secoue ses puces, comme nous disons, nous autres. A votre santé !

« — Voilà pourtant , » murmura Lavenette en se remettant en place , « voilà ce que M. de La Harpe ne craint pas d'app.... »

« — Je ne sais , moi non plus , » continua l'un des officiers , « si c'est la tête qui me tourne ou si c'est la frégate qui danse , mais il me semble que , depuis un instant , tout se met en branle autour de moi. »

« — C'est l'effet du champagne , » répliqua ironiquement le capitaine Flottard.

« — Pardon , mon commandant , » reprit un autre officier ; « mais je soupçonne qu'il doit venturer dur là-haut , car *la Rapide* , qui n'est pas d'ordinaire une grande rouleuse , commence à nous droloter d'un bord à l'autre comme des enfants dans leur berceau. »

« — C'est une illusion ! » répondit le commandant ; « cela passera avec les fumées du vin. J'ai vu quelquefois le temps un peu plus beau qu'il ne l'est en ce moment , mais ce n'est rien : un simple zéphir ; pas le moindre inconvénient. Buvons , messieurs , buvons , et vive la joie ! »

Simon Barigoule se présenta en ce moment pour la quatrième fois , et , tandis que les convives se versaient de nouvelles rasades , il fit part au capitaine des derniers incidents qui étaient survenus. L'impétuosité du vent augmentait sans cesse. Le petit foc venait d'être déchiré , enlevé ; il en restait

à peine quelques lambeaux. La misaine tenait encore, mais subissait de telles secousses qu'on avait été obligé de la soutenir avec ces larges sangles qui vont d'une extrémité de la vergue à l'autre, et qu'on appelle la croix Saint-André. Le bâtiment gouvernait sans trop d'effort, mais les lames en fouettaient violemment les parois. Les matelots avaient peine à se tenir debout sur le pont; et si, dans la chambre où l'état-major se livrait en ce moment à toutes les folies du festin, Lavenette était le seul d'entre les convives que la tourmente eût déjà renversé de son siège, c'est que les fréquentes expériences du docteur avaient singulièrement affaibli les forces équilibriques du pauvre homme, et que les autres, plus adroits et plus accoutumés à ces ébranlements, retenaient mieux leur chaise, toujours prête à se dérober sous eux. La table leur servait d'ailleurs de point d'appui. C'était une de ces tables dites à roulis, ingénieuse combinaison de compartiments ronds, ovales et carrés, offrant une surface assez large pour recevoir et retenir les plats, les assiettes, les salières, les verres et les bouteilles.

Le commandant profita du joyeux désordre qu'avait fait naître la chute de Lavenette pour s'échapper un moment de la salle du banquet. Il suivit Barigoule et monta sur le pont, pour y juger plus sûrement de l'état des choses, et donner directement les ordres nécessaires.

« Allons , allons ! » cria-t-on de toutes parts au *Parisien* ; « continue ton histoire ! Nous voulons savoir ce que devint ton illustre cousin , le contempteur de toute innovation , l'irréconciliable ennemi des bretelles !

« — L'intérêt que vous portez à ma famille ne peut que me toucher infiniment , » répliqua gravement le *Parisien*. « Voilà, voilllllà ! »

VI

« Or , donc , mon cousin passait un jour sur le Champ-de-Mars , à Paris , département de la Seine , près Pontoise. Il ne songeait absolument à rien , comme cela arrive à beaucoup de gens , lorsqu'il aperçut , à dix pieds au-dessus du sol , une énorme vessie , au bas de laquelle pendait une espèce de nacelle.

« La nacelle était amarrée au moyen d'une corde aboutissant à un pieu fiché en terre. C'étaient les préparatifs d'une ascension en ballon qui devait avoir lieu ce jour-là. Mon cousin Laroutine , qui en avait eu connaissance par les feuilles publiques du temps , s'était beaucoup moqué de cette tentative , car c'était la première qu'on eût encore osée. Le ballon venait d'être imaginé tout nouvellement.

« — Encore des attrape-nigauds ! » s'écria mon cousin. « Je vous demande s'il y a du bon sens à supposer que cette grosse machine s'élèvera dans les airs, ni plus ni moins qu'une plume ! C'est impossible. Et d'abord , ça ne s'est jamais vu ! »

« L'annonce de cette superbe expérience avait mis tout Paris en révolution. On ne parlait que de cela depuis un mois , et de mille autres choses. La cérémonie avait attiré au Champ-de-Mars une si grande quantité de curieux , que je n'aurais pas voulu être obligé d'y chercher mon père. Ce n'était pas étonnant. On avait placardé sur tous les murs de la capitale des affiches de quarante-six pieds de hauteur sur trente-six de largeur , avec une image représentant l'ascension de la chose. L'inventeur et ses apprentis ballonnistes s'étaient habillés crânement, en manière de guerriers , avec des poignards et des pistolets autour de la ceinture , comme s'ils avaient eu l'intention d'aller faire la guerre aux alouettes. Ils étaient cinquante-sept qui se proposaient de monter dans la susdite carcasse. Ils devaient aller goûter à Rome, dîner à Constantinople, souper aux Antipodes, et revenir déjeuner à Paris le lendemain. Le déjeuner avait même été commandé d'avance, pour dix heures du matin, heure militaire.

« Or donc, voilà qu'au moment de s'embarquer, tout l'équipage se trouva subitement incommodé.

L'un avait la colique, l'autre la migraine, celui-ci la crampe, celui-là la berlué; et ainsi de suite. Total : cinquante-sept maladies différentes. Impossible de se mettre en route avec une pareille ambulance.

« Le public commença par faire un tapage de tous les diables. L'inventeur fut obligé, pour l'apaiser, de promettre la moitié de la recette à l'amateur qui consentirait à monter seul dans la nacelle, et à tenter le grand voyage que les siens et lui, qui étaient armés jusqu'aux dents, ne pouvaient entreprendre pour cause d'indisposition d'acteurs.

« Comme personne n'osait se présenter, mon cousin perça la foule, aborda l'inventeur, et lui dit :
« Ça va ! touchez là ! donnez-moi la somme, et
« je monte dans votre baraque. Je n'ai pas peur,
« moi ! »

« On lui compta la somme, et, après l'avoir empochée, il s'élança dans le ballon, aux grandissimes applaudissements de la foule.

« Ah ! bast ! » lui criait mon cousin, « cela
« n'en vaut pas la peine ! Ne faites pas attention !
« Il n'y a pas de danger ! Je suis bien sûr que cela
« ne bougera pas plus qu'une masse de plomb. C'est
« encore de la jonglerie, les ballons ! Ça ne s'est
« jamais vu ! »

« Cela se vit pourtant. La force du gaz dont on remplit la vessie des ballons avait été calculée pour

enlever cinquante-sept personnes ; or, n'en ayant plus qu'une seule à emporter, je vous laisse à penser avec quelle rapidité elle dut s'acquitter de la besogne. La corde qui retenait la nacelle ne fut pas plus tôt coupée, que le ballon partit, comme un éclair, quoi ! et s'éleva d'un bond à plus de cinq cents pieds. La foule cria : Bravo ! Mon cousin Laroutine fut un moment comme hébété de frayeur. Il se cramponna, d'une main, au bord de sa voiture, et, mettant le nez à la portière, il fit signe de l'autre, en criant de toutes ses forces :

« Arrêtez ! arrêtez ! Je ne veux plus de votre argent ! Je veux descendre ! C'était pour rire !
« Pas de mauvaise plaisanterie ! Je m'en plaindrai à l'autorité ! J'ai justement un beau-frère dans les pompes funèbres ! C'est un homme très-puissant, qui me fera rendre justice ! Vous vous en repentirez ! On n'a pas le droit de me retenir de force ! Cela ne s'est jamais vu ! Arrêtez ! »

« Ah ! bien oui ! arrêtez ! Le ballon montait, montait, montait, avec la rapidité d'un boulet. C'était à couper la respiration ! Mon cousin vit d'abord tout le Champ-de-Mars, d'un seul coup d'œil ; puis tout Paris, puis tout le département de la Seine, puis tous les départements voisins, puis toute la France, puis toute l'Europe, puis toute une moitié de la terre. C'était un spectacle enchanteur. Il traversa des régions froides où il gelait, des

régions chaudes où il étouffait , des régions tempérées où il était à l'aise comme un bienheureux. Il y en avait aussi qui sentaient l'eau de Cologne, d'autres la bergamote, d'autres le musc , la térébenthine, etc. Mais il trouvait tout cela infiniment stupide , parce que c'était la première fois qu'il l'éprouvait.

« Une chose surtout qu'il trouvait fort originale , c'était de voir sans cesse diminuer la terre , là-bas , tout au fond , sous ses pieds ; tandis qu'au contraire une autre planète , qui se trouvait tout en haut , au-dessus de sa tête , grossissait à vue d'œil. A mesure qu'il distinguait moins bien dans l'une , il voyait plus clairement dans l'autre. Celle-ci gagnait pareillement en éclat ce que l'autre perdait.

« Après avoir monté ainsi pendant je ne sais combien de temps , et fait plus de mille lieues à l'heure , il arriva tout juste à moitié chemin des deux boules. Ce fut une situation diablement dramatique ! Son ballon s'arrêta subitement dans le milieu , n'avançant plus , mais ne reculant pas , attendu qu'en cet endroit mitoyen il était également attiré par l'une et par l'autre. De deux choses l'une : ou le ballon eût résisté à ce double tiraillement , et alors mon cousin Laroutine fût demeuré là , au beau milieu de l'espace , pour le restant de ses jours , ce qui eût été singulièrement fastidieux , vu l'absence d'auberges ; ou bien , le ballon se fût déchiré en deux parties égales , et alors calculez la belle dégrin-

golade que le pauvre diable eût faite à reculons ! Il eût fallu bien des matelas pour le recevoir à son retour , et l'empêcher de se casser le nez contre la terre.

« Mais cela ne devait pas arriver. Mon cousin Laroutime eut peur ; il appela au secours , il cria à la garde , il se démena tant et si bien que , sans le vouloir , il donna de l'élan à la machine. Son ballon ne dépassa le juste milieu que d'une seule ligne , mais il n'en fallut pas davantage. Il n'y a que le premier pas qui coûte. L'attraction de la boule supérieure l'emporta aussitôt sur celle de la boule inférieure. Le ballon qui était solide passa tout entier au delà. Seulement , il y eut un revirement complet : le dessus devint le dessous , et ce fut un grandissime bonheur que , dans ce changement , mon cousin Laroutine se cramponnât fortement aux parois intérieures de sa nacelle. Sans cette précaution instinctive , il en été eût rejeté , et eût opéré , en sens inverse , une dégringolade non moins malsaine.

« Or donc , le tout se remit en marche , encore plus vite qu'auparavant , car le ballon n'avait plus à monter cette fois : il n'avait qu'à descendre. Il traversa pareillement des régions de toutes sortes. Il y en avait qui n'étaient ni chaudes , ni froides , ni tempérées , ni tièdes. Cela ne ressemblait à rien de ce que nous pouvons imaginer d'après nos sensa-

tions. Il y en avait où l'air, si toutefois c'était de l'air, était naturellement suave. On n'avait qu'à ouvrir la bouche : c'était absolument comme si l'on eût croqué du sucre d'orge. Il y en avait d'autres, au contraire, qui étaient amères comme du chicotin. Il y en avait de sulfureuses, de mielleuses, d'orangeuses, de vinaigrées, etc. Enfin, ses yeux furent éblouis par des couleurs de mille espèces qui différaient complètement de celles qu'il connaissait, en même temps que son odorat fut affecté par des odeurs tout à fait étranges. C'est curieux, n'est-ce pas ?

« Cependant, à force de voyager ainsi à travers l'inconnu, mon cousin Laroutine atteignit enfin la planète en question. Sa nacelle se posa doucement à terre, c'est-à-dire à lune.

« Car mon cousin Laroutine était bien réellement arrivé dans la lune. Il leva la tête et aperçut, au milieu d'un ciel rouge, une boule de la grosseur d'une large cible, qui lui parut verdâtre, avec des espèces d'yeux, une bouche et un nez passablement contournés. C'étaient nous, c'était la Terre qui, vue là-bas, lui produisait ce superbe effet, et servait à son tour de lune à la lune.

« Je n'essayerai pas de vous peindre l'ahurissement qu'éprouva mon cousin, lorsqu'au bout d'un pareil voyage il se vit arrivé là-haut, sur la cime d'un magnifique diamant, presque taillé à pic, des larges flancs duquel, au milieu d'arbres violets, portant

naturellement des pruneaux confits , s'échappait un torrent qui avait la couleur , le goût et la saveur du lait de nos pays. Certainement , il eût reçu un coup de massue sur la nuque , qu'il n'en eût pas eu les idées plus bouleversées dans la tête !

« Eh bien ! tout cela n'était rien encore , en comparaison de ce qu'il lui restait à voir dans ce nouveau séjour où tout lui parut sens dessus dessous , et où sa manie de froncer ce qu'il n'avait ni vu ni connu devait lui attirer tant de désagréments de la part des indigènes. Mais je vous avoue que j'ai de nouveau le gosier aussi sec qu'un morceau d'amadou. Si vous le permettez , je vais me l'humecter un peu , avant de vous déblâter la suite des incroyables aventures de mon cousin.

« Or donc , versez à boire ! »

« — Il a raison : buvons ! » répétèrent en chœur les convives , dont le récit du *Parisien* avait vivement piqué la curiosité.

« — A la santé du *Parisien* ! » s'écria l'un.

« — A la santé du *Parisien* ! » répéta tout le monde. Et les verres s'entre-choquèrent à la ronde. Il était facile de juger , au son douteux de leur cliquetis , que la plupart des bras qui les tendaient n'avaient plus cette assurance qu'on peut mettre à trinquer à jeun.

« A la santé du cousin Laroutine ! » s'écria un second.

« — A la santé de la mère Godichon ! » s'écria un troisième.

« — A la santé de l'empereur ! » s'écria la foule.
Mais tout à coup :

VII

« A nous , messieurs ! à nos passagers ! à notre chère frégate ! » cria une voix retentissante , qui domina toutes les autres.

C'était celle du capitaine Flottard qui rentrait en ce moment dans la salle du banquet.

Ces paroles mystérieuses, qu'accompagna le sourd retentissement d'un éclat de tonnerre, glacèrent les auditeurs d'une vague épouvante. Le *Mané-técel-pharès* que le doigt de Dieu traça en lettres flamboyantes sur la blanche muraille du festin de Balthazar, frappa les convives du roi maudit d'une terreur moins vive et moins soudaine.

« Oui, messieurs, buvons à notre santé ! » ajouta le commandant avec une gaieté sérieuse. « Qui peut répondre de l'avenir ? comme dit le chansonnier. C'est peut-être le dernier verre de vin que nous trinquerons ensemble. »

Il dit et porta le verre à ses lèvres sans que sa main trahît la plus légère émotion. Les convives ne

l'imitèrent pas. Les paroles de leur chef avaient suffi, selon ses prévisions, pour chasser de leur cerveau toutes les fumées du vin. Ils étaient là, debout, les mains appuyées sur la table, immobiles, silencieux, attendant avec anxiété de plus amples explications.

Elles ne tardèrent pas.

Quand le capitaine eut bu cette dernière rasade, il jeta son gobelet sur la table. Toute feinte cessa. Son ton devint solennel.

Il dit :

« Alerte, messieurs ! J'ai cru bon de me taire jusqu'à présent. Je pouvais suffire à tout. Le péril n'était pas certain. Il eût été inutile, il eût été cruel par conséquent, de vous ravir quelques heures de ce jour de fête. Mais le moment de se réjouir est passé : passé sans retour, peut-être ! Alerte ! alerte !... Messieurs les officiers, suivez-moi. Je vous le déclare à tous, en mon âme et conscience : notre frégate est en danger ! »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



V A 1 1504977

543313415

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.



CHAP. IX. Solution.

5

CHAP. X. Les nouveaux amis de Robert-Robert. — Griffard. — L'Écureuil. — Grande bataille pour rire. — Victoire de Robert-Robert. — D'une omelette au rhum qui joue un rôle fort héroïque. — Sinistre projet de Griffard. — Lavenette perdu. — Lavenette retrouvé. — Lavenette est sur le point de mourir de faim à table. — Suite des mille et une tribulations du pauvre homme. — Sa singulière vision des Canaries. — Scènes de bord.

10

CHAP. XI. *Histoire véritable et non contrefaite de l'illustre amiral Tapefort.* — Scènes intimes. — Ce qu'est devenue la famille Robert. — Tristesse. — Étranges hallucinations de M^{lle} Gertrude. — Reprise de ses hostilités contre M. Dupré. — Grand combat de mots. — Consultations. — M^{lle} Gertrude magicienne. — D'un as de trèfle qui joue un rôle très-inquiétant dans les expériences de M^{lle} Gertrude. — Joie. — Histoire du bœuf

- antédiluvien de M. Dupré. — Nouvelles nouvelles. — Lettres de Robert-Robert. — Funestes indiscretions de Lavenette. 68
- CHAP. XII. Nouveau fragment du journal maritime de Lavenette. — Accidents nautiques. — Trombe. — Phosphorescences. — Singuliers préparatifs du baptême de la ligne. 111
- CHAP. XIII. Baptême de la ligne. — Mirifique cortège du bonhomme Tropic et de sa sublime et vertueuse épouse. — Superbe discours de très-haut, très-puissant et très-excellent seigneur, la magnanime sultan de l'Équateur en faveur de ses nombreuses et affectionnées victimes. — Mise en pratique des théories philanthropiques du révérend *père la Ligne*. — Supplice de Lavenette. — Expériences du docteur sur la personne de l'infortuné. — Pêle-mêle aquatique. — Étrange bombardement. — Perfidie atroce. — Conjuraton. — Insulte. — Défi. — Bal peu champêtre. — A l'arme blanche ! 131
- CHAP. XIV. Il était temps ! — Pronostics. — Visions. — Fantasmagories. — Un banquet. — Mystérieuses précautions. — *Histoire fantastique de mon cousin Laroutine et de son grand voyage dans la lune*, première partie. — Incident peu rassurant. — Continuation de l'*Histoire fantastique de mon cousin Laroutine*. — Alerte. 160















